



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. B316
Shelf .L5
UNITED STATES OF AMERICA.



DU

DÉMON DE SOCRATE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Qu'est-ce que la Phrénologie ? ou Essai sur la signification et la valeur des systèmes de Psychologie en général, et de celui de Gall en particulier. Un vol. in-8°. — 1836.

Inductions sur la Valeur des altérations de l'Encéphale dans le délire aigu et dans la folie. in-8° de 120 pages. — 1836.

IMP. DE A. HENRY, RUE GÎT-LE-COEUR, 8

DU

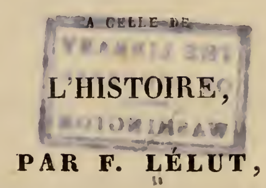
DÉMON DE SOCRATE,

SPECIMEN

D'UNE APPLICATION DE

LA SCIENCE PSYCHOLOGIQUE

A CELLE DE



L'HISTOIRE,

PAR F. LÉLUT,

MÉDECIN SURVEILLANT DE LA DIVISION DES ALIÉNÉS DE L'HOSPICE DE BICÊTRE, ET MÉDECIN ADJOINT DE LA PRISON.

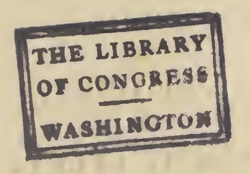


PARIS,

TRINQUART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 9.

1836.


THE LIBRARY
OF CONGRESS
WASHINGTON

Chapitre Premier.

BUT DE CET OUVRAGE.

SOCRATE, LA PREMIÈRE TÊTE DE LA PHILOSOPHIE, N'EST PAS CONNU, BIEN QU'IL AIT DU ÊTRE, ET AIT ÉTÉ, EN EFFET, IMMENSÉMENT ÉTUDIÉ. — IL FAUT LE CONNAÎTRE, POUR L'INTELLIGENCE COMPLÈTE DE LA NATURE HUMAINE, ET POUR DONNER A L'HISTOIRE LE *SPECIMEN* D'UN POINT DE VUE NOUVEAU, ET LES ÉLÉMENS D'UNE ÉTIOLOGIE PLUS INTIME ET PLUS VRAIE.

Socrate est, avec Homère, le personnage le plus colossal de l'antiquité grecque, et peut-être de toutes les antiquités. C'est le type incarné de la philosophie et de la vertu, comme Homère est celui du génie poétique et de la gloire de l'esprit. Debout sur son piédestal formé des débris de la civilisation payenne, il est là, depuis plus de deux mille ans, exposé aux regards, aux études, à l'admiration enthousiaste de toutes les générations qui se sont succédé depuis que les collines d'Athènes

n'ont plus ni cachots, ni ciguë, pour l'indépendance des idées et les progrès de la raison. Aussi n'y a-t-il pas d'homme qui ait été plus étudié que Socrate, pas d'homme qu'on pense mieux connaître..... Et il n'en est aucun qui soit moins connu, aucun pourtant qui doive l'être davantage, pour l'intelligence de l'histoire, comme pour celle de la nature humaine.

Réformateur de la Philosophie Ionienne, où il introduisit la morale et la logique du sens commun [1], contempteur de ses explications cosmogoniques et panthéistiques [2], adversaire

[1] PLATON (édition des Deux-Ponts) : *Apologie*, p. 65, 68, 70; *Phédon*, p. 218 et suiv. — XÉNOPHON : *Memorabilia*, lib. I, p. 710, 711, dans *Xenophontis Opera*, in-folio, éd. Leunclav. Lutet. Paris. 1625. — CICÉRON : *Tuscul. Quæst.*, lib. V, s. 4; *Academ. Quæst.*, lib. I, s. 4; *Brutus*, s. 8. — DIOGÈNE-LAËRCE (*De Vitis, dogmatibus et apophtegmatibus clarorum virorum*, 2 vol. in-4, 1692), lib. II. *Vie de Socrate*, s. 21. — ORIGÈNE : *Philosophumena*, cap. 5.

[2] PLATON : *Apologie*, p. 44; *Sophiste*, p. 231. — XÉNOPHON : *Memorabilia*, lib. I, p. 710. — CICÉRON : *Academ. Quæst.*, lib. I, s. 4. — PLUTARQUE : *Comment il faut lire les poëtes*, ch. 8. — EUSÈBE : *Préparat. Evangel.*, lib. I, n° 8, cap. 5.

né du sophisme [1], portant, dans toutes les parties de la réforme qu'il entreprenait, cet esprit de suite opiniâtre et de passion réfléchie qui fait naître le respect et provoque l'enthousiasme, rien ne lui manqua de ce qui peut recommander un grand homme à l'attention de son siècle et aux études de la postérité.

Sans avoir jamais rien écrit [2], sans avoir tenu école, sans jamais avoir enseigné du haut d'une chaire ou d'une tribune [3], il fut le père de toutes les sectes philosophiques qui vinrent après lui [4]; et, sans parler de Xénophon, de Platon, et de leurs successeurs des trois académies; sans parler d'Aristote et du Lycée, de Zénon et

[1] Platon : *Apologie*, p. 45, *Théétète*, p. 74, *Euthydème*, *Sophiste*, *Gorgias*, *Protagoras*.— Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 721, 731. — Cicéron : *De Oratore*, lib. III, n° 16; *Brutus*, n° 8.— Ælien : *Variæ historiæ*, lib. II, cap. 13.

[2] Cicéron : *De Oratore*, lib. III, n. 16. — Origène : *Philosophumena*, cap. 18. — Stobée : *Loci communes*, serm. 21. — Otto-Frisingensis : lib. II, cap. 19.

[3] Plutarque : *Si l'homme d'âge doit se mêler encore des affaires publiques*, ch. 53.

[4] Cicéron : *De Oratore*, lib. III, nos 16 et 17.— Origène : *Contra Celsum*, lib. III, n° 13.

du Portique, d'Épicure et de ses jardins, d'Antisthène et du Cynosarge; Eschine [1], Cébès [2], Phédon [3], Ménédème [4], Euclide [5], Aristippe [6], allèrent porter dans les villes les plus célèbres de la Grèce, de l'Asie Mineure et même de l'Afrique, le fruit de l'enseignement immédiat de leur maître.

Platon et Xénophon, ses deux disciples les plus chers et les plus célèbres, remplirent leurs ouvrages de ses préceptes et en quelque sorte de ses actions. Thucydide, son contemporain, retraça, dans ses histoires, des faits militaires auxquels il avait pris une part glorieuse. Ameipsias, Eupolis, Aristophane, appelèrent sur lui, par leurs comédies, l'attention d'Athènes et de toute la Grèce. Plus tard, Plutarque, Diogène-Laërce, Apulée, Libanius, écrivirent

[1] Après la mort de Socrate, il passa quelque tems en Sicile, à la cour de Denys le Tyran.

[2] Il était de Thèbes, et s'y retira après la mort de son maître.

[3] Chef de l'école d'Élis.

[4] Chef de la secte Érétriaque.

[5] Chef de la secte Mégarique.

[6] Chef de l'école de Cyrène.

sa vie ou son apologie, ou bien consacrèrent des écrits spéciaux à l'exposition et à la discussion de ce qui n'en est pas la partie la moins curieuse; et, depuis lors, comme avant eux, une foule d'historiens et de philosophes, soit payens, soit chrétiens, et parmi ces derniers presque tous les Pères ou Docteurs de l'Église, grecs, asiatiques, latins, africains, remplirent, du nom de Socrate, des ouvrages de toute sorte, où la postérité savante est allée prendre le texte d'études et de jugemens innombrables sur le caractère de sa philosophie et sur la nature de son esprit. Or, qu'est-il résulté de tous ces témoignages, de toutes ces traditions, de tous ces commentaires, pour le fait de cette double appréciation?

Sous le premier rapport, les voix ont été unanimes. Socrate est le restaurateur de la philosophie, celui qui l'a remise dans sa véritable voie, en faisant, comme l'a dit Cicéron [1], et comme tout le monde l'a répété d'après lui,

[1] « Socrates autem primus philosophiam devocavit è cœlo, et in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit; et coëgit de vitâ et moribus, rebusque bonis et malis quærere. » *Tuscul. Quæst.*, lib. v, n° 4.

descendre la morale du ciel, pour l'introduire dans les villes et jusques dans les maisons particulières; celui, enfin, qui a levé le premier, peut-être, l'étendard de la révolte philosophique contre les absurdités du polythéisme et les vices de la société ancienne, pour pousser le monde à un autre ordre d'idées et au changement de ses institutions.

Sous l'autre rapport, c'est-à-dire, sous le rapport purement psychologique, tous les écrivains, tous les historiens, tous les philosophes, ceux surtout qui ont étudié Socrate avec le plus de soin, se sont accordés encore à voir en lui un homme au moins aussi extraordinaire, aussi différent des autres hommes que sous le premier. Tous ont remarqué cette double fermeté de sa nature, qui le rendait presque insensible aux impressions de la douleur physique comme aux tourmens de la souffrance morale [1]; qui lui permettait de supporter, sans

[1] PLUTARQUE : *Comment il faut refréner la colère*, ch. 8, 21; *Comment il faut nourrir les enfans*, ch. 31. — SÉNÈQUE : *De irâ*, lib. III, cap. 11, 13. — DIOGÈNE-LAERCE : *Vie de Socrate*, p. 94, 95, 96. — ÆLIEN : *Histor. Var.*, lib. IX, cap. 29.

se plaindre, la faim, la soif, le froid [1], comme de recevoir, en riant, les invectives de Xantippe [2], et de braver, le front calme, les clameurs de la populace d'Athènes [3], ou les menaces de mort des Trente [4]. Tous ils ont vu, avec une admiration mêlée de quelque étonnement, cette vie constamment et uniquement consacrée à faire triompher la vraie philosophie, c'est-à-dire, la morale et la vertu; vie continuée en tous lieux, dans toutes les circonstances [5] : dans les places publiques d'A-

[1] PLATON : *Banquet*, p. 267. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 711, 723.—AULU-GELLE : *Noctes atticæ*, lib. II, cap. 1.

[2] DIOGÈNE-LAËRCE : *Vie de Socrate*, p. 103.—AULU-GELLE : *Noct. att.*, lib. I, cap. 13.

[3] PLATON : *Apologie*, p. 74, 75. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 711 ; lib. IV, p. 803. — ÆLIEN : *Histor. Var.*, lib. III, cap. 17.

[4] PLATON : *Apologie*, p. 75, 76. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 716; lib. IV, p. 803. — DIOGÈNE-LAËRCE : *Vie de Socrate*, p. 94.— ÆLIEN : *Histor. Var.*, lib. III, cap. 17.

[5] PLATON : *Apologie*, p. 41, 49; *Banquet*, p. 268, 269. — XÉNOPHON, *Memorab.*, lib. I, p. 709, 710. — CICÉRON : *Brutus*, s. 8. — DIOGÈNE-LAËRCE : *Vie de Socrate*, p. 92. — PLUTARQUE : *Si l'homme d'âge, etc.*, chap. 53.

thènes, comme dans les camps de ses armées; dans les palais de Périclès et d'Alcibiade, comme à la forge de l'armurier Pistias [1]; en compagnie des Béotiens Cébès et Simmias, comme aux pieds des savantes courtisanes Aspasie [2] et Diotime [3]. Tous ils ont admiré cette espèce de préceptorat que Socrate s'était attribuée sur toute sa ville, et sur les étrangers qui la fréquentaient [4]; préceptorat qu'il regardait comme bien supérieur, pour son utilité et son élévation, à toutes les magistratures qu'Athènes eût pu offrir à un homme de son mérite [5]. Tous enfin ont vu, dans cette vie si constamment, si uniquement, si vertueusement consacrée au triomphe d'une seule idée,

[1] Xénophon : *Memorab.*, Lib. III, p. 780. — Athénée : *Deipnosoph.*, Lib. V, cap. 20.

[2] Platon : *Ménéxène*, p. 277. — Plutarque : *Vie de Périclès*, chap. XLVI. — Athénée : *Deipnos.*, Lib. V, chap. 20.

[3] Platon : *Banquet*, p. 227. Socrate appelait Diotime une femme *Prophétesse*, μαντικης; c'est pour cela qu'il l'avait en si grande estime.

[4] Platon : *Apologie*, p. 53.

[5] Platon : *Apologie*, p. 67, 69, 83. *Gorgias*, p. 160, 161. — Xénophon : *Memorab.* Lib. I, p. 731 et 732.

une particularité merveilleuse dont ils ont fait honneur à une organisation supérieure et presque divine, qui ne s'est plus représentée depuis Socrate, et qui a fait de lui, dans tous les siècles, un homme exceptionnel parmi tous les hommes [1].

Mais il est une singularité de sa vie ou plutôt de son intelligence, qui avait été prise en grande considération par l'histoire, par la philosophie et par la religion anciennes, et que les modernes ont presque complétement négligée, qu'ils ont même quelquefois niée, parcequ'ils ne pouvaient pas en donner l'explication, tandis qu'elle se trouvait tout expliquée, ainsi que je le montrerai plus tard, par les croyances grecques et par celles des premiers siècles de l'Église. Cette singularité psychologique est celle de son *Démon* ou *Esprit familier*, des *inspirations* qu'il lui devait, des *prophéties* qu'elle le mettait à même de faire, et des *actes* dont elle le *détournait*.

Parmi ces écrivains, pourtant, des hommes profondément versés dans la connaissance des sources originales, se sont crus fondés à avan-

[1] Platon : *Banquet*, p. 270.

cer que l'antiquité, en masse, s'était trompée sur le fait du génie de Socrate, et que l'histoire de ce démon vient d'une mauvaise interprétation des paroles dont le sage d'Athènes se servait pour rendre les inspirations de sa conscience. D'autres ont dit que l'histoire de ce démon et de ses avertissemens n'était qu'une supercherie de Socrate, propagée par la fraude ou par l'enthousiasme imbécile de ses disciples; et ils ont rapporté, à l'appui de leur manière de voir, de prétendus exemples de pareilles fourberies, attribuées à quelques autres éminens personnages de l'antiquité [1].

Cet ouvrage montrera, je crois, toute la fausseté de la première de ces opinions, sur laquelle, du reste, il me faudra revenir. Quant à la seconde, elle ne saurait provenir que d'une singulière préoccupation d'esprit, ou d'une étude bien superficielle des actes et des dits du

[1] Saint-Augustin : *Cité de Dieu*, Liv. vii, ch. 27. — Vandale : *De Oraculis veterum Ethnicorum*, p. 16 et 20. — Rollin : *Hist. Anc.* Tom. iv, liv. ix, ch. 21, s. 2. — Brottier : *Observat. sur le Démon de Socrate*, de Plutarque. — Barthélemy : *Voyage du J. Anacharsis*, ch. lxvii, *Génie de Socrate*.

philosophe athénien, et des témoignages de toute sorte qui nous les ont fait connaître. Il y a eu un démon ou un génie de Socrate, et ce grand homme, comme tous ses contemporains, y a cru et devait y croire, ainsi que je ne tarderai pas à le montrer.

Reste une troisième et dernière opinion, proposée par des écrivains qui croyaient à peine à sa vérité, et qui ne l'émettaient peut-être que pour conclure, d'une part, que Socrate n'était pas un fourbe, d'autre part, qu'il n'a rien existé chez lui de pareil aux inspirations de son génie; et cette opinion, qui consiste à dire que Socrate était un *Théosophe*[1], un *visionnaire*[2], et, pour dire le mot, un fou, cette opinion est la seule vraie.

Je m'arrête ici un instant, pour prévenir les sarcasmes de la surprise, ou les reproches d'une indignation que je comprends. Je veux empêcher qu'on ne croie qu'un homme, voué, par nécessité et par goût, aux études philoso-

[1] Diderot : art. *Socrate* et *Théosophes*, de l'Encyclopédie méthodique; tom. III de la Philosophie ancienne et moderne.

[2] Barthélemy : *ouvrage et endroit cités.*

phiques, veuille, de gaîté de cœur, et par un amour coupable du paradoxe, traîner, dans les cabanons de la folie, un des plus grands personnages de l'histoire, et la première tête de la philosophie. Je discute une question de psychologie historique, d'un intérêt immense et d'un caractère tout *élucidateur*, et je le ferai avec les secours qu'ont pu me fournir, sur ce sujet difficile, des études auxquelles la philosophie, la psychologie et l'histoire ordinaires ne sont pas habituées à se livrer. Mais je le ferai surtout avec la réserve qui m'est commandée par le sentiment que j'ai de ma faiblesse, et avec toute la pudeur que réclament et le nom de Socrate, et l'honneur de la philosophie, et le respect des opinions des siècles. Je prie seulement qu'on veuille bien ne pas me juger sur une idée, et mon travail sur un mot. Je prie qu'on me lise jusqu'au bout, avec l'attention que demandent de pareilles matières, et qu'on fasse, comme moi, abstraction du nom, pour ne voir que la vérité de la chose, toutes les conséquences, sans doute, auxquelles elle peut mener, mais aussi celles qu'elle ne comporte pas.

Mais en m'accordant cette vérité, on va me

demander, ainsi que je me le suis demandé à moi-même, quelle est la nécessité, l'utilité même de semblables études, et qu'est-ce que la philosophie et l'histoire et, avec elles, la société, gagneront à savoir que Socrate était fou, et à voir ainsi s'obscurcir la plus belle réputation peut-être dont se puisse énorgueillir le genre humain.

D'abord, je pourrais répondre que, si le fait est vrai, je n'ai point à m'occuper de ses conséquences. Elles se développeront bien d'elles-mêmes, et elles ne sauraient être mauvaises, parce que jamais la vérité n'a ce caractère, quelque hautement, quelque nettement professée qu'elle puisse être. J'entends la vérité philosophique, savante, celle qui ne descend dans les carrefours et les places publiques, quand toutefois elle a à y descendre, que lorsqu'elle s'est dépouillée, dans les hautes régions de la science, de tous ses caractères d'âpreté, d'étrangeté, de malfaisance même, que lorsque déjà les carrefours et les places publiques l'attendent, la réclament, et la feraient, la proclameraient d'eux-mêmes, si la science tardait trop à la leur envoyer.

Mais je ne veux pas me borner à cette réponse, et je dirai qu'à n'envisager la question psychologique relative à Socrate, que sous le rapport de son utilité philosophique et historique, cette question est une des plus importantes et des plus fécondes qu'il se puisse soulever, ainsi qu'on doit déjà le pressentir et que je le montrerai dans tout le cours de cet écrit. D'abord, la manière dont je la résous peut seule faire comprendre, je dirai plus, faire admettre le fait lui-même du démon de Socrate, ainsi que beaucoup d'autres faits analogues; et, sans cette explication, il faudrait nécessairement les rejeter, et regarder, en particulier, ce philosophe et ses contemporains, comme des fourbes ou des imbéciles; ce qui serait tout aussi raisonnable que de croire à l'interpolation de tous les passages des auteurs anciens, relatifs aux inspirations de son génie. Ensuite, cette explication est faite pour montrer, à elle seule, toute la fragilité de l'intelligence humaine, et toutes les transformations qu'elle peut subir, même chez les têtes les plus puissantes, lorsque, dans un esprit ardent et enthousiaste, elle prend un caractère d'exclusion trop constant. Elle donne, en un mot, la clef

de cette pensée de Rousseau, qui en sentait la vérité en lui-même, que l'*homme qui réfléchit*, c'est-à-dire, qui creuse trop une même idée, est *un animal dépravé*; et elle peut mettre en garde les organisations moins fortes que celles de Socrate, contre les dangers d'une passion, d'une pensée trop exclusive, et prolongée pendant trop long-tems.

Quant à l'atteinte que porterait cette explication à la dignité de la nature humaine et à l'honneur de la philosophie, l'objection qu'on voudrait tirer de là serait au moins maladroite, et l'opinion contre laquelle on la dirigerait pourrait s'appuyer de bien d'autres faits célèbres. Il y a des noms et de grands noms, des noms d'artistes, de poètes, de savans, de philosophes, dont la psychologie est, au su de tous les hommes éclairés, celle que j'attribue à Socrate; et l'antiquité elle-même n'était rien moins que sûre de l'intégrité de raison de Pythagore, de Démocrite, d'Empédocle et de plusieurs autres de ses grands hommes. Chez les modernes, la folie du Tasse, de Pascal, de Rousseau, celle de Swammerdam, de Barloeus, de Vanhelmont, de Swedenborg sont, à peu-

près, avouées maintenant par tous les hommes qui ont joint l'étude de la psychologie morbide à celle de l'histoire et de la philosophie ; et si je ne craignais de faire naître ou de renouveler des douleurs contemporaines, je montrerais l'art, la littérature, la science, ayant, à l'heure qu'il est, des représentans assez nombreux dans les asiles ouverts au trouble de la raison par la science et la charité.

Et, après tout, quelle souillure est-ce pour la nature humaine, que cette transformation maladive et extrême de toutes ces grandes et glorieuses intelligences? Chez elles, la pensée, en se circonscrivant, en se repliant sur elle-même, en s'exaltant jusqu'à l'incandescence, a pris une forme qu'elle n'avait pas eue jusque là; elle est devenue une image, un son, une odeur, une saveur, une sensation tactile. Le fil trop tendu s'est brisé. L'épine s'est mêlée aux roses et aux lauriers de la couronne, et l'artiste, le poète, le savant, le philosophe, s'est changé en un pauvre insensé, tout à l'heure la gloire du monde, actuellement l'objet de sa pitié.... Effroyable transformation, sans doute, mais qui n'a rien qui ne soit dans

l'ordre moral des choses, rien de flétrissant pour l'humanité, rien surtout qui lui dévoile un mal qu'elle ne connût pas encore, et que la science eût dû lui cacher.

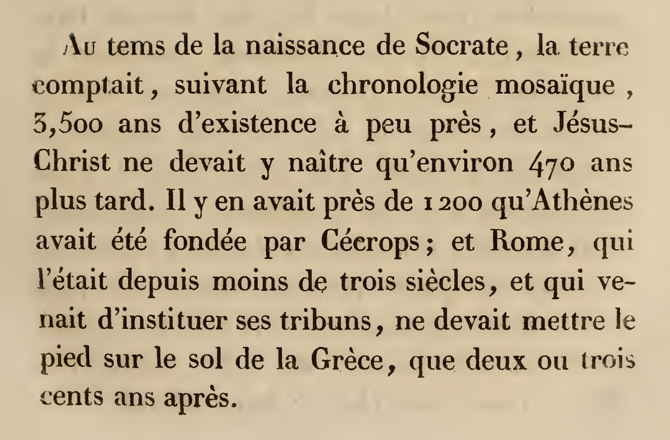




Chapitre Deuxième.

HISTOIRE ORDINAIRE DE SOCRATE.

ELLE EST INCOMPLÈTE, PAR CONSÉQUENT FAUSSE, ET DEMANDE UN COMPLÉMENT, QUI EST SA PARTIE LA PLUS IMPORTANTE.



Au tems de la naissance de Socrate, la terre comptait, suivant la chronologie mosaïque, 3,500 ans d'existence à peu près, et Jésus-Christ ne devait y naître qu'environ 470 ans plus tard. Il y en avait près de 1200 qu'Athènes avait été fondée par Cécrops; et Rome, qui l'était depuis moins de trois siècles, et qui venait d'instituer ses tribuns, ne devait mettre le pied sur le sol de la Grèce, que deux ou trois cents ans après.

Les colonies grecques de l'Italie, Tarente, Crotone, Sybaris, florissaient déjà sous l'influence de lois que leur avaient données quelques-uns des premiers disciples de Pythagore. Hiéron, tyran de Sicile, réunissait à sa cour de Syracuse les poètes et les beaux-esprits de ce tems-là, Simonide, Pindare, Epicharme, Bacchylide. Artaxerce Longue-Main venait de recevoir, en Perse, Thémistocle banni d'Athènes, et il ne devait pas tarder à permettre aux Hébreux, alors captifs à Babylone, de suivre leur prophète Esdras, envoyé à Jérusalem pour relever leur temple et leur religion.

Pour ce qui est de la Grèce et d'Athènes en particulier, bien qu'on fût déjà loin du tems où Hercule, Thésée, Pirithoüs, couverts de peaux de bêtes et armés de massues, comme le sont actuellement nos sauvages, allaient, à travers les forêts de leur pays, faire la chasse aux monstres qui les peuplaient, néanmoins, dans ce siècle d'Aristide le Juste, les guerres, souvent entreprises pour des motifs qui nous paraîtraient aujourd'hui bien frivoles, se faisaient suivant un droit des gens, où les villes prises étaient sans plus de façon détruites, les

citoyens réduits en esclavage, et leurs femmes, leurs filles, destinées au service ou à la couche des vainqueurs [1].

La vie civile et intérieure des Grecs, réglée, en grande partie, par l'ensemble admirable des lois de Solon, offrait néanmoins encore bien des disparates, et toutes les marques d'une civilisation boiteuse. C'étaient l'ignorance et la vénalité de juges innombrables, à côté de la savante probité des aréopagites; la toute-puissance des courtisanes sur l'esprit des hommes d'État les plus considérés et des philosophes les plus graves; une liberté, une licence toute démocratique, mêlée aux excès d'une aristo-

[1] Voici qui est bien plus fort. Le matin même de la bataille de Platée, Aristide ayant fait prisonniers trois neveux du Roi Xercès, les envoya à Thémistocle qui, sur l'avis du devin Euphrantidas, les fit sacrifier à Bacchus *Omestes* (mangeur de chair crue), pour se rendre les Dieux favorables. Cet acte de sauvagerie, que raconte Plutarque dans les vies d'Aristide et de Thémistocle, en dit plus que tous les commentaires sur l'état de civilisation de ce tems-là. Les Grecs n'étaient plus anthropophages, mais leurs Dieux l'étaient encore.

cratie parfois tyrannique et barbare, et mille autres contrastes de ce genre.

Dans la gestion des affaires publiques, Cimon avait remplacé Thémistocle; et Périclès, qui commençait seulement à se faire connaître, ne devait que plus tard donner son nom à ce siècle des arts et de la littérature. Phidias, quoique déjà célèbre, n'avait point encore porté à son plus haut degré de perfection cet art de la statuaire qui fut le début de Socrate, et sa Minerve d'or et d'ivoire ne brillait pas encore au Parthénon. Le Pirée n'était pas uni à Athènes par ses longues murailles [1], et la ville de Pallas, au milieu des habitations souvent bien misérables de ses citoyens [2], n'avait guère commencé que depuis Pisistrate à se couvrir de monumens de toute espèce, statues de dieux ou de grands hommes, marchés, places pu-

[1] Le projet en avait été formé par Thémistocle, mais il ne fut mis à exécution que par Périclès, ainsi qu'il résulterait du témoignage même de Socrate. (Voyez le *Gorgias*, p. 25; et la *Vie de Périclès* par Plutarque, ch. XXVIII.)

[2] Ferguson : *Essai sur l'histoire de la société civile*. Quatrième partie, chap. IV.

bliques, temples, dont quelques-uns offraient aux regards, des peintures représentant les victoires de Miltiade et de Thémistocle.

La lyre, encore pauvre de cordes et d'harmonie, n'avait ni Terpandres, ni Timothées. Les lettres aussi étaient loin d'avoir acquis toute la splendeur qui leur était réservée sous l'administration de Périclès, et du vivant même de Socrate. Si Eschyle avait déjà donné ses chefs-d'œuvre, Sophocle ne faisait guère que préluder aux siens, et Euripide ne devait paraître que plus tard, pour recevoir, du fils de Sophronisque, des conseils, et même, dit-on, des inspirations [1].

L'astronomie et les mathématiques pouvaient s'énorgueillir, sans doute, de quelques découvertes ou de quelques importations, dues surtout à Pythagore. Mais la physique, complètement dans l'enfance, n'avait eu jusqu'alors pour représentans, que Thalès, Leucippe, Démocrite, Empédocle, pour bases que des hypothèses sur l'eau, l'air, les atômes, leurs transformations et leurs combinaisons, et pour

[1] Diogène Laërce : Lib. II, s. 18.

résultats, que l'ignorance la plus complète des faits naturels les plus simples.

Quant à la philosophie proprement dite, à la science de l'homme moral et à ses diverses branches, des mains et des voies de Thalès, de Pythagore et d'Anaxagore, elle était tombée dans celles des Sophistes, et elle s'occupait beaucoup plus des moyens de déguiser la vérité, que de ceux de la chercher et de la faire connaître. Ses effets, sinon son but, étaient de fausser le jugement par les subtilités de sa dialectique, au lieu de former et d'ennoblir le cœur en faisant marcher de front la saine logique et la morale.

Tout cela était en harmonie, du reste, avec l'état des mœurs et de la raison générale de ce tems-là ; et cette raison, aussi bien chez les philosophes que dans le peuple, était celle qui, dans l'ignorance la plus absolue des causes physiques, voyait partout des prodiges, faisait croire aux oracles, à la divination, à la magie, et, transformant ces causes en êtres surnaturels le plus souvent malfaisans, peuplait les cieux, les eaux, la terre et ses entrailles, de trente ou quarante mille Dieux, ivrognes, gour-

mands, impudiques, homicides, dont les passions et les vices ne témoignaient que trop de la grossièreté de mœurs d'un passé qui n'était pas encore bien loin.

Or, pendant que tout cela se passait en Grèce et dans le reste du monde, un enfant, au Dème d'Alopécie, jouait dans l'atelier de son père, le sculpteur Sophronisque [1], et cet enfant, qui devait, plus tard, à l'exemple de sa mère, la sage-femme Phénaréte [2], aider les esprits de ses concitoyens à accoucher [3] de nouvelles idées, d'une nouvelle morale, et presque d'une nouvelle religion, cet enfant, c'était Socrate. Il naquit dans la soixante-dix-septième ou la soixante-dix-huitième olympiade, c'est-à-dire, quatre cent soixante-dix ou quatre cent soixante-neuf ans, environ, avant la venue de Jésus-Christ, le 6 du mois de Thar-

[1] Platon : *Ier Alcibiade*, p. 62. — Diogène-Laërce, Lib. II, s. 18. — Ælien : *Histor. var.* Lib. II, cap. I.

[2] Platon : *Théétète*, p. 62, *Ier Alcibiade*, p. 62. — Diogène-Laërce : Lib. II, s. 18. — Ælien : *Histor. var.*, Lib. II, cap. I.

[3] Platon : *Théétète*, p. 62, 64, 94. — *Théagès*, p. 22. — Plutarque : *Questions Platoniques*, I, ch. I.

gélion [1], qui tenait des mois de mai et de juin ; la précision des dates, au reste, est ici d'une importance médiocre.

Sophronisque voulut faire de son fils un sculpteur [2]. Il le fit travailler sous ses yeux ; et le jeune Socrate acquit, à ce qu'il paraît, dans l'art de la statuaire, une assez grande habileté [3]. On voyait encore, du tems de Pausanias [4], à l'entrée de la citadelle d'Athènes, un Mercure et des Grâces de sa façon, et l'on remarquait que l'artiste avait voilé la nudité de ces dernières, contre ce qui se pratiqua généralement depuis [5]. Mais déjà la philosophie commençait à remuer l'esprit du jeune sculp-

[1] DIOGÈNE-LAËRCE : Lib. II, s. 44. — PLUTARQUE : *Sympos.* Liv. VIII, Quest. I. — ÆLIEN : *Histor. var.* Lib. II, cap. XXV.

[2] SCHOL. ARISTOPH. *ad nub.* Act. II, sc. I. — THÉODORET : *Græc. affect. Curat.*, Serm. I. — PORPHYRE : ap. *id. ibid.*, Serm. XII.

[3] DIOGÈNE-LAËRCE : Lib. II, s. 19. — PAUSANIAS : Lib. I, cap. 22. Lib. IX, cap. 35. — SCHOL. ARISTOPH. *ad nub.*, Loco suprà.

[4] PAUSANIAS : Lib. IX, cap. 35. — DIOGÈNE-LAËRCE : Lib. II, s. 19.

[5] PAUSANIAS : Lib. IX, cap. 35.

teur; et on le vit souvent, après la mort de son père, forcé d'exercer, par indigence, une profession à laquelle il ne se sentait point appelé, se laisser aller à la méditation, les mains inactives et le ciseau appuyé sur le marbre [1].

Criton, qui fut, plus tard, un de ses disciples, et son ami peut-être le plus dévoué [2], le tira de cette position pénible, et le mit à même, en fournissant généreusement à ses besoins, de s'adonner tout entier à l'étude des lettres et de la philosophie[3]. Socrate alors se livra en toute liberté à sa vocation. Peut-être entendit-il Anaxagore, [4] le premier philosophe qui ait distingué, comme on pouvait le faire en ce tems là, l'esprit de la matière [5] c'est-à-

[1] Diogène-Laërce: Lib. II, s. 20.

[2] Platon: *Phédon*, *Criton*, *Apologie*. — Diogène-Laërce: *Loco suprà*.

[3] Diogène-Laërce: d'après Aristoxène, qui avait écrit une vie de Socrate. Lib. II, s. 20, 21.

[4] Diogène-Laërce: Lib. II, s. 19, 45.

[5] Platon: *Phédon*, p. 221. — Cicéron: *De naturâ Deorum*, Lib. I, s. 11. — Plutarque: *Vie de Périclès*, chap. VI. *Placit. Philos.*, lib. I, cap. 3. — Diogène-Laërce: Lib. II, s. 6.

dire la force de l'acte, ou du corps agissant. Mais toujours reçut-il des leçons d'Archélaüs de Milet, disciple d'Anaxagore, qui prit son élève en grande affection [1].

Socrate s'attacha d'abord à l'étude des choses naturelles [2], c'est-à-dire de la physique du tems; et il en eut bientôt apprécié la valeur, ainsi que celle de ses explications sur la cause de l'existence du monde, et sur son mode de formation [3]. Il apprit ensuite la géométrie avec Théodore [4], la musique avec Damon [5], l'art oratoire avec le sophiste Prodicus [6]; et, après s'être ainsi convaincu par lui-même de l'inutilité ou du

[1] Cicéron : *Tuscul. Quæst.* Lib. v, s. 4. — Diogène-Laërce : Lib. ii, s. 19. — Porphyre : ap. Théodoret, *Græc. affect. Cur.* Serm. xii. — Origène : *Philosophumena*, cap. x, xviii.

[2] Platon : *Phédon*, p. 218 et suiv., — Xénophon : *Memorab.*, Lib. i p. 711; Lib. iv, p. 814. — Diogène-Laërce : Lib. ii, s. 21.

[3] Xénophon : *Memorab.*, Lib. i, p. 710 et seq. — Cicéron : *Academ. Quæst.* Lib. i, s. 4. — Eusèbe : *Prepar. Evang.* Lib. i, s. viii, cap. v.

[4] Platon : *Théétète*, p. 55.

[5] Diogène-Laërce : Lib. ii, s. 19.

[6] Platon : *Menon*, p. 382.

peu d'importance de toutes ces diverses études[1], il prit son élan, et entra dans la voie qu'il ne devait plus quitter, et au bout de laquelle l'attendaient la mort à Athènes, et l'apothéose dans la postérité. Il se livra à l'étude de la morale, à la recherche des devoirs de l'homme et du citoyen. *Il fit descendre la philosophie du Ciel*, pour l'humaniser, la rendre familière et usuelle, et l'appliquer uniquement à ce qui peut rendre les hommes raisonnables, justes, bons et vertueux[2]. Il trouvait, dit Xénophon, qu'il y a presque de la folie à consumer l'activité de son esprit à des recherches purement curieuses, environnées de ténèbres à-peu-près impénétrables, et parfaitement incapables, du reste, de contribuer en rien à notre bonheur; pendant qu'on néglige de s'instruire des devoirs ordinaires de la vie, et d'apprendre ce qui est conforme ou opposé à la justice, à la force, à la tempérance, à la sagesse, à la piété; quel est le but de tout gouvernement, quelles en sont les règles, quelles sont enfin les qualités

[1] XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 710; lib. IV, p. 814 et seq. — DIOGÈNE-LAËRCE : Lib. II, s. 21.

[2] CICÉRON : *Tuscul. Quæst.*, lib. V, s. 4. *Academ. Quæst.*, lib. I, s. 4.

nécssaires pour bien commander et bien gouverner [1].

Et ces efforts de philosophie morale et rénovatrice, il ne les faisait pas du haut d'une chaire, ou dans un lieu consacré à ces sortes d'exercice; ni à de certains jours, ni à de certaines heures, hors desquelles il pensât à toute autre chose [2]. Il les faisait en tous lieux, à toute heure, de nuit comme de jour, à Athènes comme à l'armée, dans la rue comme à la table d'Agathon [3], aux boutiques des arti-

[1] Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 710.

[2] « Il ne faisait point apprêter de bancs, il ne montait point en chaire, il n'observait point de tems pour lire en public; il n'assignait point à ses amis certaines heures pour la conférence ou pour la promenade; mais il exerçait la philosophie en buvant, en mangeant, en se divertissant, quand il était au camp, quand il était dans les assemblées de la ville, enfin, lors même qu'il était en prison et qu'il buvait la cigüe; ayant le premier fait voir que la vie de l'homme, en tout temps, en toute saison, dans les afflictions même, reçoit universellement l'usage de la philosophie. » (Plutarque : *Si l'homme d'âge doit......* Ch. LIII.)

[3] Platon : *Banquet*, p. 226 et seq.

sans[1] comme dans le boudoir de Callisto[2] ou de Théodote[3]. Il les fit même encore dans son cachot, et au moment de boire la ciguë[4]. C'était là sa mission, sa vie, lui-même; vie sublime, mission sainte, qu'il mettait au dessus de tout, et à laquelle il ne se serait pas soustrait pour la mort même[5].

Bien qu'il adressât ainsi à tout le monde ses prédications de philosophie, appliquée aux femmes comme aux hommes, aux jeunes gens comme aux vieillards, aux gens dissolus comme aux personnages graves, à Alcibiade et à Critias, comme à Eschine et à Xénophon, Socrate avait néanmoins bien senti que, pour atteindre le but de sa mission, la réforme des mœurs et des croyances dans sa chère Athènes, il fallait

[1] XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 709; lib. III, p. 780; lib. IV, p. 791, 793. — ATHÉNÉE : *Deipnosoph.*, Lib. V, cap. 20.

[2] ÆLIEN : *Histor. var.*, lib. XIII, cap. 32.

[3] XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. IV, p. 783 et seq. — ÆLIEN : *Hist. var.*, lib. XIII, cap. 32.

[4] PLATON : *Phédon*, p. 260. — PLUTARQUE : *Si l'homme d'âge*..... Ch. LIII; *Du Bannissement*, ch. L; *De la Tranquillité d'âme*..... ch. VI.

[5] PLATON : *Apologie*, p. 68, 69, 70, 87.

qu'il s'attachât de préférence à ce qui devait plus tard en faire la force et l'honneur, c'est-à-dire, à la jeunesse; et c'était à elle, en effet, que s'adressaient la plupart de ses exhortations, je dirais presque de ses importunités. Sous ce rapport il était, comme le dit Libanius [1], le père commun de la république, et il n'y avait rien qu'il épargnât pour se faire écouter et suivre des jeunes gens. Paroles de bonté avec Eschine [2], d'ironie avec Euthydème et Glaucon [3], d'encouragement et presque de jussion avec Platon [4] et Xénophon [5], et jusqu'aux formes même de l'amour grec avec Alcibiade [6]; il employait tout, et réussissait souvent

[1] Libanius : *Apologia Socratis*, p. 641, dans *Libanii Sophistæ, Prœludia oratoria, Declamationes*, et *Dissertationes morales*. 2 vol. in folio. Parisiis, 1606. T. I.

[2] Diogène-Laërce : Lib. II, s. 34. — Sénèque : *De Beneficiis*, lib. III, cap. 8.

[3] Xénophon : *Memorab.*, lib. III, p. 772; lib. IV, p. 791.

[4] Ælien : *Hist. var.*, lib. III, cap. 28.

[5] Diogène-Laërce : Lib. II, s. 48.

[6] Platon : *Banquet*, p. 259; *Alcibiade* I, p. 4. — Plutarque : *Vie d'Alcibiade*, ch. VI et VII. — Diogène-Laërce : Lib. II, s. 31. — Ælien : *Hist. var.*, lib. IV, cap. 21. — Athénée : *Deipnosoph.*, lib. V, cap. 19. — Théodoret : *Græc. affect. Cur.*, Serm. XII.

au delà de ses espérances[1]. Tous ses disciples, à l'exception peut-être de Critias, furent et restèrent ses amis; amis dévoués, fervens, enthousiastes, dont la vénération ne fit que s'accroître après la mort de leur maître[2].

Ce qu'il apprenait à ces jeunes gens, c'étaient la modestie, la défiance de soi-même[3], la nécessité d'apprendre pour savoir[4], l'amour des enfans pour leurs parens[5], la tempéran-

[1] PLATON : *Banquet*, p. 266, 272. — PLUTARQUE : *De la Curiosité*, ch. v. — AULU-GELLE : *Noct. att.*, lib. VI, cap. 10.

[2] XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. IV, p. 790, 818.

[3] PLATON : *Alcibiade* I et II, *Ménon*, *Charmide*, *Théagès*, *Théétète*. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 732; lib. III, p. 772; lib. IV, p. 791 (Entretien de Socrate avec Euthydême). — CICÉRON : *Tuscul. Quæst.*, lib. III, s. 22. — PLUTARQUE : *Vie d'Alcibiade*, ch. IX. — ÆLIEN : *Histor. var.*, lib. III, cap. 28.

[4] PLATON : *Alcibiade* I, *Théagès*, *Ménon*, *Théétète*. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. III, p. 761, 772, 774. (Entretien de Socrate avec Glaucon), 779; lib. IV, p. 792.

[5] XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. II, p. 741 et suiv. (Admonestation de Socrate à son fils Lamproclès).

ce[1], la chasteté, l'éloignement de l'amour infâme alors à la mode[2], l'observation des coutumes et des lois de la République[3], la piété envers les Dieux[4], la foi en leur providence[5], la reconnaissance de leurs bienfaits[6]; c'était enfin l'abandon des études inutiles ou nuisibles de la philosophie explicative, et l'horreur du sophisme et des maîtres en cet art.

[1] Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 728, 729; lib. II, p. 733; lib. IV, p. 808. — Athénée : *Deipnos.*, lib. V, cap. 2. — Diogène-Laërce : Lib. II, s. 34 : c'est là qu'on trouve ce mot de Socrate, *qu'il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger*.

[2] Platon : *Banquet*, p. 260; *Phédon*, p. 184. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 716, 723, 730; lib. II, p. 733, 739; lib. IV, p. 790.

[3] Platon : *Apologie*, p. 75; *Criton*, p. 115 et suiv. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 712, 713; lib. IV, p. 803, 805.

[4] Platon : *Apologie*, p. 160; *Phédon*, p. 265; *Euthyphron*, p. 9; *Alcibiade* II, p. 85; *Phèdre*, p. 390. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 708, 711, 726.

[5] Platon : *Phédon*, p. 137; *Alcibiade* II, p. 76. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 711, 726; lib. IV, p. 800 et seq. : Entretien avec Euthydême.

[6] Platon : *Euthyphron*, p. 33; *Phédon*, p. 266; *Alcibiade* II, p. 99. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 723, 726; lib. IV, p. 803.

Et ces pauvres sophistes, comment ne les traitait-il pas, et quelle explosion de haine il se préparait de leur part! Sous un air de bonhomie, il commençait par leur poser quelques questions bien humbles, puis les laissait développer à perte de vue les mensonges et les inintelligibilités de leur logique; puis revenait à ses questions, demandait en grâce qu'on voulût bien y faire des réponses aussi brèves et aussi simples qu'elles [1], qu'on se mît, en un mot, à la portée de sa terrestre intelligence. Alors les interrogations se pressaient, l'argumentation se serrait; le sophiste étonné se défendait pourtant de son mieux; Socrate redoublait ses questions, faisait quelquefois la demande et la réponse [2], et son adversaire, étourdi, confus, attéré, ne tardait pas à quitter la place, et à laisser au redoutable questionneur, et ses disciples et la victoire [3].

On sent bien que, pour une mission aussi

[1] PLATON : *Protagoras*, p. 136 et seq; *Gorgias*, p. 9.

[2] PLATON : *Gorgias*, p. 127 et seq.; *Alcibiade* I, p. 27.

[3] PLATON : *Euthydême*, *Sophiste*, *Protagoras*, *Gorgias*, *Hippias* I et II.

grave et aussi occupée, celle de la réforme d'une ville comme Athènes, Socrate n'avait rien de mieux à faire que de ne pas s'éloigner de cette ville. Aussi, bien qu'il se donnât à lui-même le titre de *Citoyen du monde*[1], en ce sens sûrement que la réforme qu'il opérait s'adressait au monde tout entier, il ne paraît pas qu'il soit jamais beaucoup sorti du territoire de l'Attique[2]. Etant jeune, il fit, suivant Ion de Chio, le voyage de Samos; suivant Aristote, celui de Python en Phocide; suivant Phavorin, celui de Corinthe[3]; mais ces absences sont au moins douteuses, et peut-être ne s'est-il jamais éloigné d'Athènes, que pour servir dans ses armées[4].

Socrate, en effet, ne se contentait pas de donner des préceptes de philosophie morale.

[1] « Socrates quidem, cùm rogaretur cujatem se esse diceret, mundanum, inquit. Totius enim mundi se incolam et civem arbitrabatur. » Cicéron : *Tuscul. Quæst.*, lib. v, s. 37. — Plutarque : *Du Bannissement*, ch. xii.

[2] Platon : *Criton*, p. 120, 122; *Phédre*, p. 287. — Diogène-Laërce : Lib. ii, s. 22.

[3] Diogène-Laërce : Lib. ii, s. 23.

[4] Platon : *Criton*, p. 120.

Il croyait qu'à cet égard, les exemples valent mieux que les leçons, et il regardait comme un des premiers devoirs, celui de défendre sa patrie contre les attaques de ses ennemis. Or, ce devoir, personne ne le remplit mieux que lui [1].

Il débuta, à trente-sept ans, par servir au siége de Potidée, comme simple soldat [2], et c'était, dit Rollin, un spectacle assez curieux que de voir un philosophe de son âge endosser la cuirasse, et que d'examiner comment il s'en

[1] Athénee, il est vrai (*Deipnos.*, Lib. v, cap. 14 et 15), après avoir regardé Socrate comme ayant dû faire un mauvais soldat, nie qu'il ait jamais été à l'armée. Il dit que c'est là une invention de Platon, et il remarque que Thucydide n'a pas parlé de Socrate dans les livres III, IV et V de son histoire, où il est question des guerres auxquelles ce Philosophe passe pour avoir pris part. La chose est vraie, mais elle n'a pas l'importance que lui attribue Athénée; et la vie militaire de Socrate est un fait généralement et incontestablement admis, conformément aux récits de Platon, Cicéron, Strabon, Sénèque, Plutarque, Diogène-Laërce, Ælien, etc.

[2] Platon : *Banquet*, p. 266; *Charmide*, p. 106. — Diogène-Laërce : Lib. II, s. 23. — Ælien : *Hist. var.*, Lib. III, cap. 17.

tirerait [1]. Et Socrate s'en tira à merveille. Gaîté, tempérance, insouciance du froid de la saison, mais surtout courage admirable, il donna la preuve et l'exemple de tout [2]. Il sauva Alcibiade blessé et porté à terre, et, après l'avoir ainsi défendu, il lui fit décerner le prix de la valeur, que lui-même assurément avait bien mérité [3].

Ce siége de Potidée fut, sinon le commencement, au moins l'occasion de la guerre du Péloponèse; et, après huit ans de cette lutte si funeste aux destinées de la Grèce [4], les Athéniens et les Thébains eurent une rencontre près de Délium en Béotie [5]. Socrate était encore à cette affaire, et comme à Potidée il y fit tellement bien son devoir [6], qu'au dire de

[1] ROLLIN : *Hist. anc.*, t. III, liv. VII, ch. I, s. 13.

[2] PLATON : *Banquet*, p. 266, 267.

[3] PLATON : *Banquet*, p. 268, 269, (Témoignage d'Alcibiade). —PLUTARQUE : *Vie d'Alcibiade*, ch. XI. —DIOGÈNE-LAËRCE : Lib. II, s. 23.

[4] THUCYDIDE : *De Bello Peloponesiaco*, lib. I.

[5] THUCYDIDE : *Ibid.* Lib. IV. — PLUTARQUE : *Vie d'Alcibiade*, ch. XII.—ÆLIEN : *Histor. var.*, lib. III, cap. 17.

[6] PLATON : *Banquet*, p. 269, 270.

Lachès[1], si tous les Athéniens se fussent conduits comme lui, les Thébains n'auraient pas été vainqueurs. Dans ce combat, Xénophon avait été renversé de cheval; Socrate le dégagea du milieu des ennemis[2], et même, suivant Strabon[3], il le porta, pendant quelques stades, sur ses épaules, faisant face, en même tems, de son visage et de son épée, aux ennemis qui le poursuivaient.

Bientôt après, il ne se conduisit pas avec moins de bravoure, à la déroute qui suivit le coup de main tenté sur Amphipolis[4], par le général-corroyeur Cléon, déroute qui marqua le terme de sa carrière militaire. Il approchait alors de sa cinquantième année.

Je dirai plus tard quel singulier avis il donna à ceux de ses amis qui se trouvaient avec lui à la défaite de Délium[5]. J'ai passé de même sur quelques autres circonstances analogues de sa

[1] PLATON : *Lachès*, p. 165.
[2] DIOGÈNE-LAËRCE, lib. II, s. 22.
[3] *Rerum geograph.*, lib. IX, p. 618.
[4] ÆLIEN : *Histor. var.*, lib. III, cap. 17.
[5] CICÉRON : *De Divinatione*, lib. I, s. 54. — PLUTARQUE : *Du Démon* ou *Esprit familier de Socrate*, ch. XIX.

conduite au siége de Potidée. Le lecteur devine déjà peut-être par quel motif j'en agis ainsi.

On vient de voir quels exemples de philosophie militaire, si je puis ainsi dire, savait donner ce grand homme; mais cela est loin encore de sa philosophie civile, soit privée, soit politique.

Considérons-le d'abord dans sa maison, entre ses deux femmes, et entouré de ses trois enfans. Tous les lecteurs ne savent peut-être pas que Socrate ait été bigame [1], et il y a de pieux auteurs qui prétendent que cette assertion est une calomnie [2]. Mais la calomnie suppose le mal, et il n'y en avait pas dans le double mariage de Socrate. Après la guerre du Péloponèse et la peste d'Athènes, le sénat décréta que, pour repeupler le territoire de l'Attique, tous

[1] Plutarque : *Vie d'Aristide*, ch. lxvi. — Porphyre dans Théodoret : *Affect. Græc. cur.*, Serm. xii.—Athénée : *Deipnosoph.*, lib. xiii, p. 555.

[2] Panetius, suivant Plutarque : *Loco suprà.* — Hardion : *Mémoir. de l'Académ. des Inscript. et Belles-Lettres.* T. viii, p. 281. — Rollin : *Hist. anc.*, liv. ix, ch. iv, s. i. — J. de Luzac : *De Bigamiâ Socratis.*

les survivans eussent à prendre deux femmes [1], et ici, comme en toute occasion, Socrate se conforma à la loi. Ses deux femmes furent Myrto et Xantippe. La première, petite-fille d'Aristide-le-Juste, était, à ce qu'il paraît, d'une bonté et d'une douceur de mœurs qui rappelaient celles de son aïeul. Mais Xantippe, son nom seul dit désormais à tout le monde que ce caractère était bien loin d'être le sien. Ce qu'il y a de plus admirable en ceci, c'est que Socrate la connaissait bien quand il l'épousa; il se croyait, disait-il, assez fort pour la supporter, et il ajoutait qu'après cette épreuve, il n'y avait rien qu'il ne pût souffrir [2].

Un jour qu'il avait à dîner Euthydême, son disciple et son ami, Xantippe, dans un de ces accès de colère qui lui étaient familiers, renversa la table et tout ce qu'elle portait [3]. Eu-

[1] Diogène-Laërce, lib. II, s. 26, d'après Aristote, *De Nobilitate*. Plutarque, *loco suprà*, ajoute à ce témoignage d'un ouvrage déjà, à la vérité, regardé, de son tems, comme apocryphe, ceux de Démétrius de Phalère, d'Hiéronyme de Rhodes, et d'Aristoxène le musicien.

[2] Xenophon : *Banquet*, p. 876. — Diogène-Laërce, lib. II, s. 36. — Aulu-Gelle : *Noct. att.*, lib. I, c. 17.

[3] Plutarque : *Comment il faut réfréner la colère*, Ch. XXXIII.

thydême, qui avait bon appétit, fut sur le point de se fâcher, et voulait aller dîner ailleurs. Socrate le retint en riant, et lui rappela que, quelques jours auparavant, un dîner que lui offrait Euthydème avait de même été compromis par une poule. Mais au moins, dit ce dernier un peu radouci, ma poule m'est bonne à quelque chose, elle me pond des œufs; mais votre Xantippe... — Elle me fait des enfans, dit Socrate[1].

Une autre fois Xantippe avait beaucoup crié, et s'était emportée plus que de coutume. Socrate avait tout souffert avec impassibilité, et, je crois même, le rire sur les lèvres. Xantippe, exaspérée de ce flegme, et ne sachant plus que faire pour le vaincre, jeta à son mari un pot d'eau sale sur la tête. *Après le tonnerre, la pluie*, dit Socrate, et ce fut là tout ce que Xantippe put en obtenir[2].

[1] Je me suis trompé. Cette réponse fut faite à Alcibiade, qui reprochait à son maître d'être trop tolérant envers sa femme. Eh! quoi, lui dit ce dernier, te fâches-tu contre tes oies, quand elles crient? — Mais, au moins, elles me font des œufs, des petits. — Et ma femme me fait des enfans. (Diogène-Laërce. Lib. II, s. 37).

[2] Diogène-Laërce : Lib. II, s. 36. — Athénée révoque

On ne finirait pas si l'on voulait rapporter tous les traits de ce genre. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, ce sont les admirables préceptes d'affection pour une telle mère, que Socrate donnait à Lamproclès, l'aîné de ses fils. Ce dernier sûrement n'était pas doué de la même dose de patience que son père, et il était las, sans doute, des menaces et peut-être des mauvais traitemens de sa mère. On peut lire ces préceptes dans Xénophon [1].

Et il ne faut pas croire que rien, dans son intérieur, dédommageât l'époux de Xantippe de la compagnie d'une pareille femme. Socrate était pauvre [2]; tout son bien ne valait guères que cent écus de notre monnaie [3]; et ce n'était

ce fait en doute, ainsi que beaucoup d'autres faits de la vie de Socrate. Mais on s'accorde, en général, à n'attacher presque aucune importance à ses dénégations.

[1] *Memorabilia*, lib. II, p. 741.

[2] PLATON : *Banquet*, p. 260. — XENOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 729. — ÆLIEN : *Hist var.*, lib. II, cap. 43.

[3] 5 Mines (Xénoph. *Econ.*, p. 822, 823), ce qui équivaudrait à 450 *livres*, suivant l'évaluation faite par Barthélemy (*Voy. du J. Anach.*, Tab. XIV, Évaluat. des monnaies d'Athènes). On lit pourtant dans Plutarque (*vie d'Aristide*, ch. III), qu'au rapport de Démétrius,

pas parce qu'il n'avait que peu d'amis à recevoir que sa maison était petite ; c'eût été plutôt parce qu'il ne pouvait pas l'avoir plus vaste, et que, du reste, il n'avait pas grande chère à y faire. Quant à lui, ce dernier point était ce qui lui importait le moins au monde [1]. L'appétit ne lui manquait pas, et quand il en avait moins que de coutume, il se promenait à grands pas devant sa porte, en disant qu'il se faisait une sauce pour son souper [2]. Sûrement que c'était là un soin que Xantippe ne prenait pas toujours.

Au reste, si Socrate était pauvre, c'était parce

Socrate avait non-seulement une maison à lui, mais 70 mines d'argent (plus de 10,000 francs), que Criton lui faisait valoir.

[1] PLATON : *Banquet*, p. 266.—XÉNOPHON : *Memorab.*, Lib. I, p. 723; lib. III, p. 788. — PLUTARQUE : *De la Tranquillité d'âme*, ch. XX; *Du trop parler*, ch. XXXVI. — DIOGÈNE-LAËRCE, lib. II, s. 26 et 62. — AULU-GELLE : *Noct. attic.*, lib. II, c. 1.—ATHÉNÉE : *Deipnos.*, lib. V, c. 2.

[2] « Socratem ferunt, cum usque ad vesperum contentiùs ambularet, quæsitumque esset ex eo quare id faceret, respondisse : se, quo meliùs cœnaret, opsonare ambulando famem. » CICÉRON : *Tuscul. quæst.*, lib. V, s. 34.

qu'il le voulait bien, et que cela convenait mieux à son indépendance et à sa philosophie. Il avait hérité de son père quatre-vingts mines, c'est-à-dire environ 8,000 francs de notre argent [1]. Il les prêta à un ami qui ne les lui rendit pas [2]. Cela ne l'empêcha pas de refuser les présens d'Archélaüs, tyran de Macédoine, qui eût bien voulu l'attirer auprès de lui. Il donna pour raison de ce refus, qu'il ne voulait pas aller trouver un homme qui lui donnerait plus qu'il ne pouvait lui rendre [3]; réponse d'ailleurs beaucoup trop modeste de la part d'un homme tel que Socrate.

Il refusa de même les présens de plusieurs riches Athéniens, et notamment ceux d'Alcibiade, malgré les représentations de Xantippe, qui n'eût pas demandé mieux que d'accepter [4]. Alcibiade lui offrait un jour un terrain d'une étendue considérable, pour qu'il s'y bâtît une maison; Socrate remercia encore, et répondit, je crois, que, s'il avait besoin de chaussures, il

[1] Suivant Barthélemy, *Loco suprà*, cela irait à 7,200 livres de la monnaie de son tems.

[2] LIBANIUS : *Apologia Socratis*, p. 640.

[3] SÉNÈQUE : *De Beneficiis*, lib. V, cap. 6.

[4] ÆLIEN : *Hist. var.*, lib. IX, c. 29.

se soucierait peu qu'on lui donnât du cuir pour en faire, parce qu'il n'était pas en état de payer les frais de la mise en œuvre[1].

Il n'y avait d'ailleurs aucune ostentation dans tous ces refus, dans toute cette pauvreté du sage grec. Un jour que son pourpoint, comme celui de Scarron, était percé par le coude, j'achèterais bien un manteau si j'avais de l'argent, dit-il dans une assemblée de plusieurs de ses disciples, qui se disputèrent alors, mais un peu tard, l'honneur de couvrir la nudité de leur maître[2].

On sent bien que si Socrate vivait ainsi dans une pauvreté volontaire, c'est que son désintéressement et son ardent amour de la philosophie, et de la réforme qu'il y opérait, ne lui permettaient pas même de penser à recevoir le prix des leçons[3], ou plutôt des prédications continuelles qu'il allait semant de toutes parts, et

[1] Diogène-Laërce : lib. II, s. 24.

[2] Sénèque : *De Beneficiis*, lib. VII, cap. 24.

[3] Platon : *Apologie*, p. 45, 76. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 731; *Apologie*, p. 704. — Diogène-Laërce, lib. I, s. 27.

que, surtout dans la période avancée de sa vie, il eût pu se faire payer fort cher. Mais il ne voulut jamais rien accepter d'aucun de ses disciples, au delà, au moins, du nécessaire [1]; et Criton lui-même, qui l'avait tiré de sa boutique de sculpteur, pour lui donner les moyens de philosopher à son aise, ne put ensuite venir à bout de vaincre sa résistance à cet égard [2].

Ce Socrate, au reste, si pauvre et pourtant si peu nécessiteux, qui n'avait qu'un manteau pour l'été et pour l'hiver, qui marchait nu-pieds en toute saison, parce qu'il ne sentait pas le besoin de chaussures [3], à qui la pompe et l'appareil du luxe n'arrachaient que ces paroles : « que de choses dont je n'ai pas besoin! [4] », Socrate n'était ni sale dans ses vêtemens [5], ni

[1] PLATON : *Apologie.*, p. 72. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 721.

[2] PLATON : *Criton.*

[3] PLATON : *Banquet*, p. 267; *Phèdre*, p. 284. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 730.

[4] « Quàm multa non desidero! » CICÉRON : *Tuscul. quæst.*, lib. V, s. 32. — DIOGÈNE-LAËRCE : lib. II, s. 25.

[5] XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, pag. 712. — DIOGÈNE-LAËRCE : s. 28 et 36. — ÆLIEN : *Hist. var.*, lib. IV, c. 11.

ennemi de la gaîté et des plaisirs [1]. C'était lui qui voyait poindre la vanité d'Antisthène à travers les trous de son manteau [2], et, loin d'imiter en cela le futur chef du Cynosarge, il savait mettre une robe neuve et des sandales, quand il allait dîner chez Agathon [3]. Là, il n'était ni le moins gai, ni le moins engageant des convives [4], et il n'y avait pas de buveur qui pût lui tenir tête [5]. Ainsi, sans aller lui-même jusqu'à l'intempérance, il savait encore ici faire comme et mieux que les autres, aussi bien qu'en matière de guerre, d'obéissance aux lois et de respect à la religion de l'État.

Il y avait pourtant, ce me semble, et bien qu'on ait prétendu le contraire [6], un point dans

[1] PLATON : *Banquet*, p. 267.

[2] DIOGÈNE-LAËRCE : lib. II, s. 36. — ÆLIEN : *Hist. var.*, lib. IX, c. 35.

[3] PLATON : *Banquet*, p. 168. — DIOGÈNE-LAËRCE, lib. II, s. 28.

[4] XÉNOPHON : *Banquet*, p. 878.

[5] PLATON : *Banquet*, p. 173, 254, 267, 274. — PORPHYRE dans Théodoret : *Græc. Affect. cur.*, serm. XII.

[6] ÆLIEN : *Hist. var.*, lib. IV, cap. 21. — TERTULLIEN : *Apologet.*, p. 76. — ATHÉNÉE : *Deipnosoph.*, lib. V, cap. XIX. — THÉODORET : *Græc. Affect. cur.*, serm. XII. — Voir

lequel il différait d'Athènes, de la Grèce entière, et même de plusieurs de ses amis et de ses disciples. Je veux parler de ce sale amour grec, dont brûlait toute l'antiquité [1], et qu'elle regardait même comme plus noble, plus élevé, plus céleste que l'amour ordinaire [2]. Les anciens, les Grecs surtout, dans leur dédain

pour les fondemens de cette imputation *le Banquet, le Philèbe, le Phèdre, le premier Alcibiade, les Rivaux, le Charmide, le Protagoras.* — Porphyre, dans Théodoret, serm. XII, prétend, en outre, que Socrate avait été le mignon d'Archelaüs, son maître : « Decimum verò ac septimum agenti annum (fama percrebuit) accessisse Archelaüm, Anaxagoræ discipulum, qui se diceret amore ejus correptum; Socratem verò, amatoris occursum ac familiaritatem minimè aversatum, multos illi annos convixisse, eoque pacto ab Archelao ad philosophiam traductum esse. » Quand ce fait serait vrai, il n'en serait que plus honorable pour Socrate d'avoir pu renoncer à de pareilles habitudes.

[1] Saint-Paul : *Épître aux Romains*, ch. 1, v. 27.

[2] Platon : *Banquet*, p. 184 et suiv. On voit, dans ce Dialogue que, chez les philosophes grecs eux-mêmes, l'amour des femmes, désigné sous le nom de *Vénus populaire*, était regardé comme bas et honteux, tandis-que celui du sexe mâle, qualifié de *Vénus céleste* ou *Uranie*, était le seul amour qu'un galant homme pût avouer.

pour le sexe faible[1], voyaient, dans ces rapports d'intimité charnelle entre deux amis, un lien qui donnait plus de force à un sentiment si nécessaire dans ces temps de violentes passions et de lois souvent impuissantes, une cause de noble émulation et de vertueux dévouement, un moyen, il faut le dire, de perfectionnement moral et intellectuel[2]. Or, Socrate ne garda de tout cet amour, que lui-même appelait infâme[3], que la forme, l'apparence, et, si je puis parler ainsi, l'intellectualité. Mais il n'alla pas

[1] Socrate ne partageait pas non plus ce sentiment. Sans doute, il ne voulait pas faire de la femme une Bradamante, ou un Lycurgue. Il entendait mieux ce qui convient à sa nature et à son bonheur. Il voulait qu'il régnât la plus pleine confiance entre les époux; que la femme fût maîtresse au logis, mais dans le cercle seulement de ses attributions; que son mari n'eût pas de meilleur ami, de plus intime confident qu'elle; et il rendait presque ce dernier responsable des fautes qu'elle pourrait commettre. C'était là une philosophie domestique bien sage et bien avancée. (Xénophon : *Econom.*, p. 827, 826.)

[2] Platon : *Banquet*, p. 178 et seq.

[3] Platon : *Phédon*, p. 184; *Lysis*, p. 228, 249. — Xénophon : *Memorabilia*, lib. I, p. 716, 724, 730; lib. II, p. 753; lib. IV, p. 790.

plus loin [1]; et, pour s'en convaincre, il suffirait de lire le passage suivant, que j'extrais du banquet de Platon, et où Alcibiade, entre deux vins, raconte, d'une manière un peu graveleuse, la résistance de son maître à toutes les avances qu'il put lui faire.

« Je me trouvai donc en tête-à-tête avec » lui; je m'attendais qu'il ne tarderait guère » à engager ce genre de propos, que tout » amant adresse à son bien-aimé, quand il est » seul avec lui, et je m'en réjouissais déjà. Mais » il n'en fut rien absolument. Socrate demeura » toute la journée, s'entretenant avec moi à son » ordinaire, puis il se retira. Après cela, je le » provoquai à des exercices de gymnastique : » je m'essayai avec lui, espérant par-là gagner » quelque chose. Nous nous exerçâmes sou- » vent, et nous luttâmes ensemble sans té- » moins. Que vous dirai-je, mes amis, je n'en » étais pas plus avancé. Voyant qu'ainsi je » n'obtenais plus rien, je me décidai à l'atta- » quer vivement, à ne point lâcher prise,

[1] Plutarque : *Vie d'Alcibiade*, ch. vi, vii, ix. — Diogène-Laërce, lib. ii, s. 31. — Maxime de Tyr : *Dissertatio* xiv, p. 259.

» ayant une fois commencé, et à savoir, enfin,
» à quoi m'en tenir. Je l'invitai à souper,
» comme font les amans qui tendent un piége
» à leurs bien-aimés. Il ne se rendit pas d'a-
» bord à mes instances ; mais avec le tems il
» finit par céder. Il vint, mais aussitôt après le
» repas, il voulut s'en aller. Je le laissai sortir
» par une sorte de pudeur. Mais une autre fois
» je lui tendis un nouveau piége, et, après
» qu'il eut soupé, je prolongeai notre entretien
» assez avant dans la nuit. Lorsqu'il voulut en-
» suite se retirer, j'alléguai qu'il était trop
» tard pour retourner chez lui, et le contrai-
» gnis de rester. Il se coucha donc sur le lit,
» tout proche du mien, le même sur lequel il
» avait soupé; personne, excepté nous, ne
» dormait dans cet appartement.

» Quand donc, mes amis, la lampe fut
» éteinte et que les esclaves se furent retirés, je
» jugeai qu'il ne fallait point biaiser avec lui,
» et que je devais m'expliquer franchement; je
» le poussai un peu, et lui dis, Socrate, dors-
» tu? — Pas tout-à-fait, répondit-il. — Eh
» bien! sais-tu ce que je pense? — Quoi donc?
» — Je pense, repris-je, que tu es le seul de
» mes amans qui soit digne de moi; et il me

» semble que tu n'oses m'ouvrir ton cœur. Pour
» moi, je me trouverais fort déraisonnable de
» ne pas te complaire en cette occasion, soit par
» moi-même, soit par mes amis. Je n'ai rien
» tant à cœur que de me perfectionner, et je ne
» vois personne dont le secours puisse en cela
» m'être plus utile que le tien. En refusant quel-
» que chose à un homme tel que toi, je crain-
» drais bien plus d'être blâmé des sages, que du
» vulgaire et des sots en t'accordant tout. A ce
» discours, il me répondit avec ce ton d'ironie
» qui lui est familier : Oui-dà, mon cher Alci-
» biade, tu ne me parais pas mal-avisé, si ce
» que tu dis de moi est vrai, et si je possède,
» en effet, la vertu de te rendre meilleur ; vrai-
» ment tu as découvert là en moi une beauté
» merveilleuse et bien supérieure à la tienne ; à
» ce compte, si tu veux faire, avec moi, un
» échange, tu m'as l'air de vouloir faire un assez
» bon marché ; tu prétends avoir le réel de la
» beauté pour son apparence, tu me proposes
» du cuivre contre de l'or. Mais, bon jeune
» homme, regardes-y de plus près : peut-être
» te fais-tu illusion sur le peu que je vaux.
» Les yeux de l'esprit ne commencent à devenir
» plus clairvoyans qu'à l'époque où ceux du

» corps s'affaiblissent, et cette époque est en-
» core bien éloignée pour toi. — Là-dessus, je
» repris : de mon côté, Socrate, c'est une affaire
» arrangée ; je ne t'ai rien dit que je ne pense :
» c'est à toi de voir ce que tu jugeras le plus à
» propos et pour toi et pour moi. — Très-bien
» parlé, répondit-il. Ainsi, nous verrons et
» nous ferons ce qui nous paraîtra le plus à
» propos pour nous deux, comme sur tout le
» reste.

» Cela dit de part et d'autre, je crus que le
» trait que je lui avais lancé avait atteint son
» but; je me lève donc, et, sans lui laisser rien
» dire de plus, enveloppé dans ce manteau que
» vous me voyez, car c'était en hiver, et jetant
» mes deux bras autour de ce divin et mer-
» veilleux personnage, je passai près de lui la
» nuit entière. Sur tout cela, Socrate, tu n'as
» qu'à dire si je ments. Eh! bien, après de
» telles avances de ma part, voilà comme il a
» triomphé du pouvoir de ma beauté, comme il
» l'a dédaignée et honnie. Et pourtant, je ne la
» croyais pas sans quelque valeur, ô juges :
» c'est à votre tribunal que je soumets cette
» insolence de Socrate. Sachez-le donc, par les

» Dieux! par les Déesses! je me levai d'auprès de » lui, tel, ni plus ni moins, que si je fusse sorti » du lit d'un père ou d'un frère aîné.

» Depuis cette époque, dans quelle situation » d'esprit n'ai-je pas dû me trouver, je vous le » demande, moi qui, d'un côté, me voyais hu- » milier, et qui, de l'autre, admirais son ca- » ractère, sa tempérance, sa force d'âme, et » me félicitais d'avoir rencontré un homme » dont je ne croyais pas pouvoir jamais trouver » l'égal pour la sagesse et l'empire sur lui- » même; de sorte que je ne pouvais, en au- » cune manière, ni me fâcher, ni me passer » de sa compagnie, et que je ne voyais pas da- » vantage le moyen de le gagner; car je savais » bien qu'à l'égard de l'argent il était invul- » nérable, plus qu'Ajax ne l'était contre le fer, » et je le voyais m'échapper du seul côté par » où je m'étais flatté qu'il se laisserait prendre. » Ainsi je restais embarrassé, plus asservi à » cet homme, qu'esclave ne le fut jamais à son » maître, et je n'allais qu'au hasard.

» Telle fut la première origine de mes rela- » tions avec lui. »

Ici, Alcibiade raconte l'admirable conduite

de Socrate au siége de Potidée, la manière dont ce philosophe lui sauva la vie, et dont il lui fit décerner pourtant le prix de la valeur. Puis il ajoute :

« Voilà, mes amis, ce que je loue dans So-
» crate, et ce dont je me plains; car j'ai joint
» à mes éloges le récit des injures qu'il m'a
» faites : et ce n'est pas moi seul qu'il a ainsi
» traité, c'est Charmide, fils de Glaucon, Eu-
» thydème, fils de Dioclès, et nombre d'autres,
» qu'il a trompés, en ayant l'air de vouloir
» être leur amant, et auprès desquels il a joué
» plutôt le rôle de bien-aimé. Et toi, à ton
» tour, Agathon, si tu veux m'en croire, tu
» ne seras pas la dupe de cet homme-là ; mais tu
» te tiendras sur tes gardes, prenant conseil de
» ma triste expérience ; et tu ne feras pas
» comme l'insensé qui, selon le proverbe, ne
» devient sage qu'à ses dépens [1]. »

On lit de même, dans Xénophon [2], que Critias, un des disciples de Socrate, sollicitant d'Euthydème les dernières faveurs, Socrate se

[1] Platon : *Banquet*, à la fin.

[2] Xénophon : *Memorabilia*, lib. I, p. 716.

prit à dire : « Critias a une démangeaison de pourceau, et, pour la faire passer, il veut se frotter à Euthydème, comme les pourceaux se frottent aux pierres ; » sarcasme que Critias, qui fut depuis un des trente tyrans, ne lui pardonna jamais. Enfin, Socrate redoutait tellement tout ce qui pouvait, même de loin, avoir trait à l'amour infâme, qu'il alla jusqu'à blamer Critobule, et cela devant Xénophon qui rapporte le fait, d'avoir donné un baiser au fils d'Alcibiade [1].

Il me parait donc prouvé qu'il n'y a rien que de calomnieux, dans tout ce qu'on a avancé, sur la nature des rapports qui existaient entre Socrate et ce dernier. Ainsi que le remarquent Platon et Xénophon, il ne faisait semblant d'aimer à la mode grecque ce bel athénien, que pour se l'attacher davantage. Mais son amour pour lui était tout philosophique [2]; c'était le désir d'empêcher Alcibiade, par les préceptes de sa morale, de se livrer à tous les écarts qui ont flétri sa renommée, et de com-

[1] Xénophon : *Memorabilia*, lib. I, p. 723 et suiv.

[2] Platon : *Premier Alcibiade*, p. 7, 61 ; *Deuxième Alcibiade*, p. 102 ; *Protagoras*, p. 85.

promettre, par son ambition et sa légèreté, la fortune d'Athènes et la sienne propre.

En somme, donc, sous le rapport privé, Socrate jouissait de tout ce qui constitue la vertu la plus intelligente, la plus pure et la plus solide: profond discernement du bien, empire sur soi-même, sobriété, tempérance de toute sorte, désintéressement, générosité, indulgence pour les habitudes et même pour les défauts des autres, et jusqu'à l'enjouement, au laisser aller, nécessaires dans les rapports usuels de la vie. Mais ce n'était là encore que l'homme privé, et l'homme public répondait, au moins, à tout cela.

A l'âge de soixante-trois ans, c'est à dire sept ans avant sa mort, Socrate, qui jusques là n'avait voulu prendre aucune part à la gestion des affaires de l'État [1], fut désigné par le sort [2] pour faire partie du Sénat de la République [3]. De Prytane il y devint Épistate [4], dignité qui ne

[1] Platon : *Apologie*, p. 53, 73, 83.

[2] Sigonius : *De Republ. Athen.*, lib. II, cap. 2. — Samuel Petit : *Leges Atticæ*, lib. III, tit. I.

[3] Platon : *Apologie*, p. 74; *Gorgias*, p. 60.

[4] Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 711.

durait qu'un jour, et qui équivalait à la présidence de ce premier corps politique d'Athènes. Socrate, qui n'était pas fort entendu aux formes des affaires, se trouva un peu embarrassé des fonctions de sa présidence, et, plus d'une fois, au rapport de Platon, il fit rire à ses dépens ses collègues, et notamment quand il fut question de recueillir les voix, pour dresser l'arrêt du sénat [1].

Pendant qu'il faisait partie de cette magistrature politique, se présenta l'affaire des généraux vainqueurs au combat des îles Arginuses [2], affaire dont les détails peignent les mœurs du tems, et font honneur au courage et à l'équité de Socrate. Dix généraux athéniens avaient, en commun, battu la flotte Lacédémonienne, près des îles Arginuses, et, pour ne pas perdre les fruits de la victoire, et pouvoir poursuivre l'ennemi, ils avaient investi, l'un d'eux, Théramène, du soin de faire repêcher

[1] PLATON : *Gorgias*, p. 60. — ATHÉNÉE : *Deipnosoph.*, lib. V, cap. 15.

[2] PLATON : *Apologie*, page 74. — XÉNOPHON : *Hist. Græca*, lib. 1, pages 444 à 452; *Memorab.*, lib. 1, p. 711. — DIODORE DE SICILE : *Histor. Biblioth.*, lib. XIII.

les morts [1], pour leur donner une sépulture plus terrestre, ce à quoi on tenait beaucoup en ce tems-là. Théramène ne fit pas ce dont il s'était chargé, et il ne se contenta pas de cela; il accusa ses collègues d'une faute dont lui seul était coupable [2]. Deux d'entre eux, par crainte de ce qui pouvait arriver, quittèrent le territoire de l'Attique; un troisième, Conon, mis hors de cause, fut conservé dans son commandement: mais les six autres furent l'objet d'un acte d'accusation porté devant le sénat, puis devant l'assemblée du peuple. C'était la fête des Apathuries; il y avait foule à Athènes. Les parens des morts se présentèrent, en habits noirs, le menton rasé, la larme à l'œil. On fit paraître un des naufragés, qui s'était sauvé sur un tonneau de vivres, et qui vint plaider la cause des noyés, et de leur part, encore [3]. Le peuple cria, le sénat eut peur. Plusieurs de ses membres, qui d'abord avaient été favorables aux malheureux amiraux, se rangèrent du côté du peuple, et conclurent à la condamnation des

[1] Xénophon : *Hist. græc.*, lib. I, page 447.

[2] Xénophon : *Hist. græc.*; lib. I, pag. 448.

[3] Xénophon : *Hist. græc.*, lib. I, page 449.

accusés [1]. Le seul Socrate, bravant les stupides clameurs de la populace, et se séparant de ses lâches collègues [2], représenta, avec toute la vigueur d'une conviction généreuse, tout ce qu'il y avait d'atroce et d'imbécile à la fois, à faire mourir des hommes qui n'avaient d'autre tort que celui d'avoir voulu rendre la victoire d'Athènes plus complète. Il ne fut pas écouté; et les infortunés capitaines furent condamnés à mort et subirent leur jugement. Après quoi, le peuple, par cette versatilité qui ne lui est que trop habituelle [3], revenant sur son injuste égarement [4], voulut punir du même supplice leur accusateur Callyxène. Mais celui-ci prit le sage parti de se sauver, et ne revint que long-tems après à Athènes, pour y mourir dans la misère, et sous le poids de l'opprobre général [5].

L'année d'après ce beau jugement, eut lieu

[1] Xénophon : *Hist. Gr.*, lib. I, p. 449.

[2] Platon : *Apologie*, pag. 75.—Xénophon : *Memorab.*, lib. I, page 709; *Histor. Græc.*, lib. I, pag. 449.—Ælien : *Hist. var.*, lib. III, cap. XVII.—Athénée : *Deipnos.*, lib. V, cap. 18.

[3] Platon : *Axiochus*, pag. 190; *Criton*, page 111.

[4] Platon : *Apologie*, pag. 74.

[5] Xénophon : *Histor. Græc.*, lib. I, page 452.

la prise de la ville par le Lacédémonien Lysandre, et l'établissement des trente tyrans [1]. Critias, que Socrate avait jadis comparé à un pourceau, à l'occasion de ses propositions honnêtes à Euthydème, Critias fut un de ces trente. Il se souvint de la comparaison et voulut se venger de son ancien maître. Il lui défendit de continuer ses instructions à la jeunesse [2], et lui ordonna de cesser ses exhortations à la vertu [3], dans lesquelles il voyait, sans doute, une sorte de critique indirecte de sa conduite. Socrate ne tint pas compte de la défense, et continua son genre de vie ordinaire. Critias voulut encore le forcer d'aller se saisir, à Salamine, d'un riche citoyen de cette île, et de le lui amener, pour qu'il fût mis à mort, et ses grands biens confisqués; Socrate s'y refusa de nouveau [4]. Et remarquez bien que, pour tous ces

[1] Xénophon : *Histor. græc.*, lib. II, pag. 458, 462. — Diodore de Sicile : *Histor. Biblioth.*, lib. XIV. — Plutarque : *Vie de Lysandre*, chap. XXVIII, XXIX, XXX.

[2] Xénophon : *Memorab.*, lib. I, page 716 et suiv.; lib. IV, page 803. — Diogène-Laërce, lib. II, s. 19.

[3] Xénophon : *Memorab.* lib., I, p. 717.

[4] Platon : *Apologie*, p. 75, 76. — Xénophon : *Memorab.*, lib. IV, page 803. — Diogène-Laërce : *Vie de Socrate*, pag. 94.

refus, il jouait sa tête, comme il la joua encore, lorsqu'à la même époque, et contre les mêmes hommes, seul de tous les athéniens, il défendit inutilement le malheureux Théramène, un de leurs collègues, qui s'était séparé d'eux par horreur de leurs crimes, et que Critias fit mourir, après l'avoir rayé de la liste des trente [1].

Socrate mettait, au reste, tant de simplicité, si peu de forfanterie, à résister ainsi à la plus épouvantable tyrannie qui eût jamais pesé sur Athènes, qu'au lieu de faire valoir les dangers auxquels ils s'exposait en agissant ainsi, il disait, en plaisantant, à ses amis qui lui exprimaient leur inquiétude, qu'il était trop pauvre pour que les trente voulussent le faire mourir [2].

J'entre dans la dernière période de la vie de Socrate, période la plus belle de cette vie déjà si belle et si grande, et à laquelle je rapporterai brièvement l'examen des opinions qui valurent au fils de Sophronisque les railleries d'Ameipsias et d'Aristophane, l'accusation de Mélitus, enfin, son jugement, sa condamna-

[1] Diodore de Sicile : *Histor. Biblioth.*, lib. xiv.
[2] Élien : *Histor. Var.*, lib. iv, cap. 2.

tion et sa mort. Ici, Socrate n'est plus un Athénien, c'est le citoyen de l'univers, l'homme dont les idées et la fin ont eu sur le monde une influence qui n'est pas encore effacée.

On peut rapporter à deux points, la tendance de la réforme intellectuelle que Socrate, autant par une nécessité d'instinct, que par une volonté réfléchie, venait introduire dans Athènes et dans la société ancienne. D'abord, les principes de la morale et les devoirs de la vie, donnés comme point de départ et comme but à la philosophie; ensuite, la reconnaissance de l'unité de la cause première, et les premiers coups ainsi portés à toutes les honteuses absurdités du polythéisme. Et, sous ces deux rapports, Socrate n'était, comme on le sent bien, que l'expression avancée des opinions qui germaient, depuis long-tems, dans la tête de quelques philosophes, et notamment dans celle d'Anaxagore, et qui devaient, quelques siècles plus tard, se faire jour dans celle même de la foule. Mais cette double expression philosophique et sociale était tellement précoce, qu'elle ne put être comprise par les juges de Socrate, et même par la plupart de ses apologistes, et qu'elle ne pouvait guères avoir pour

lui d'autre résultat qu'une accusation capitale, suivie tout au moins du bannissement [1].

Pour ce qui est de la morale de Socrate, répandue à profusion dans les écrits de Platon, son principal disciple, elle est trop connue désormais pour qu'il soit nécessaire de beaucoup y insister. Ce sont les devoirs de fils, d'époux, de père, de citoyen, de créature de Dieu, mis avant et au-dessus de tout bien et de toute science [2]; c'est le juste nécessairement et constamment joint à l'utile, l'union intime du bonheur et de l'équité [3], et le seul anathême, peut-être, que Socrate ait prononcé jamais, s'adressait à celui qui les avait le pre-

[1] M. Cousin : *Argument de l'Apologie*; *Notes additionnelles du Banquet*.

[2] Platon : *Euthyphron*, *Apologie*, *Phédon*, *Alcibiade* I et II, *Théagès*, *Criton*. — Xénophon : *Memorabil.*, lib. I, p. 276 et seq.; lib. II, p. 741 et seq.; lib. IV, p. 807 et seq.; *Econom.*, p. 826, 827.

[3] Platon : *Lois*, liv. I, *Euthyphron*, *Alcibiade* I, *Théétète*, *Banquet*, *Philèbe*, *Ménéxène*, *Gorgias*, *Protagoras*.— Xénophon : *Memorab.*, lib. III, p. 777; lib. IV, p. 798. — Cicéron : *Tuscul. quæst.*, lib. V, s. 12; *De Officiis*, lib. II, s. 12.

mier séparés [1]. Ce sont l'éternité dans le sein de Dieu, et l'innéité dans la conscience humaine, des sentimens ou des idées modèles et directrices, du bon, du juste, du beau, du saint [2]; c'est l'excellence de l'amitié [3]; c'est le précepte d'augmenter toutes les vertus par la culture [4]; celui d'aimer ses semblables [5], et de ne pas leur rendre le mal pour le mal [6]; celui d'obéir aux lois [7], d'honorer les Dieux du pays où l'on est né, où l'on vit [8]; ce sont, enfin, les éternelles

[1] CICÉRON : *De Legibus*, lib. I, s. 12. — CLÉMENT-D'ALEXANDRIE : *Stromat.*, lib. II, p. 417.

[2] PLATON : *Timée*, *Phédon*, *Cratyle*, *Ménon*, *Parménide*, *Phèdre*, *Philèbe*, *Théagès*, *Théétète*, *République* VI et VII.

[3] PLATON : *Phèdre*, *Banquet*, *Lysis*. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 731; lib. II, p. 746 et suiv.

[4] XÉNOPHON : *Memorabil.*, lib. II, p. 755; lib. III, p. 778; lib. IV, p. 790, 811. — ARISTOTE : *Magnor. moral.*, lib. I, cap. I; *Ethicor. Nicomach.*, lib. VI, cap. 13. — CICÉRON : *De Officiis*, lib. II, s. 12. — STOBÉE : *Loci communes*, serm 1.

[5] PLATON : *Gorgias*, p. 137; *Alcibiade* : I, p. 53.

[6] PLATON : *Criton*, p. 113, 114; *Gorgias*, p. 74, 75.

[7] PLATON : *Criton*, p. 185 et seq. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. IV, p. 805, 811.

[8] PLATON : *Phédon*, p. 265; *Phèdre*, p. 390. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 722; lib. IV, p. 803, 811.

béatitudes d'une vie à venir, données comme encouragement à la pratique de la justice, et comme gage du bonheur dans celle-ci [1].

Cette morale, si différente de celle qui s'était pratiquée, et même de celle qui s'était enseignée jusque là, impliquait le blâme et la réformation de l'état de civilisation des tems où vivait Socrate; et elle devait entraîner, de toute nécessité, l'abolition de leur droit barbare de la guerre et des gens, et, en particulier, celle de l'esclavage. Si elle ne prescrivait pas encore aux hommes de s'aimer et de s'entr'aider comme frères, elle leur disait, au moins, de se traiter et de se secourir comme des égaux, et, en s'appuyant sur la Providence divine et sur les grâces d'un état à venir, elle donnait une base, nécessaire alors, à des préceptes que l'état grossier du cœur humain permettait de comprendre à peine.

Les croyances religieuses de Socrate offrent le même caractère de supériorité que ses opi-

[1] PLATON : *Phédon*, p. 143, 243, 258; *Gorgias*, p. 171 et seq.

nions et ses préceptes en morale. Socrate reconnaissait les dieux de son pays [1], et je ne tarderai pas à montrer qu'il les reconnaissait sincèrement, bien qu'on ait cherché à établir l'opinion contraire [2]. Mais ces dieux n'étaient plus pour lui l'incestueux et parricide Jupiter, l'impudique Vénus, l'homicide Mars, le fourbe Mercure. Socrate ne voulait pas qu'on attribuât aux dieux les faiblesses et les vices de l'humanité [3]; il désirait, au contraire, qu'on débarrassât la religion des fables que paraissait autoriser la philosophie de Pythagore et d'Empédocle [4]. Ces dieux ainsi épurés, et qui, présens partout, présidant à tout, lisaient dans les plus secrètes pensées des hommes, et dirigeaient toutes leurs actions, Socrate voulait qu'on les honoràt, qu'on les consultât, qu'on eût pour eux des vœux et de la reconnais-

[1] Platon : *Apologie*, p. 61, 62, 63; *Phédon*, p. 137, 138, 266.; *Phèdre*, p. 338, 390.; *Gorgias*, p. 163, 164. — Xénophon : *Memorabilia*, lib. I, p. 709 et suiv.; lib. III, p. 777; lib. IV, p. 803; *Apologie*, p. 705.

[2] Théodoret : *Græc. affect. Curat.*, serm. 2. — Saint-Justin : *Apologia pro Christianis* I, 2. — Charpentier : *Vie de Socrate*; Paris, in-18, 1657; p. 242.

[3] Platon : *Euthyphron*, p. 12, 13, 16 et suiv.

[4] Plutarque : *Du Démon de Socrate*, ch. 14.

sance [1]; mais il voulait surtout qu'on se les rendît favorables par les actions, par une conduite vertueuse, et qui ne vînt point démentir ou les préceptes, ou les paroles [2].

Et ce n'était pas là encore, à beaucoup près, toute la théologie du maître de Platon. Au-dessus de ces dieux du paganisme, passés au creuset d'une raison supérieure, il admettait un Dieu unique, dont les autres n'étaient, en quelque sorte, que les ministres, un Dieu presque aussi intellectualisé que celui des Chrétiens d'à-présent, et qui, après avoir tout fait, tout ordonné, veillait sur tout, était à la fois présent et agissant en tous lieux[3]. Ce n'est pas que Socrate ne le confondît encore parfois avec les divinités grecques qu'il avait arrangées à sa mode, et que, souvent même, il ne parlât indifféremment de ce Dieu ou de ces derniè-

[1] Platon : *Euthyphron*, p. 9, 33; *Phédon*, p. 265; *Alcibiade* II, p. 99. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 711, 723; lib. IV, p. 803.

[2] Platon : IIe *Alcibiade*, p. 100.—Xénophon : *Memor.*, lib. I, p. 722; lib. IV, p. 803.

[3] Xénophon : *Memor.*, lib. I, p. 726, 728; lib. IV, p. 802. — Platon : *Philèbe*, p. 244, 248. — Cudworth : *Systém. intellect.*, cap. IV, § 23. — Brucker : *Histor. Philosoph.*, tom. I, p. 560, 561.

res[1]. On sent bien même qu'il ne pouvait en être autrement. Les plus grands esprits sont encore plus de leur époque qu'ils ne sont de leur pays ; et, dans les idées qu'ils en conservent, on met à tort sur le compte de leur prudence, ce qui n'est que le résultat de la faiblesse de notre pensée, et de l'impossibilité où est le même homme de jeter à la fois toutes les mauvaises opinions du tems où il vit.

Cette double série d'idées nouvelles, la réforme de la morale et l'intellectualisation des croyances religieuses, formèrent donc le but de la vie de Socrate, ou plutôt toute cette vie même. Et non-seulement ces croyances, dont la dernière surtout n'était pas bien nette dans l'esprit même de ce grand homme, ne pouvaient être, de son tems, ni bien accueillies, ni bien comprises ; mais elles devaient attirer sur lui la défaveur, je dirai plus, la haine, de beaucoup de ses contemporains[2].

[1] PLATON : *Apologie*, Passim ; *Phédon*, p. 140, 152, 157. — XÉNOPHON : *Memor.*, lib. I, p. 709, 726, 728 ; lib. IV, p. 802, 803. — CICÉRON : *De Naturâ Deorum*, lib. I, n. 12.

[2] PLATON : *Ménon*, p. 348 ; *Apologie*, p. 42, 54. — XÉNOPHON : *Memor.*, lib. IV, p. 805.

Il n'y avait rien à dire, à coup sûr, de ses préceptes de morale. S'ils n'étaient pas immédiatement applicables, leur vérité, au moins, et leur grandeur ne pouvaient être mises en doute; mais ce sur quoi on pouvait se tromper, ou en faire le semblant, c'était sa manière de les exposer et de les faire valoir. Comme, pour les inculquer dans l'esprit de ses disciples, il voulait y détruire auparavant toutes les fausses connaissances de la philosophie des sophistes, ou même celles d'une morale mal établie[1], et qu'il le faisait par les armes redoutables de sa dialectique ironique, on put penser qu'il en voulait à cette morale même, dont il était pourtant le plus fervent apôtre. Son doute philosophique[2], reproduit bien long-

[1] PLATON : *Ménon.*, p. 329, 348. — C'est pour cela qu'Eusèbe appelait Socrate un *Philosophe purgatif*, φιλοσόφος καθαρτικός, sans doute d'après cette idée de Plutarque (1re *Quest. Platon.*), que le *discours* de ce grand homme *était propre à réfuter, arguer et convaincre, comme une drogue laxative pour purger.*

[2] « Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien », dit-il dans Diogène-Laërce; et, dans le *Ménon*, p. 348, Platon lui fait dire : « Si je fais naître des doutes dans l'esprit des autres, ce n'est pas que j'en sache plus qu'eux; je doute, au contraire, plus que personne, et c'est ainsi

tems après par Descartes, et qu'il n'étendait qu'aux principes de la physique et de la fausse logique de ce tems, en en exceptant toujours formellement les bases de la morale[1]; ce doute, dis-je, on crut, ou l'on feignit de croire, qu'il voulait l'employer, au contraire, à saper tous les fondemens de cette dernière[2], et de là, dans les Nuées, les mauvais traitemens de Strepsiade à son père, donnés comme une conséquence rigoureuse des mauvais conseils de Socrate; de là, cette idée, peu à peu répandue, qu'il corrompait la jeunesse d'Athènes et l'éloignait de ses devoirs; de là l'accusation de Mélitus et le jugement à mort des Héliastes.

Mais il y avait un autre grief, et un plus grand, un plus réel, exprimé dans la dénonciation du poète de Pythos et de ses deux coaccusateurs, c'étaient les opinions religieuses de

que je fais douter les autres ». Enfin, dans le *Théétète*, p. 76, « l'étonnement, dit-il, est un sentiment philosophique; c'est le vrai commencement de la philosophie. »

[1] Platon : *Ménon*, p. 389; *Philèbe*, p. 208, 209. — Cicéron : *Acad. Quæst.*, lib. I, s. 4.

[2] Platon : *Apologie*; p. 41, 42 et suiv.; *Théétète*, p. 62. — Xénophon : *Memorab.*, lib. I, p. 711, 719, lib. IV, p. 805.

Socrate; et, si l'inculpation de corrompre la morale et de pervertir la jeunesse n'était pas fondée, celle de chercher à détruire la religion d'Athènes [1] l'était; cela est évident [2]. Les Dieux secondaires de Socrate n'étaient plus les divinités payennes; et le culte qu'il voulait qu'on leur rendît ne tendait à rien moins qu'à renverser Eleusis et ses mystères, Bacchus et ses Dionysiaques, le dogme aussi bien que les cérémonies de la religion athénienne. Mais surtout son grand Dieu, son Dieu supérieur et universel, sa providence, n'avait rien d'analogue dans les opinions de ce tems là, que ce que paraît en avoir pensé Anaxagore; et l'on sait que, pour cette idée trop intellectuelle, ce philosophe, sans la protection de Périclès, eût pu précéder Socrate, dans les cachots du Céramique [3].

[1] Xénophon : *Memorabilia*, lib. I, p. 725.

[2] Lactance : *De Justiciâ*, lib. v, cap. 15. — M. Cousin : *Argument de l'Apologie ; Notes additionnelles au Banquet*.

[3] Plutarque : *Vie de Périclès*, chap. lx. — Diogène-Laërce : Lib. II, s. 12. — On accusait, en outre, Anaxagore d'avoir avancé que le soleil n'était point un Dieu, mais une masse de feu, plus grande que le Péloponèse. Au fond ces deux accusations revenaient au même.

Il n'est point question ici d'établir ou d'invalider la justice de l'acte d'accusation porté contre ce dernier. Ces vieux débats ne nous importent guère, et l'équité, dont les règles sont éternelles, n'a rien à y perdre ou à y gagner. Socrate avait raison, non pas seulement de faire descendre la philosophie du ciel, mais de s'y élancer lui-même, pour en chasser les faux dieux, et y mettre à leur place une induction plus raisonnable de la cause première, ou, plutôt, il était poussé à cela par les nécessités de sa nature penseuse, et par les idées de son époque; et, pour la gloire de cette époque même, il eût été mieux que ce double but de réforme ne devînt pas, pour lui, l'occasion d'une condamnation capitale. Si les hommes éclairés qui l'accusaient, si les hommes grossiers qui le condamnèrent, n'ont pas cru qu'il corrompît la morale et la jeunesse, conformément à ce que portait l'acte d'accusation; s'ils ont eu pour motif secret de leur accusation ou de leur jugement, de punir Socrate d'une opinion politique qu'il eût dû, ce semble, pouvoir émettre librement, le blâme de la voie du sort dans le choix des magistrats [1], que leur mémoire en

[1] XÉNOPHON : *Memorabilia*; lib. I, p. 712. — Isocrate (*Aréopagitique*), paraît avoir émis, sans danger,

reste flétrie! Mais s'ils croyaient à leur religion, à la religion de Minerve la protectrice de leur ville, religion que tendaient à renverser les idées trop intellectuelles de Socrate, pouvaient-ils ne pas condamner, ou, au moins, ne pas improuver par un blâme judiciaire, des opinions dont ils ne comprenaient que ceci, qu'elles voulaient se substituer aux croyances qui avaient paru jusque-là faire la force et la prospérité de la république [1]?

Il fut donc porté par Mélitus, et remis au second des Archontes, l'an 402, environ, avant l'ère chrétienne, un acte d'accusation ainsi conçu : « Mélitus, fils de Mélitus, du » bourg de Pythos, intente une accusation cri- » minelle contre Socrate, du bourg d'Alopécie. » Socrate est coupable, en ce qu'il n'admet » pas nos dieux, et qu'il introduit, parmi nous, » des divinités nouvelles, sous le nom de dé-

le même blâme, assez peu de temps après la mort de Socrate.

[1] M. Cousin a complétement raison en tout ceci, *Loco suprà.*—Cicéron, envisageant d'un point de vue différent la condamnation prononcée contre Socrate, l'a qualifiée d'impie, *impiis sententiis.* (*De Divinatione*, lib. I, 54.)

» mons; Socrate est coupable en ce qu'il cor-
» rompt la jeunesse d'Athènes.

» Pour peine, la mort [1]. »

Mélitus, poète froid et de peu de talent, avait pour coaccusateurs Lycon, orateur et sophiste, et Anytus, citoyen riche et considéré, qui avait contribué, avec Thrasybule, à délivrer Athènes de la tyrannie des Trente.

[1] Τάδε ἐγράψατο καὶ ἀντωμολογήσατο Μέλιτος Μελίτου Πιτθεύς, Σωκράτει Σωφρονίσκου Ἀλωπεκῆθεν. Ἀδικεῖ Σωκράτης, οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζων, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσηγούμενος· ἀδικεῖ δὲ καὶ τοὺς νέους διαφθείρων. Τίμημα θάνατος (*a*).

Accusavit Melitus, Meliti filius, Pitheensis, Socratem, Sophronisci filium, Alopecensem, de hisce criminibus. Jura violat Socrates, quos ex majorum consensu suscepit civitas, Deos esse negans, alia verò nova dæmonia inducens. Contrà jus et fas juvenes corrumpit. Pœna illi mors.

(Phavorin, dans Diogène-Laërce, liv. II, ch. 40.) Voyez aussi, Platon : *Apologie*, p. 56, *Euthyphron*, p. 5; et Xénophon : *Memorabilia*, lib. I, p. 708.

(*a*) S'il m'a paru convenable de citer ici et ailleurs le texte grec, cela m'a paru indispensable dans la deuxième partie de la vie de Socrate. Pour la prétention que ces citations pourraient me faire attribuer, voyez la *Note* H, à la fin du volume.

L'affaire fut portée devant les Héliastes, tribunal chargé des affaires criminelles, et composé de cinq cents juges, choisis par le sort, et pour la plupart gens du peuple, sans principes et sans lumières. L'accusation y fut soutenue par ceux qui l'avaient portée, et spécialement par Mélitus [1]. Socrate y comparut, entouré de ses disciples et de ses amis [2]. Platon, jeune alors, voulut dire quelques paroles en faveur de son maître ; mais comme il n'avait pas encore trente ans, âge requis pour parler en public, il fut contraint de s'abstenir [3]. Socrate, qui avait refusé l'assistance de plusieurs de ses disciples, et, en particulier, celle de l'orateur Lysias, dont il trouvait le discours trop orné [4], Socrate prononça lui-même sa défense, que nous a conservée Platon, sous le titre de son *Apologie*.

[1] PLATON : *Apologie*, Passim — XÉNOPHON : *Apologie*, Passim.

[2] PLATON : *Apologie*, p. 78, 88.

[3] DIOGÈNE-LAËRCE : lib. II, s. 41.

[4] CICÉRON : *De Oratore*, lib. I, s. 54. — QUINTILIEN : *Orat. Institut.*, lib. XI, cap. I. — DIOGÈNE-LAËRCE, lib. II, s. 40. — VALÈR-MEAXIME : lib. 6, cap. 4.

Il y a long-tems que tout a été dit sur cet admirable discours. Socrate s'y montra ce qu'il fut toute sa vie, simple, grand, sublime, martyr de la vérité et de la vertu. Il n'employa aucun de ces artifices oratoires qui peuvent être utiles à la cause de l'homme, mais qui nuisent à celle de la vérité [1]. Il défendit ou expliqua ses opinions inculpées. La partie de l'acte d'accusation qu'il repoussa avec le plus de force et de succès, fut celle qui était relative à la subversion de la morale, ou plutôt à la corruption de la jeunesse. Quant à la première, celle où il était dit qu'il n'admettait pas les dieux d'Athènes, et qu'il introduisait parmi eux des divinités nouvelles, sous le nom de démons, j'ai déjà laissé entrevoir, et je dirai plus tard, pourquoi il ne pouvait pas s'en tirer aussi victorieusement.

Socrate prononça tout ce discours avec l'assurance d'un homme innocent et convaincu, et on l'eût prit, dit Cicéron [2], plutôt pour le

[1] Platon : *Apologie*, p. 81, 82, 89. — Xénophon : *Memorab.*, lib. iv, p. 804. — Quintilien : *Institut. orator.*, lib. xi, cap. i.

[2] *De Oratore*, lib. i, n° 54.

maître de ses juges, que pour un accusé soumis au résultat de leur verdict. Cela n'empêcha pas qu'un premier jugement ne le déclarât coupable de ce dont il était accusé. Conformément à la loi d'Athènes, il en fallait un second pour la détermination de la peine [1]. Suivant cette loi encore, l'accusé, contre lequel on concluait à la mort, pouvait choisir entre une amende et le bannissement ou la prison perpétuelle [2]. Socrate ne choisit aucune de ces punitions; mais il dit qu'à raison des services par lui rendus à la république, il se condamnait à être, pendant le reste de sa vie, nourri dans le Prytanée, aux dépens de l'État [3]. Cet orgueil inconsidéré indisposa contre lui ceux de ses juges qui avaient d'abord opiné

[1] Cicéron : *De Oratore*, lib. 1, n° 54.

[2] Platon : *Apologie*, p. 86; *Criton*, p. 121.

[3] Platon : *Apologie*, p. 84. — Diogène-Laërce : lib. II, s. 42.—C'est là surtout la version de Xénophon (*Apologie*, p. 705); mais, suivant Diogène-Laërce et Platon, Socrate consentit ensuite à subir une amende. On voit, dans l'apologie, qu'après s'être condamné à payer de ses deniers une mine d'argent, il alla ensuite jusqu'à trente, sur la caution de ses disciples, Platon, Criton, Critobule et Apollodore. (Platon : *Apologie*, p. 88.)

en sa faveur [1]. La sentence de mort fut prononcée, et elle portait que le poison terminerait les jours de l'accusé.

La fermeté de Socrate ne se démentit point [2]. Il reçut, avec le calme d'un homme qui, toute sa vie, avait appris à mourir [3], une sentence qu'il avait, pour ainsi dire provoquée, et à laquelle il s'attendait [4]. Reprenant une troisième fois son discours, loin de s'emporter en reproches contre ses juges, il les consola, ou les plaignit [5], et quand il sortit du tribunal pour se rendre à la prison, il semblait plutôt, à sa démarche, avoir gagné sa cause que l'avoir perdue [6].

Le lendemain de son jugement, partit pour

[1] Cicéron : *De Oratore*, lib. I, n° 54. — Diogène-Laërce : lib. II, cap. 42.

[2] Platon : *Apologie*, p. 88. — Xénophon : *Apologie*, p. 705 ; *Memorab.*, lib. IV, p. 816. — Plutarque : *De la Tranquillité d'âme* et *du repos de l'esprit*, chap. XXVI.

[3] Platon : *Phédon*, p. 144, 145, 153, 184.

[4] Platon : *Apologie*, p. 83.

[5] Platon : *Apologie*, p. 90 et suiv. — Xénophon : *Apologie*, p. 705.

[6] Xénophon : *Apologie*, p. 706.

Délos, la galère qui allait porter à Apollon les pieuses offrandes des Athéniens [1]. La loi défendait de mettre à mort aucun coupable jusqu'à son retour [2]. Socrate passa donc trente jours à peu près à recevoir, dans sa prison, les visites de ses amis. Qui ne sait quel calme admirable [3], quel mépris de la mort, quelle philosophie sublime et presque déjà du ciel, il déploya pendant tout ce tems? Qui ne connaît le refus qu'il fit à Criton de s'enfuir de sa prison en Thessalie, pour ne pas désobéir à la loi, à la justice, et déshonorer ainsi les restes d'une vie qui leur avait été consacrée tout entière.[4] Et quand le terme fatal fut arrivé, quand la galère sacrée eut revu les murs du Pirée, Socrate, qui semblait ne pouvoir plus grandir, s'éleva pourtant encore au-dessus de lui-même. La coupe mortelle à la main, consolant ses amis

[1] PLATON : *Phédon*, p. 131. — XÉNOPHON : *Memorabilia*, lib. IV, p. 816.

[2] PLATON : *Phédon*, *Ibid.* — XÉNOPHON : *Memorabilia*, lib. IV, p. 816.

[3] PLATON : *Criton*, p. 100.

[4] PLATON : *Criton*, p. 122 et suiv. — XÉNOPHON : *Apologie*, p. 705. — ORIGÈNE : *Contrà Celsum*, lib. II, n° 27.

en larmes [1], il les entretint longuement de son dogme favori de l'immortalité de l'âme [2], des espérances d'une autre vie [3], des vertus dont il faut embellir celle-ci [4]; et, après avoir bu le poison, et avoir continué, pendant quelque tems encore, à ses disciples, ses conseils et ses consolations, s'enveloppant de son manteau, et consacrant aux dieux sa dernière pensée [5], il mourut, comme il avait vécu, le plus religieux, le plus vertueux, et sûrement encore le plus heureux des hommes [6].

Voilà, sauf quelques omissions que le lecteur a pu croire légères, et que j'ai faites à des-

[1] PLATON : *Phédon*, p. 266. — ORIGÈNE : *Contrà Celsum*, lib. III, s. 67,

[2] PLATON : *Phédon*, Passim, mais surtout p. 158, 242.

[3] PLATON : *Phedon*, p. 183, 258.

[4] PLATON : *Phédon*, p. 243.

[5] PLATON : *Phédon;* Recommandation faite par Socrate à Criton de sacrifier un coq à Esculape. Lactance, (*Divin. Jnstit.*, II, 15.) voit là-dedans un acte de foi payenne, et il a raison, ainsi que je le prouverai tout à l'heure.

[6] PLATON : *Phédon*, p. 267. — XÉNOPHON : *Memorabilia*, lib. IV. p. 816 et 818.

sein, voilà Socrate, tel, à peu près, que l'a vu toute l'antiquité, tel surtout que l'ont fait les tems modernes : le restaurateur, le martyr, la gloire de la philosophie ; le triomphateur des faux dieux, et, comme le Saint-Jean-Baptiste du christianisme ; l'homme, enfin, dont on prononce le nom, quand on veut personnifier la vertu et donner un corps à la vérité.

Il faut bien que je le dise pourtant, puisque tel est le but de cet ouvrage, ce portrait n'est pas ressemblant. C'est le profil d'une figure dont les deux côtés ne sont pas en harmonie, et c'est l'autre côté qu'il me faut en faire voir maintenant. J'arrive seulement, comme on le voit, au cœur de mon sujet, ou plutôt à ce sujet lui-même. Ici la lenteur remplacera la rapidité. Il me faudra donner des preuves longues, textuelles, qui portent dans tous les esprits la lumière qui est dans le mien, et qui donnent la plus pleine évidence, à une des questions de psychologie et d'histoire les plus vitales qui se puissent traiter.

Chapitre Troisième.

PSYCHOLOGIE DE SOCRATE,

OU

HISTOIRE DE SES INSPIRATIONS ET DE SON *DÉMON*. — EXPLICATION DES AUTEURS A CET ÉGARD. — LA *VÉRITÉ* SUR CE SUJET.

Depuis Platon et Xénophon, tous les auteurs qui ont examiné, avec quelques détails, les pensées et les actes de Socrate, ont réuni sous le titre, en quelque sorte générique, de son Démon, ou *Esprit familier,* toute la partie de ces pensées et de ces actes, relative aux singularités de sa vie, qui dépassent la mesure commune; je veux parler de ses inspirations, de ses pressentimens, de ses prophéties, et surtout de cette voix divine qu'il disait entendre, qui ne le por-

tait à aucune action, mais qui le détournait d'en commettre d'injustes ou de dangereuses; voix qui le mit plusieurs fois à même de donner à ses amis et à ses disciples des conseils qu'ils se trouvèrent toujours bien de suivre, et toujours mal de n'avoir pas suivis.

Ces pressentimens, ces inspirations, cette voix céleste, cette assistance de la divinité ou d'un génie familier, l'antiquité ne les mettait pas en doute, et elle ne le pouvait pas, ainsi qu'on en jugera tout à l'heure; seulement elle variait sur les explications à en donner. Il n'y a que les modernes qui, comme je l'ai déjà dit, ne pouvant pas expliquer, ont, pour la plupart, pris le parti de nier, ou de traiter Socrate d'imposteur, et de le mettre sur la même ligne que quelques législateurs anciens, qui, tels que Zaleucus, Charondas, Lycurgue, Numa, avaient cru, dit-on, nécessaire, d'appuyer le succès de leurs institutions sur l'assistance mensongère d'une divinité.

Je reviendrai plus tard sur les explications; c'est le fait d'abord qu'il s'agit de constater, d'établir sur toutes ses preuves, de suivre dans tous ses curieux détails, de creuser dans toute

sa profondeur psychologique; et l'on s'étonnera peut-être de la richesse de la mine, et de ce qu'elle n'a pas encore été exploitée jusqu'à présent.

Tout en exaltant, comme elles le méritent, la pureté, la sublimité de la vie de Socrate, l'esprit de suite de toutes les pensées, de toutes les actions qui l'ont remplie, tous les auteurs ont remarqué[1], et je prie le lecteur de le remarquer avec eux, tout ce qu'il y a d'extraordinaire et, pour ainsi dire, d'excentrique, dans cette vie exclusivement consacrée au triomphe d'une ou de deux idées, et à l'accomplissement d'un même dessein. Une organisation faible, si elle pouvait offrir de tels phénomènes, ne résisterait pas long-tems à un pareil état de tension, et la *singularité* qui en résulterait aurait bientôt pris un autre caractère, et reçu une autre dénomination. Il n'y a que les grandes organisations, les organisations semblables à celles de Socrate, qui puissent porter un tel fardeau; le porter long-tems, en triompher quelquefois, et, quand elles y succombent, laisser le monde incertain s'il faut donner le nom de génie ou un

[1] Platon : *Banquet*, p. 270.

nom bien différent, au principe de leurs efforts.

L'exclusion des idées dans Socrate, ou, si l'on veut, sa vocation, s'était, comme on a pu le voir, déclarée presque dès son enfance[1]; et, s'il faut en croire Porphyre[2], elle le rendit plusieurs fois désobéissant aux ordres de son père. Et non seulement Socrate était un jeune homme *singulier*, mais il avait été aussi un enfant de même caractère, d'un esprit méditatif[3] sans doute, et de grande portée, mais sûrement d'une *singularité* non moins grande. Je n'en voudrais pour preuve que le conseil donné par un oracle à Sophronisque : « d'abandonner son fils à son instinct naturel, parce » qu'il avait en lui un guide qui valait mieux » que dix mille maîtres[4] », conseil qui se rap-

[1] TERTULLIEN : *De animâ*; « Aiunt Dæmonium illi à puero adhæsisse, pessimum reverà pœdagogum. »

[2] THÉODORET : *Græc. affect. Curat.*, Serm. 12.

[3] « Porphyrius ait fuisse Socratem ingenio *hebeti* atque inepto, et ineruditum prorsùs planèque indoctum ». (Théodoret, *Græc. affect. Curat.*, serm. I). Cette prétendue *hébétude* de Socrate n'était, comme on le sent bien, autre chose que le résultat de son caractere réfléchi.

[4] PLUTARQUE : *Du Démon de Socrate*, p. 410, 411.

porte, du reste, à ce que Socrate disait de lui-même, qu'il avait toujours ressenti intérieurement, depuis son enfance [1], l'influence de ce génie sur lequel j'aurai à m'appesantir tout à l'heure.

Socrate avait donc été, depuis son bas âge, d'une *singularité*, j'insiste sur ce mot, que ne devait pas démentir son âge mûr. N'était-ce pas, en effet, un homme bien *singulier* que ce Socrate, vêtu du même manteau dans toutes les saisons [2], marchant nu-pieds sur la glace comme sur la terre échauffée par le soleil de la Grèce [3], dansant et sautant souvent seul, sans raison, et comme par boutades [4]; ayant des

[1] PLATON : *Apologie*, p. 73; *Théagès*, p. 19. — TERTULLIEN : *Loco suprà.*

[2] XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 729. — PLATON : *Banquet*, p. 267.

[3] PLATON : *Banquet*, p. 267; *Phèdre*, p. 284. — XÉNOPHON : *Memorab.*, lib. I, p. 729.

[4] PLATON : *Ménexène*, p. 279. — DIOGÈNE-LAËRCE : *Vie de Socrate*, p. 99.

Socrate donnait pour raison de ces gambades, le désir d'accroître la force et l'harmonie de ses membres et de ses mouvemens, celui d'empêcher son ventre de grossir, celui de prendre de l'appétit, etc... cela n'em-

manières *singulières*, une façon *singulière* de porter sa tête [1]; menant, aux yeux du vulgaire au moins, le genre de vie le plus bizarre; n'ayant d'autre occupation que celle de pérorer sur les places publiques et jusques dans les boutiques des artisans; poursuivant tout le monde de ses questions [2] et de son ironie [3]; ne voulant rien recevoir de ses amis, ni de ses disciples, mais ne faisant pas difficulté de leur demander un habit quand il en avait besoin [4]; enfin s'étant fait, par sa conduite et par ses manières, une telle réputation d'excentricité, que Zénon l'Épicurien le surnomma plus tard le bouffon d'Athènes, *atticus scurra*[5], ce qu'on appelerait maintenant un original.

Or, malgré toutes ces bizarreries et pour l'excellence de sa nature, l'oracle de Delphes,

pêche pas que Charmide, entrant chez lui un matin, et le voyant ainsi danser tout seul, s'imagina qu'il devenait fou, μαίνοιο (Xénophon, *Banquet*, p. 877).

[1] Diogène-Laërce : *Ibid.*, p. 96.

[2] Platon : *Apologie*, p. 53.

[3] Platon : *Banquet*, p. 260.

[4] Sénèque : *De Beneficiis*, lib. vii, cap. 24.

[5] Cicéron : *De Naturâ Deorum*, lib. i, n° 34. — Lactance : *Divin. Institut.*, lib. iii, cap. 20.

consulté par Chéréphon, disciple de Socrate, sur la question de savoir quel était l'homme le plus sage de la Grèce, lui répond, sans difficulté, que c'est son maître : « Sophocle est » sage, Euripide est encore plus sage, mais » Socrate est le plus sage des hommes [1]. » Alors Socrate, qui veut avoir le mot de l'énigme, commence, parmi toutes les professions d'Athènes, les politiques, les poètes, les artisans, ces singulières courses interrogantes, dans lesquelles il démontre aux uns et aux autres, qu'ils ont trop bonne opinion d'eux-mêmes, et, qu'au fond, ils ne savent pas grand' chose, ce qui ne pouvait manquer d'attirer sur lui la haine universelle [2].

Psychologiquement parlant, les choses auraient pu en rester là, c'est-à-dire que Socrate eût pu demeurer toute sa vie un homme in-

[1] Σοφὸς Σοφοκλῆς, σοφώτερος δὲ Εὐριπίδης. Ἀνδρῶν δὲ παντῶν Σωκράτης σοφώτατος. — Scholiast. Aristophan., *ad Nubes*, act. I, scen. II, v. 144. Voyez aussi : PLATON, *Apologie*, p. 48; XÉNOPHON, *Apologie*, p. 703; PAUSANIAS, lib. I; *Attic.*, cap. XXII; DIOGÈNE-LAËRCE, *Vie de Socrate*, p. 103.

[2] PLATON : *Apologie*, p. 49 et suiv.; mais surtout 50, 52, 53.

gulier ou extraordinaire, si toutefois, depuis l'enfance, travaillé par son génie, il n'eût été disposé à prendre les inspirations de sa conscience, pour la voix d'un agent surnaturel ; aussi le mal affecta-t-il, de plus en plus, ce dernier caractère. Cette pensée, trop vive, trop ardente, trop disposée à se porter à l'extérieur, à se revêtir d'un corps, à devenir une image, ou, tout au moins, une sensation auditive, prit en effet cette dernière forme, et alors furent tout-à-fait commencées les hallucinations de Socrate, c'est-à-dire l'espèce de folie la plus irréfragable.

Je trouve que c'est au siége de Potidée, que se manifestèrent, pour l'histoire, les symptômes les plus évidens de cette maladie, que les auteurs traitent en général d'extase, mais que les véritables anthropologistes savent comment caractériser. Le siége de Potidée dura trois ans [1]. Pendant l'hiver, Socrate y avait marché nu-pieds sur les glaçons, vêtu à la légère, comme à son ordinaire [2], ce qui étonna déjà beaucoup ses amis ou ses compagnons

[1] THUCYDIDE : *De Bello Pelopones.*, lib. I.
[2] PLATON : *Banquet*, p. 267.

d'armes. L'été vient, et voilà qu'un beau jour on le trouve debout dans la campagne, regardant fixement le soleil, comme font certains aliénés frappés d'incurabilité. On va, on vient autour de lui, on se le montre du doigt; Socrate n'y prend garde. Le soir arrive; des soldats Ioniens apportent leurs lits de campagne en cet endroit, pour observer s'il passera la nuit dans la même posture. C'est ce qui eut lieu, en effet, et ce ne fut que le lendemain, au lever du soleil, qu'après avoir fait un grand salut à l'astre, Socrate se retira, à pas lents, dans sa tente, sans mot dire, et sans faire attention à ceux qui le suivaient, tout stupéfaits d'une pareille scène[1]. Il faut nier ce fait, qui est attesté par tous les auteurs qui se sont occupés de Socrate, et par ses plus zélés disciples, ou bien, il faut convenir que c'était là plus que le commencement d'un état que personne actuellement ne voudrait éprouver, pour toute la vertu et toute la réputation du fils de Sophronisque.

[1] Platon : *Banquet*, p. 268. — Diogène-Laërce : *Vie de Socrate*, p. 93. — Phavorin, dans Aulu-Gelle, *Noct. Attic.*, lib. II, cap. I.

Or, cette extase de Potidée n'était point chose isolée dans la vie de Socrate. Au dire d'Aulu-Gelle et de Phavorin[1], cet état le prenait souvent, et il résulte seulement des ouvrages de Platon, que ces extases ne duraient pas aussi long-tems que celle que je viens de raconter d'après ce philosophe, et qui, en effet, s'était prolongée pendant vingt-quatre heures. Il arrivait fréquemment à Socrate[2] de s'arrêter brusquement au milieu d'une promenade ou d'une conversation avec ses amis, puis de retourner sur ses pas, ou de continuer sa marche, ou de reprendre le fil de son discours, quelquefois sans donner d'explication de sa conduite, mais le plus souvent en en donnant pour raison qu'il venait d'entendre le *Dieu*, dont j'ai à m'occuper maintenant.

Il n'y a presque pas dans Platon un seul dialogue où il ne soit plus ou moins directement question de ce *dieu*, θεός, de ce *démon*, δαιμόνιον,

[1] Aulu-Gelle : *Loco suprà.*

[2] Platon : *Banquet*, p. 171; *Philèbe*, p. 227. — Plutarque : *Du Démon* ou *Esprit familier de Socrate*, p. 379.

de cette *voix* divine, φωνή, et cela y est d'autant plus formel que c'est Socrate en personne qui parle de cette *voix*, de ce *démon*, de ce *dieu*, comme il en parlait sûrement dans la compagnie de ses disciples. Il est seulement extraordinaire qu'on n'ait pas accordé plus d'attention à ce fait général, ou qu'on n'en ait pas mieux apprécié la valeur. Pour le montrer, je vais citer textuellement tous ou presque tous les plus longs passages de Platon, où il est question du *démon* ou de la *voix* divine de son maître. J'omettrai, en y renvoyant, quelques morceaux très-courts, quoique aussi formels, de l'Euthyphron[1], du premier Alcibiade[2], de l'Euthy-

[1] « Intelligo jam, ô Socrates, quod ipse *Dæmonium tibi* passim *adesse* profiteris, undè adversùs te, tanquam divinas res innovantem, accusationem hanc inscripsit.

Μαντάνω, ὦ Σώκρατης, ὅτι δὴ σὺ τὸ δαιμόνιον φῂς σαυτῷ ἑκάστοτε γίγνηται, ὡς οὖν καινοτομοῦντός του περὶ τά θεῖα γέγραπται ταύτην τὴν γραφὴν. (Page 5.)

[2] Hujus autem rei causa *non humanum* quippiam, sed *vis dæmonii repugnans* quædam fuit, cujus potentiam in sequentibus audies.

Τοῦτου δέ τὸ αἴτιον γέγονεν οὐκ ανθροπικον, ἀλλά τι δαιμόνιον ἐναιτίωμα, οὗ σὺ τὴν δύναμιν καὶ ὕστερον πεύσῃ. (Page 4.)

dème [1], du sixième livre de la République [2], du Phédon [3], etc. Je commence par ce qu'il y a de moins important et de moins déterminé.

[1] Equidem, *divinâ quâdam sorte*, in loco ubi athletæ exuuntur, solus ubi me vidisti, sedebam; jam que indè discedere cogitabam, cum surgenti *solitum illud dæmonis signum* (τὸ εἰωθὸς σημεῖον τὸ δαιμόνιον) obsistit. Restiti itaque, ac paulo post ingressi sunt Euthydemus Dionysodorus que, et, cum his, alii multi qui illorum mihi discipuli videbantur. (p. 7).

[2] « Theages enim noster ità est comparatus, ut à Philosophando excludetur : corporis verò debilitas ipsum à rebus civilibus prohibet. *Dæmonis autem nostri signum referre nunc non decet* (τὸ δ' ἡμετερὸν οὐκ ἄξιον λέγειν τὸ δαιμόνιον σημεῖον); vel enim cuidam alteri duntaxat, vel nulli superiorum contigit (p. 95). »

[3] « Souvent, dans le cours de ma vie, un *même songe* m'est apparu, tantôt sous une *forme*, tantôt sous une autre, mais me *prescrivant* toujours la *même chose*. Socrate, *me disait-il*, cultive les beaux-arts. Jusqu'ici j'avais pris *cet ordre* pour une simple exhortation à continuer.... » (p. 192 de la trad. de M. Cousin).

Socrate, dans ce passage, dont je ne fais que citer le commencement, montre qu'il attachait la même importance aux avertissemens, *aux ordres*, qui lui arrivaient dans son sommeil, qu'à ceux qu'il recevait étant éveillé. Il en est ainsi chez tous les hallucinés. Les songes sont les hallucinations du sommeil, comme les hallucinations sont les songes de l'état de veille.

Dans le Criton, Socrate, après avoir repoussé les offres de son ami, termine sa prosopée des Lois, c'est-à-dire, le discours qu'il leur prête, en disant : « Il me semble, mon cher Criton, » que *j'entends tout ce que je viens de dire*, » comme les Corybantes *croient entendre* les » cornets et les flûtes, et *le son de toutes ces* » *paroles résonne si fort à mes oreilles*, qu'il » m'empêche d'entendre tout ce qu'on me dit » d'ailleurs [1]. » On voit dans ce passage, qui est plus important qu'il ne le paraît, que, chez Socrate, la pensée, quand surtout elle avait trait au sentiment et aux principes de la justice, prenait un tel caractère de vivacité et de détermination qu'elle se confondait, pour ainsi dire, avec la parole, et qu'il ne l'en distinguait presque pas. Ce fait, je prie qu'on le remarque, est déjà celui d'un halluciné.

Au commencement du Banquet, voici ce que raconte Aristodème :

« Nous allâmes vers le logis d'Agathon en » nous entretenant de la sorte. *Mais, au mi-*

[1] Traduction de Dacier, p. 302 du tom. IV *de la Bibliothèque des anciens philosophes;* p. 126 du texte grec.

» *lieu du chemin, Socrate devint tout rêveur*
» *et demeura en arrière. Je m'arrêtai pour*
» *l'attendre ; mais il me dit d'aller toujours*
» *devant.* Arrivé à la maison d'Agathon, je
» trouvai la porte ouverte, et il m'arriva même
» une assez plaisante aventure. Un esclave
» d'Agathon me mena sur-le-champ dans la
» salle où était la compagnie, qui était déjà à
» table et qui attendait que l'on servît. O Aris-
» todème, s'écria-t-il, sois le bien-venu, si tu
» viens pour souper! Si c'est pour autre chose,
» je te prie, remettons-le à un autre jour. Je
» te cherchai hier, pour te prier d'être des
» nôtres, sans pouvoir te trouver. *Mais com-*
» *ment ne nous amènes-tu pas Socrate?* —
» *Là-dessus je me retourne et je ne vois pas*
» *de Socrate.* Je suis venu avec lui, leur dis-
» je; c'est lui-même qui m'a invité. — Tu as
» bien fait, reprit Agathon, *mais lui, où est-*
» *il? — Il marchait sur mes pas, et j'admire*
» *ce qu'il peut être devenu.* — Enfant, dit
» Agathon, n'iras-tu pas voir où est Socrate,
» et ne l'amèneras-tu pas? Et toi, Aristodème,
» mets-toi à côté d'Eryximaque. Qu'on lui
» lave les pieds, pour qu'il prenne place.

» *Cependant un autre esclave vint annoncer*

» *qu'il avait trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine; mais qu'il n'avait point voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire.*— » Voilà une chose étrange, dit Agathon. Re- » tourne et ne le quitte point qu'il ne soit » entré. *Non, non, dis-je alors, laissez-le; il lui arrive souvent de s'arrêter ainsi, en quelque endroit qu'il se trouve.* Vous le verrez » bientôt, si je ne me trompe; ne le troublez » pas, et ne vous occupez pas de lui [1]. »

Dans le *Philèbe,* Socrate s'interrompant, dit: « Il me semble qu'un Dieu, τὶς θεῶν, *m'a rappelé certaines choses à la mémoire.*

PROTARQUE.

Comment, et quelles sont-elles?

SOCRATE.

Je me souviens, *à ce moment, d'avoir entendu dire* autrefois, *en songe ou étant éveillé,* au sujet du plaisir et de la sagesse, que ni l'un ni l'autre n'est le bien, mais que ce nom appar-

[1] Platon: *Banquet*, Trad. de M. Cousin, p. 241; du texte grec, p. 169 et suiv.

tient à une troisième chose différente de celle-ci, et meilleure que toutes les deux. »

Plus bas :

SOCRATE.

« Soit ; et sous quelle espèce nous représenterons-nous la troisième espèce, qui résulte du mélange des deux autres ?

PROTARQUE.

C'est ce que tu m'apprendras, j'espère.

SOCRATE.

Ce ne sera pas moi ; *mais une divinité*, s'il en est une qui daigne exaucer mes prières (θέος μὲν οῦν· ἄν πὲρ γὲ ἐμαῖς εὐχαῖς ἐπήκοος γίγνηταῖ τὶς θεῶν).

PROTARQUE.

Prie donc et réfléchis.

SOCRATE.

Je réfléchis, σκοπῶ ; *et il me semble qu'une divinité*, αὐτῶν (θεῶν) φιλος, nous a été favorable *en ce moment*.

PROTARQUE.

Comment dis-tu cela, et à quelle marque le reconnais-tu ?

SOCRATE.

Je te le dirai : donne-moi toute ton attention [1]. »

Les diverses citations suivantes sont bien autrement importantes que celles qui précèdent, et les hallucinations auditives du Philosophe grec y deviennent de plus en plus caractérisées.

« Au moment de passer l'eau, *j'ai senti ce*
» *signal divin qui m'est familier* [2], et dont
» l'apparition m'arrête toujours au moment
» d'agir. J'ai cru *entendre* de ce côté une *voix*
» qui me défendait de partir, avant d'avoir
» acquitté ma conscience, comme si elle était
» chargée de *quelque impiété. Tel que tu me*

[1] *Philèbe*, p. 227 et 237 du texte grec, et 314 et 320 de la trad. de M. Cousin.

[2] Τὸ δαιμόνιόν τέ καὶ τὸ εἰωθὸς σημεῖόν μοι γίγνεσθαι ἐγένετο, καὶ τινα φωνὴν ἔδοξα αὐτόθεν ἀκοῦσαι. (Pag. 311.)

» *vois, je suis devin* (εἰμι δὴ μάντις μὲν), non » pas, il est vrai, fort habile ; je ressemble à » ceux dont l'écriture n'est lisible que pour » eux-mêmes ; j'en sais assez pour mon usage. » Je devine donc et je vois clairement le tort » que j'ai eu. *L'âme humaine*, mon cher » Phèdre, *a une puissance prophétique*. Il y » avait long-tems qu'en te parlant, je me » sentais agité d'un certain trouble, pensant, » avec un peu d'effroi, que peut-être, comme » dit le poète Ibycus, les dieux me feraient un » crime de ce qui me faisait honneur aux yeux » des hommes ; à présent je reconnais ma » faute [1]. »

« Tu me demanderas peut-être, Socrate, » qu'a de commun ce préambule avec ce que » tu voulais me dire pour m'expliquer la per- » sévérance de tes poursuites ? Je vais te satis- » faire, cher enfant de Clinias et de Dinomaque. » C'est que tu ne peux accomplir tous ces grands » desseins sans moi ; tant j'ai de pouvoir sur » toutes tes affaires et sur toi-même. *De là* » *vient aussi, sans doute, que le Dieu*, τὸν θεὸν,

[1] PLATON : *Phèdre*, Trad. de M. Cousin, p. 37 ; du texte grec, p. 311.

» *qui me gouverne, ne m'a pas permis de te*
» *parler jusqu'ici, et j'attendais sa permission.*
» Et, comme tu espères que, dès que tu auras
» fait voir à tes concitoyens que tu leur es
» très-précieux, à l'instant tu pourras tout sur
» eux, j'espère aussi que je pourrai beaucoup
» sur toi, quand je t'aurai convaincu que je te
» suis du plus grand prix, Alcibiade, et qu'il
» n'y a ni tuteur, ni parent, ni personne qui
» puisse te mener à la puissance à laquelle tu
» aspires, excepté moi, *avec l'aide du Dieu*
» *toutefois* (μετὰ θεοῦ μέντοὶ). *Tant que tu as été*
» *plus jeune et que tu n'as pas eu cette grande*
» *ambition, le Dieu,* ὁ θεος, *ne m'a pas permis*
» *de te parler, afin que mes paroles ne fussent*
» *pas perdues; aujourd'hui il me le permet;*
» *car tu es capable de m'entendre*[1]. »

Et plus bas, dans le même dialogue,

SOCRATE.

« Je n'ai tout au plus sur toi qu'un seul
» avantage.

[1] Page 9 du texte grec; page 19 de la traduction de M. Cousin.

ALCIBIADE.

» Et quel est-il?

SOCRATE.

» C'est que *mon tuteur* est meilleur et plus » sage que ton tuteur Périclès.

ALCIBIADE.

» Qui est ce tuteur?

SOCRATE.

» *Le Dieu*, θεός, Alcibiade, *qui, avant ce jour,* » *ne m'a pas permis de te parler; et c'est en* » *suivant ses inspirations que je te déclare que* » *c'est par moi seul que tu peux acquérir de la* » *gloire* [1]. »

« *La faveur céleste m'a accordé un don mer-* » *veilleux qui ne m'a pas quitté depuis mon* » *enfance; c'est une voix qui, lorsqu'elle se* » *fait entendre, me détourne de ce que je vais*

[1] Platon : *Premier Alcibiade*, p. 85 de la traduction de M. Cousin, p. 47 du texte grec.

» *faire, et ne m'y pousse jamais* [1]. Si un de
» mes amis me communique quelque dessein,
» et que *la voix se fasse entendre* [2], c'est une
» marque sûre qu'elle n'approuve pas ce des-
» sein et qu'elle l'en détourne. Et je puis vous
» en citer des témoins. Vous connaissez le beau
» Charmide, fils de Glaucon. Un jour il vint
» me faire part d'un dessein qu'il avait, d'aller
» disputer le prix de la course aux jeux Né-
» méens. Il n'eut pas plutôt commencé à me
» faire cette confidence, que *j'entendis la voix*.[3]
» Je l'en détournai donc, en lui disant :
» tandis que je te parlais, *j'ai entendu la voix*
» *divine* [4]; ainsi ne va point à Némée. Il me
» répondit : Elle te dit peut-être que je ne serai
» point vainqueur, mais, quand même je ne
» remporterais pas la victoire, j'aurai toujours
» gagné à m'être exercé pendant ce tems. A
» ces mots il me quitta, et s'en alla aux jeux.
» Vous pouvez savoir de lui-même ce qui lui

[1] Εστι γάρ τι θεια μοιρα παρεπόμενον ἐμοὶ ἐκ παιδὸς ἀρξαμένον δαιμόνιον. Εστι δὲ τοῦτο φωνὴ, ἣ ὅταν γένηται, ἀεὶ μοι σημαινει ὃ ἂν μέλλω πράττειν, τούτου ἀποτροπήν· προτρέπει δὲ οὐδέποτε.

[2] Καὶ γένηται ἡ φωνή.

[3] Εγένετο ἡ φωνή.

[4] Γέγονέ μοι ἡ φωνὴ ἡ τοῦ δαιμονιού.

» arriva, la chose le mérite bien [1]. Vous
» pouvez demander encore, si vous le voulez,
» à Clitomaque, frère de Timarque, ce que lui
» dit Timarque lorsqu'il allait mourir pour
» avoir *méprisé l'avertissement fatal*, lui et
» Evathlus, le coureur, qui lui offrit un asile
» dans sa fuite; il vous racontera que Timar-
» que lui dit en propres termes..... »

THÉAGÈS.

« Que lui dit-il, Socrate? »

SOCRATE.

« Clitomaque, lui dit-il, je vais mourir pour
» n'avoir pas voulu croire Socrate. Que voulait
» dire par là Timarque? Je vais vous l'expli-
» quer. Quand il se leva de table avec Philé-
» mon, fils de Philoménide, pour aller tuer Ni-
» cias, fils d'Héroscamandre, et il n'y avait
» qu'eux deux dans la conspiration, il me dit
» en se levant : Qu'as-tu, Socrate? Vous autres,
» continuez à boire; moi je suis obligé de sor-
» tir, mais je reviendrai dans un moment, si je

[1] Ælien, (*Var. Hist.*, VIII, I), raconte la même histoire.

» puis. Sur cela *j'entendis la voix*, et je lui dis :
» Ne sors pas, *je reçois le signal accoutumé*[1].
» Il s'arrêta ; mais, quelque tems après, il se
» leva encore, et me dit : Socrate, je m'en vais.
» *La voix se fit entendre de nouveau*[2], et de
» nouveau je l'arrêtai. Enfin la troisième fois,
» voulant échapper, il se leva sans me rien
» dire, et, prenant le tems que j'avais l'esprit
» occupé ailleurs, il sortit, et fit ce qui le con-
» duisit à la mort. Voilà pourquoi il dit à son
» frère ce que je vous répète aujourd'hui,
» qu'il allait mourir pour n'avoir pas voulu
» me croire[3]. »

« J'ai cela de commun avec les sages-fem-
» mes, que, par moi-même, je n'enfante rien
» en fait de sagesse ; et quant au reproche que
» m'ont fait bien des gens, que je suis toujours
» disposé à interroger les autres, et que jamais
» moi-même je ne réponds à rien, parce que
» je ne sais jamais rien de bon à apprendre,

[1] Καὶ μοι ἐγένετο ἡ φωνή· καὶ εἶπον προς αυτον μηδαμῶς ἔφην, ἀναστῆς. Γέγονε γάρ μοι τὸ εἰωθὸς σημεῖον τὸ δαιμόνιον.

[2] Αὖθις ἐγένετο ἡ φωνή.

[3] PLATON : *Théagès*; Trad. de M. Cousin, p. 257 ; du texte grec, p. 19.

8

» ce reproche n'est pas sans fondement. *La*
» *raison en est que le dieu*, ὁ θεός, *me fait une loi*
» *d'aider les autres à produire*, *et m'empêche*
» *de rien produire moi-même*. De là vient que
» je ne puis compter pour un sage, et que je
» n'ai rien à montrer qui soit une production
» de moi-même, au lieu que ceux qui m'appro-
» chent, fort ignorans d'abord, pour la plupart
» font, *si le dieu*, ὁ θεός, *les assiste*, à mesure
» qu'ils me fréquentent, des progrès merveil-
» leux qui les étonnent ainsi que les autres.
» Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont jamais
» rien appris de moi; mais ils trouvent d'eux-
» mêmes et en eux-mêmes toutes sortes de
» belles choses dont ils se mettent en posses-
» sion, et *le dieu*, ὁ θεός, et moi nous n'avons fait,
» auprès d'eux, qu'un service de sage-femme.
» La preuve de tout ceci est que plusieurs qui
» ignoraient ce mystère, et s'attribuaient à eux-
» mêmes leur avancement, m'ayant quitté plus
» tôt qu'il ne fallait, soit par mépris pour ma
» personne, soit à l'instigation d'autrui, ont
» depuis, avorté dans toutes leurs productions,
» à cause des mauvaises liaisons qu'ils ont con-
» tractées, et gâté, par une éducation vicieuse,
» ce que mon art leur avait fait produire de
» bon. Ils ont fait plus de cas des apparences

» et des chimères que de la vérité, et ils ont
» fini par paraître ignorans à leurs propres
» yeux et aux yeux d'autrui. De ce nombre est
» Aristide, fils de Lysimaque, et beaucoup
» d'autres. Lorsqu'ils viennent de nouveau
» pour renouer commerce avec moi, et qu'ils
» font tout au monde pour l'obtenir, *la voix*
» *intérieure*[1], *qui ne m'abandonne jamais, me*
» *défend de converser avec quelques-uns, et me*
» *le permet avec quelques autres, et ceux-ci*
» *profitent comme la première fois.* Et, pour
» ceux qui s'attachent à moi, il leur arrive la
» même chose qu'aux femmes en travail : jour
» et nuit ils éprouvent des embarras et des
» douleurs d'enfantement plus vives que celles
» des femmes. Ce sont ces douleurs que je puis
» apaiser ou réveiller, quand il me plaît, en
» vertu de mon art. Voilà pour les uns. Quel-
» quefois aussi, Théétète, j'en vois dont l'es-
» prit ne me paraît pas encore fécondé, et con-
» naissant qu'ils n'ont aucun besoin de moi,
» je m'occupe avec bienveillance à leur procu-
» rer un établissement, et je puis dire, *grâce*
» *à Dieu*, σὺν θεῷ, que je conjecture assez heu-
» reusement auprès de qui je dois les placer

[1] Τὸ γιγνόμενόν μοι δαιμόνιον.

» pour leur avantage. J'en ai donné ainsi plu-
» sieurs à Prodicus et à d'autres sages et divins
» personnages. La raison pour laquelle je me
» suis étendu sur ce point, mon cher ami,
» est que je soupçonne, comme tu t'en doutes
» toi-même, que ton âme souffre les douleurs
» de l'enfantement. Agis donc avec moi comme
» avec le fils d'une sage-femme, expert lui-
» même en ce métier ; efforce-toi de répondre
» autant que tu en es capable à ce que je te pro-
» pose ; et si, après avoir examiné ta réponse,
» je pense que c'est une chimère et non un
» fruit réel, et qu'en conséquence je te l'arra-
» che et le rejette, ne t'emporte pas contre
» moi, comme font, au sujet de leurs enfans,
» celles qui sont mères pour la première fois.
» En effet, mon cher, plusieurs se sont déjà
» tellement courroucés, lorsque je leur enle-
» vais quelque opinion extravagante, qu'ils
» m'auraient véritablement déchiré. Ils ne
» peuvent se persuader que je ne fais rien en
» cela que par bienveillance pour eux, *ne se*
» *doutant pas qu'aucune divinité* ne veut du
» mal aux hommes ; que je n'agis point ainsi
» non plus par aucune mauvaise volonté à leur
» égard, mais *qu'il ne m'est permis en aucune*
» *manière* ni de transiger avec l'erreur, ni de

» tenir la vérité cachée. Essaie donc de nou-
» veau, Théétète, de me dire en quoi consiste
» la science, et ne m'allègue pas que cela dé-
» passe tes forces; si *le dieu*, θεός, *le veut*, et si
» tu y mets de la constance, tu en viendras à
» bout [1]. »

« Quant à l'expédition de Sicile, vous pouvez
» savoir de beaucoup de nos concitoyens, ce
» que je prédis sur la déroute de l'armée. Mais,
» *sans parler des prédictions passées*, *pour*
» *lesquelles je vous renvoie à ceux qui les con-*
» *naissent*, on peut à présent *faire une épreuve*
» *du signal ordinaire* (τοῦ σημειοῦ), et voir s'il dit
» vrai. Lorsque le beau Sannion partit pour
» l'armée, *j'entendis la voix* (ἐγένετό μοὶ σημεῖον);
» maintenant qu'il marche, avec Thrasylle,
» contre Ephèse et l'Ionie, *je suis persuadé*
» *qu'il y mourra*, ou *qu'il lui arrivera quelque*
» *malheur*, et je crains beaucoup pour le succès
» de toute l'entreprise. Je te dis tout cela pour te
» faire comprendre *que la puissance du génie*
» (ἡ δύναμις αὕτη τοῦ δαιμονίου τούτου), *s'étend jusque*
» *sur les rapports que l'on veut contracter avec*

[1] PLATON : *Théétète*, p. 59 de la Trad. de M. Cousin;
p. 65 du texte grec.

» *moi; il y a des gens qu'il repousse et ceux-*
» *là ne sauraient jamais tirer de moi aucune*
» *utilité. Je ne puis même avoir, avec eux,*
» *aucun commerce. Il y en a d'autres qu'il ne*
» *m'empêche pas de voir, mais sans qu'ils en*
» *soient plus avancés. Ceux qu'il favorise* (ἡ τοῦ
» δαιμονίου δύναμις) font, il est vrai, comme tu
» le dis, de grands progrès en très-peu de
» temps; dans les uns, ces progrès sont fermes
» et permanens; pour le reste, et c'est le
» grand nombre, tant qu'ils sont avec moi, ils
» profitent d'une manière surprenante, mais
» ils ne m'ont pas plutôt quitté qu'ils retour-
» nent à leur premier état, et ne diffèrent en
» rien du commun des hommes. C'est ce qui
» est arrivé à Aristide, fils de Lysimaque et
» petit-fils d'Aristide. Pendant qu'il fut avec
» moi il profita merveilleusement en fort peu
» de tems; mais, ayant été obligé de partir
» pour quelque expédition, il s'embarqua; à
» son retour il me trouva lié avec Thucydide;
» mais la veille, il était survenu une querelle
» avec Thucydide et moi dans la conversation.
» Aristide était donc venu me voir, et, après
» les premiers complimens, et quelques propos:
» Socrate, me dit-il, je viens d'apprendre que
» Thucydide ose te tenir tête, et qu'il fait le

» superbe, comme s'il était quelque chose. Et
» il est, en effet, quelque chose, répondis-je.
» Eh! quoi, reprit-il, ne se souvient-il plus
» quel pauvre homme c'était avant qu'il te vît?
» Il ne paraît pas, lui répliquai-je. En vérité,
» Socrate, ajouta-t-il, il m'arrive, à moi-
» même, une chose bien ridicule. Eh! quoi
» donc? C'est, me dit-il, qu'avant de m'em-
» barquer, j'étais en état de m'entretenir avec
» qui que ce fût, et n'étais inférieur à per-
» sonne dans la conversation. Aussi je recher-
» chais la compagnie des hommes les plus distin-
» gués, au lieu que présentement c'est tout le
» contraire; dès que je sens qu'une personne est
» bien élevée, je l'évite, tant j'ai honte du peu
» que je suis. Et cette faculté, lui demandai-
» je, t'a-t-elle abandonné tout-à-coup, ou peu-
» à-peu? Peu-à-peu, me répondit-il. Et com-
» ment te vint-elle? est-ce pour avoir appris
» quelque chose de moi, ou de quelqu'autre
» manière? *Je vais te dire, Socrate, reprit-il,*
» *une chose qui paraîtra incroyable, mais qui*
» *est pourtant très-vraie. Je n'ai jamais rien*
» *appris de toi, comme tu le sais fort bien.*
» *Cependant je profitais quand j'étais avec toi,*
» *même quand je n'étais que dans la même*
» *maison, sans être dans la même chambre;*

» *quand j'étais dans la même chambre, j'étais*
» *mieux encore, et quand, dans la même*
» *chambre, j'avais les yeux fixés sur toi, pen-*
» *dant que tu parlais, je sentais que je profitais*
» *plus que quand je regardais ailleurs; mais*
» *je profitais bien plus encore lorsque j'étais*
» *assis auprès de toi et que je te touchais.*
» Maintenant, ajouta-t-il, c'est en vain que je
» me cherche moi-même.

» *Tel est, mon cher Théagès, le commerce*
» *que l'on peut avoir avec moi. S'il plaît au*
» *Dieu* (τῷ θέῳ), *tu profiteras auprès de moi,*
» *beaucoup et en peu de tems; sinon, tes*
» *efforts seront inutiles.* Vois donc s'il n'est
» pas plus sûr pour toi de t'attacher à quel-
» qu'un de ceux qui sont les maîtres d'être
» utiles, plutôt que de suivre un homme qui
» ne peut répondre de rien [1]. »

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici tout ce qu'offrent d'étrange dans leur nature et leur développement, et de véritablement maniaque dans leur principe, les croyances

[1] PLATON : *Théagès*, p. 259 de la Trad. de M. Cousin; p. 21 du texte grec.

et les prétentions énoncées dans les deux passages précédens, et surtout dans le dernier.

Voilà Socrate qui, non seulement s'imagine recevoir des influences, des inspirations divines, entendre une voix divine ; mais qui, à raison de ce privilége, croit posséder, à distance, une influence semblable sur ses amis, sur ses disciples, et presque sur les étrangers ; influence indépendante même de la parole et du regard, et qui s'exerce à travers les murailles et dans un rayon plus ou moins étendu [1]. On ne peut, en vérité, rien voir, rien entendre de plus extravagant, de plus caractéristique de la folie ; et les hallucinés, qui, sous mes yeux, prétendent envoyer ou recevoir à distance des influences *physiques*, *magnétiques*, *franc-*

[1] Marsile Ficin croyait encore à cette influence. Voici ses paroles : « *Aristides et Thucydides alii que, quamdiù Socrati propinquabant*, ETIAM SOCRATE IPSO TACENTE, *in Philosophiæ studiis proficiebant quàm plurimùm, dæmonis illius instinctu, et quantò longiùs recedebant à Socrate, tantò reddebantur ad Philosophiam ineptiores.* » Il pensait de même que Socrate, après sa condamnation, put prédire à Anytus ce qui devait arriver à son fils. (*Theologia Platonica*, lib. XIII, cap. II). Un pareil fait de crédulité savante et philosophique est bien du domaine de la *Psychologie de l'Histoire*.

maçoniques, ne s'expriment pas autrement que Socrate, et ne sont, sous ce rapport, pas plus fous qu'il ne l'était.

Mais c'est surtout dans l'Apologie, discours prononcé par Socrate lui-même devant ses juges, et en présence d'Athènes tout entière, et que Platon n'a guère fait que recueillir; c'est surtout dans l'Apologie que Socrate, en parlant de son Dieu, de son Démon, de sa voix divine, développe, de la manière la plus formelle et avec une sorte de plaisir, les hallucinations de l'ouïe les plus manifestes et les plus invétérées qu'ait jamais pu observer un médecin.

Le Dieu, ὁ θεός, de Delphes, dit-il après avoir développé sa Théorie de la génération des démons, [1] le pousse à faire ce qu'il fait [2]; et il lui obéira plutôt qu'aux Athéniens [3], car c'est là ce que *le Dieu*, ὁ θεός, lui ordonne [4]. Si donc il se défend, c'est pour l'amour des Athéniens,

[1] Platon : *Apologie*, Trad. de M. Cousin, p. 86 et suivantes.

[2] Page 91. — —

[3] Page 93. — —

[4] Page 94. — —

de peur qu'en le condamnant, ils n'offensent *le Dieu* (τοῦ θεοῦ), dans le présent qu'il leur à fait [1].

« *Le dieu*, ὁ θεός, semble m'avoir choisi,
» ajoute-t-il, pour vous exciter et vous aiguil-
» lonner, pour gourmander chacun de vous,
» partout et toujours, sans vous laisser aucun
» relâche [2].

» Que ce soit *la divinité*, τοῦ θεοῦ, *elle-même*
» *qui m'ait donné à cette ville*, c'est ce que vous
» pouvez aisément reconnaître à cette marque
» qu'il y a quelque chose de plus qu'humain
» à avoir négligé, pendant tant d'années, mes
» propres affaires pour m'attacher aux vôtres,
» en vous prenant chacun en particulier,
» comme un père ou un frère aîné pourrait
» faire, et en vous exhortant sans cesse à vous
» appliquer à la vertu [3].

» Mais peut-être paraîtra-t-il inconséquent
» que je me sois mêlé de donner à chacun de

[1] Page 95.

[2] Page 96.

[3] Page 96.

» vous des avis en particulier, et que je n'aie » jamais eu le courage de me trouver dans les » assemblées du peuple pour donner mes con- » seils à la république. *Ce qui m'en a empêché,* » ô Athéniens, *c'est je ne sais quelle voix di-* » *vine et démoniaque* [1] *dont vous m'avez si sou-* » *vent entendu parler*, et dont Mélitus, pour » plaisanter, a fait un chef d'accusation contre » moi. *Ce phénomène extraordinaire s'est ma-* » *nifesté à moi depuis mon enfance; c'est une* » *voix* [2] *qui ne se fait entendre que pour me dé-* » *tourner de ce que j'ai résolu; car jamais elle* » *ne m'exhorte à rien entreprendre. C'est elle* » *qui s'est toujours opposée à moi quand j'ai* » *voulu me mêler des affaires de la république,* » *et elle s'y est opposée fort à propos*; car sa- » chez bien qu'il y a long-tems que je ne serais » plus en vie si je m'étais mêlé des affaires pu- » bliques, et je n'aurais rien avancé ni pour » vous, ni pour moi [3].

» *Je n'agis comme je le fais que pour ac-*

[1] Οτι μοι θεῖον τι καὶ δαιμόνιον γίγνεται φωνή. p. 73.

[2] Εμοὶ δὲ τουτό ἐστιν ἐκ παιδὸς ἀρξάμενον, φωνή τις γιγνομένη. p. 73.

[3] Page 97 de la Trad.

» *complir l'ordre que le dieu*, τοῦ θεοῦ, *m'a donné*
» *par la voix des oracles, par celle des songes,*
» *et par tous les autres moyens qu'aucune au-*
» *tre puissance céleste a jamais employés pour*
» *communiquer sa volonté à un mortel*[1].

» Mais, me dira-t-on peut-être, Socrate,
» quand tu nous auras quittés, ne pourras-tu
» pas te tenir en repos et te condamner au si-
» lence? Voilà ce qu'il y a de plus difficile à
» faire entendre à quelques-uns d'entre vous;
» car, *si je dis que ce serait désobéir au dieu*
» (τω θεω), *et que, pour cette raison, il m'est im-*
» *possible de me tenir en repos*, *vous ne me*
» *croirez point, et vous prendrez cette réponse*
» *pour une plaisanterie*[2].

» Mais arrêtez-vous encore quelques ins-
» tans, et employons à converser ensemble le
» tems qu'on me laisse. *Je veux vous racon-*
» *ter*, comme à des amis, *une chose qui m'est*
» *arrivée aujourd'hui*, *et vous apprendre ce*
» *qu'elle signifie. Voici*, *ô mes juges* (car je
» puis maintenant vous appeler de ce nom),

[1] Page 102.

[2] Page 112.

» *la chose extraordinaire qui m'est arrivée au-*
» *jourd'hui. Cette voix prophétique du démon,*
» *qui n'a cessé de se faire entendre à moi dans*
» *tout le cours de ma vie*[1]*, qui, dans les moin-*
» *dres occasions, n'a jamais manqué de me dé-*
» *tourner de ce que j'allais faire de mal, au-*
» *jourd'hui qu'il m'arrive, comme vous voyez,*
» *des choses qu'on pourrait penser assurément*
» *être les plus grands des maux, ce dieu a*
» *gardé le silence. Sa voix ne m'a arrêté ni ce*
» *matin, quand je suis sorti de ma maison*[2]*, ni*
» *quand je suis venu devant ce tribunal, ni*
» *tandis que je parlais, quand j'allais dire*
» *quelque chose. Cependant, dans beaucoup*
» *d'autres circonstances, elle vint m'interrom-*
» *pre au milieu de mon discours, mais aujour-*
» *d'hui elle ne s'est opposée à aucune de mes*
» *actions, à aucune de mes paroles. Quelle*
» *peut être la cause de cela? Je vais vous le*
» *dire. C'est que ce qui m'arrive est, selon toute*
» *vraisemblance, un bien; et nous nous trom-*
» *pons sans doute en pensant que la mort soit*

[1] Ἡ γὰρ εἰωθυῖά μοι μαντικὴ ἡ τοῦ δαιμονίου. Page 92 du texte grec.

[2] Ἐμοὶ δὲ οὔτε ἐξιόντι ἕωθεν οἴκοθεν ἠναντιώθη τὸ τοῦ θεοῦ σημεῖον. Page 92 du texte grec.

» *un mal. Une preuve évidente pour moi, c'est » qu'infailliblement, si j'eusse dû mal faire » aujourd'hui, le signe ordinaire m'en eût » averti*[1].

» *Car ce qui m'arrive n'est pas l'effet du hasard, et il est clair pour moi que mourir dès » à présent, et être délivré des soucis de la vie, » était ce qui me convenait le mieux. Aussi la » voix céleste s'est tue aujourd'hui*[2]. »

Les *Memorabilia* de Xénophon et l'*Apologie* qu'il a écrite d'imagination, et d'après des récits seulement, contiennent aussi un assez grand nombre de passages où il est question des hallucinations de l'ouïe ou du démon de Socrate. Je citerai textuellement les principaux, et je renverrai pour les autres à ces ouvrages eux-mêmes.

« Socrate reconnaissait les dieux de la ré-

[1] Οὐ γάρ ἐστ' ὅπως οὐκ ἠναντιώθη ἄν μοι τὸ εἰωθὸς σημεῖον, εἰ μή τι ἔμελλον ἐγὼ ἀγαθὸν πράξειν. Page 92 du texte grec, 117 de la traduction.

[2] Διὰ ταυτὶ καὶ ἐμὲ οὐδαμοῦ ἀπέτρεψε τὸ σημεῖον. Page 95 du texte grec. 120 de la traduction.

» publique, puisqu'on le voyait souvent sacri-
» fier dans sa maison et dans les temples, et
» qu'on ne pouvait pas douter qu'il ne se ser-
» vît de la divination, vu qu'*il publiait partout*
» *qu'il recevait des conseils d'une certaine di-*
» *vinité* (τὸ δαιμόνιον ἑαυτῷ σημαίνειν [1]).

» *Il disait franchement qu'un démon le con-*
» *seillait* (τὸ δαιμόνιον γὰρ ἔφη σημαίνειν) *et assez sou-*
» *vent il avertissait ses amis de ce qu'ils de-*
» *vaient ou ne devaient pas faire, suivant ce*
» *qu'il en avait appris de son démon* (ὡς τοῦ
» δαιμονίου προσημαίνοντος); et ceux qui l'ont cru s'en
» sont fort bien trouvés; comme, au contraire,
» ceux qui ont négligé ses avis n'ont pas man-
» qué de s'en repentir [2].

» *Quand il croyait que les dieux l'avaient*
» *averti de faire quelque chose*, il était aussi
» peu possible de lui faire prendre une résolu-
» tion contraire que si on lui eût conseillé,
» dans un voyage, de quitter un guide clair-
» voyant et très-habile, pour en prendre un qui

[1] XÉNOPHON : *Memorabilia*, lib. I, p. 708 du grec; p. 2 de la Trad. de Charpentier.

[2] *Ibid.*, p. 708 du grec; p. 3 de la Trad.

» eût été tout ensemble ignorant et aveugle....
» Il regardait avec mépris toutes les adresses
» de la prudence humaine, *quand il les com-*
» *parait avec les inspirations divines*[1].

» En cet endroit, Euthydême prenant la
» parole; eh! vraiment, dit-il à Socrate, *les*
» *dieux vous traitent plus favorablement que*
» *les autres, puisque, sans attendre que vous*
» *les interrogiez, ils vous avertissent de ce*
» *que vous devez ou ne devez pas faire*[2]. »

Dans l'Apologie, Socrate répond à Hermogène, qui l'engageait à se concilier la bienveillance de ses juges par des paroles flatteuses: « *De par Jupiter, m'étant déjà mis*
» *deux fois à méditer quelque chose pour ma*
» *défense, mon génie* (τὸ δαιμόνιον) *s'y oppose*[3]. »

« Peutêtre aussi, ajoute-t-il, *ce Dieu* (ὁ θεός), par
» un effet de sa bonté, *m'invite-t-il* à terminer

[1] Xénophon: *Memor.*, lib. I, p. 723 du grec; p. 54 de la Trad.

[2] *Memorabilia*, lib. IV, p. 802 du grec; p. 338 de la Trad.

[3] Xénophon: *Apologie*, p. 702 du grec; 49 de la Traduction de Bazin.

» mes jours, non seulement dans le moment
» le plus favorable de la vie, mais de la ma-
» nière la plus douce [1]. »

« C'est avec raison, *que les Dieux* (οἱ θεοὶ)
» *m'ont empêché* de méditer une apologie dans
» le tems que je croyais devoir rechercher, de
» toutes les manières, ce qu'il me fallait éviter [2]. »

« Mais, en vérité, Messieurs, comment
» peut-on m'accuser d'introduire de nouvelles
» divinités (καίνὰ δαιμόνια)? Serait-ce parce que j'ai
» dit que Dieu me faisait entendre une voix
» qui m'avertissait de ce que je devais faire [3] ?
» Ceux qui observent le chant des oiseaux et
» les paroles inopinées et fortuites appuyent
» certainement leurs conjectures sur des voix
» (φωναῖς). Peut-on douter que le tonnerre parle
» (φωνεῖν), et que ce soit un très-grand augure. La
» prêtresse de Delphes n'annonce-t-elle pas,
» par la voix (φωνῇ), les oracles qu'elle tient
» de Dieu? [4].

[1] Xénophon : *Apol.*, p. 702 du texte grec; p. 50 de la Trad.

[2] *Ibid.*, p. 702 du texte grec; p. 51 de la Trad.

[3] Λεγὼν ὅτι θεοῦ μὲν φωνὴ φαίνεταὶ σημαινοῦσα ὅ τὶ χρὴ ποίειν.

[4] *Ibid.*, p. 703 du texte grec; p. 53 de la Trad.

» Que les dieux connaissent certainement » l'avenir, et qu'ils en donnent connaissance » à qui il leur plaît, tout le monde le croit et » le dit de même que moi. Mais il y a des per- » sonnes qui donnent le nom d'augures, de » paroles fortuites, de présages et de devins » à ce dont elles tirent ces connaissances, et » moi je l'appelle Dieu (δαίμονιοι) ou démon; et » je pense m'exprimer alors d'une manière » plus vraie et plus religieuse, que ceux qui » attribuent aux oiseaux un don propre aux » Dieux. Mais *voici la preuve que je n'ai rien* » *avancé que de vrai au sujet de ce Dieu* (κατὰ » τοῦ θεοῦ); *ayant fait part à beaucoup de mes amis* » *de ses avertissemens, il ne s'est jamais trouvé* » *que j'aie avancé une chose fausse* [1]. »

Depuis Platon et Xénophon, qui, en parlant du démon de leur maître, n'ont fait que répéter ce qu'ils lui en avaient entendu dire, et même ce qu'ils lui en avaient vu faire, une foule d'auteurs, plus ou moins voisins de leur époque, ont traité du Génie de Socrate, et ont rapporté, très en détail, des aventures assez curieuses, relatives à ses inspirations. Je vais

[1] *Ibid.*, p. 703 du grec; p, 54 de la Trad.

consigner ici les plus importantes de celles qui ne se trouvent ni dans Platon, ni dans Xénophon.

« On a écrit de Socrate, dit Cicéron, qu'une » fois, ayant vu son ami Criton un œil bandé, » et lui ayant demandé ce que c'était, Criton » lui répondit, que, comme il se promenait à » la campagne, une branche d'arbre qu'il avait » fait plier s'étant relevée, l'avait frappé dans » l'œil, et que Socrate lui dit alors : aussi pour- » quoi n'avez vous pas voulu entendre ma voix » quand je vous rappelais, *après avoir reçu le* » *divin avertissement qui m'est familier*[1]. »

Dans le dialogue de Plutarque, intitulé *du Démon de Socrate*, voici la longue histoire que raconte Théocrite, un des interlocuteurs :

« Un jour que j'allois chez le devin Euthy- » phron, Socrate marchoit à mont, (comme il » t'en peust bien souvenir, Simmias, car tu y » étois aussy), vers le lieu appelé symbole, » et vers la maison d'Andocydes, interroguant » par le chemin toujours et harassant de ques-

[1] Cicéron : *De Divinatione.*, lib. I, § 54.

» tions Euthyphron, par manière de jeu. Et » *lors il s'arresta tout souldain et s'appuya, de-* » *mourant attentif, un assez long-temps; puis* » *s'en retournant tout court, s'en alla par la* » *rue des faiseurs de coffres, et feist rappeler* » *ceulx de ses familiers qui estoyent devant* » *parce-que son esprit luy deffendoit d'aller* » *par là.* Si y en eust la plus part qui s'en re- » tournèrent quant et luy, entre les quels j'en » fus un, suivant toujours Euthyphron : mais » quelques-autres jeunes hommes voulurent » aller tout droict de propos deslibéré, comme » pour convaincre l'esprit de Socrates, et atti- » rèrent avec eux Charillus, le joueur de » fleuste, qui estoit aussy venu à Athènes, » quant et moy, devers Cébès. Et ainsy, comme » ils cheminoyent par devant les boutiques des » statuaires, le long du palais où se tient la » justice, ils trouvèrent, au devant d'eulx, un » grand troupeau de pourceaux fort serrez, » tout couverts de fange et de villenie, et poul- » sant tous en foulle, pour le grand nombre » qu'ils estoyent, et qu'il n'y avoit moyen de » se destourner, ils portèrent aulcuns de ces » jeunes hommes par terre, et enfangèrent » tous les aultres. Si retourna Charillus au » logis, les jambes et les cuisses, et tous ses

» habillements pleins de boue, *de sorte qu'il » nous feit bien soubvenir, avec grandes risées, » de l'esprit familier de Socrates, nous esmer- » veillant comme la divinité n'abandonnoit » jamais ce personnage-là, qu'elle n'en eust » tousjours soing, en toust et par toust* [1]. »

Plus bas, dans le même dialogue, un autre interlocuteur fait le récit suivant: « à la dé- » faiste de Délion, *Socrates*, estant avec Alci- » biades et Lachès, *appella plusieurs fois Pyri- » lampus, fils d'Antiphon*, et quelques aultres » de ses amys et de sa bande, les quels s'en- » fuyant, avec luy, le long de la montagne » de Parnes, feurent atteints et tuez par nos » gents de cheval, *pour n'avoir pas obey à » l'esprit familier de Socrates*, et avoir pris un » aultre chemin, à la fuiste de la bataille, que » celuy par où il les guidoit. Je pense que » Simmias mesme l'a ouy comme nous. — Ouy » certes, dit Simmias, plusieurs fois et de » plusieurs personnes, car, *pour tels exemples, » l'esprit familier de Socrates feust fort célébré » et renommé à Athènes* [2]. »

[1] PLUTARQUE : *Du Démon* ou *Esprit familier de Socrate*; Trad. d'Amyot; Paris, 1784, tom. XIV, p. 379, 380.

[2] *Id. Ibid.*, p. 383.

« J'ai souvent esté présent, ajoute le même » Simmias, quand Socrates disoit qu'il esti- » moit hommes vains et menteurs, ceulx qui » disoient avoir veu à l'œil quelque chose de » divinité. Et, au contraire, *il prestoit l'au-* » *reille à ceulx qui disoient avoir ouy quelque* » *voix, et les enqueroit certes et diligemment;* » *dont il nous donnoit à penser et conjecturer* » *entre nous à part, et à sousapeçonner que* » *ce démon de Socrates ne fust point une* » *vision, mais un sentiment de voix et une* » *intelligence de paroles, qui le venoit à* » *toucher par quelque extraordinaire manière:* » comme en songeant, ce n'est pas une voix » que les dormants oyent; mais ce sont opinions » et intelligences de quelques paroles qu'ils » cuydent ouyr prononcer [1]. »

Bien loin d'être ici de l'avis de Simmias, ou de Plutarque, Apulée dit au contraire : « *Je* » *croirais volontiers que ce n'était pas sim-* » *plement par la voix que le génie de Socrate* » *se manifestait à lui, car souvent ce n'est pas* » *une voix qu'il avait ouïe : c'est un signe divin* » *qui s'était offert à lui. Or ce signe peut n'être*

[1] *Id. Ibid.*, p. 406.

» *autre chose que l'image même du génie, qui*
» *n'était visible que pour Socrate, comme la*
» *Minerve d'Homère pour Achille.*

» Les Pythagoriciens, au dire d'Aristote,
» étaient étonnés toutes les fois qu'ils enten-
» daient quelqu'un assurer qu'il n'avait jamais
» vu de génie. Pourquoi alors, s'écrie Apulée,
» Socrate, si semblable aux dieux, n'aurait-il
» pas pu voir le sien ? [1] »

De cette opinion du philosophe de Madaure, il résulterait que Socrate était sujet, non pas seulement à des hallucinations de l'ouïe, mais encore à des hallucinations de la vue, et probablement, en outre, à des hallucinations du tact; et en effet, ses extases, ses impulsions, les *signes* variés qu'il disait recevoir, ne permettent guères de douter de l'existence, chez lui, de ces deux ou trois espèces de fausses perceptions.

Socrate, il est vrai, dit, dans les *Memorabilia* [2]; « Il y a des dieux, et ils ont beaucoup

[1] Apulée : *De Deo Socratis*, dans *Apulei opera omnia*, Lugduni Batavorum, in-4°, 1823, tom. II, p. 166, 167.

[2] Lib. IV, p. 802.

de soin des hommes ; mais n'attendez pas qu'ils vous apparaissent, et qu'ils se présentent à vos yeux. Qu'il vous suffise de voir leurs ouvrages, et de les adorer ; et pensez que c'est de cette façon qu'ils se manifestent aux hommes. Car, entre tous les dieux qui nous sont si libéraux, il n'y en a pas un qui se rende visible pour nous distribuer ses faveurs. » Mais il est évident que, dans ce passage, le sage grec ne parle que des grands dieux, des dieux réels, et non des démons ; et, pas plus que le morceau de Plutarque cité plus haut, celui-ci ne prouve qu'il n'ait pas eu d'hallucinations de la vue. Ces dernières au contraire, semblent se lier nécessairement au songe de la prison [1], où Socrate avait *vu s'avancer* vers lui (Ἐδοκεὶ... πρὸςἐλθοῦσα), une belle femme, vêtue de blanc, qui lui annonça sa mort prochaine.

Après ces nombreux témoignages que je pourrais multiplier encore, témoignages pris, soit de la bouche même de Socrate, soit de celle de ses amis, de ses disciples, ou d'auteurs peu éloignés du tems où il vivait, je passe sous

[1] PLATON : *Criton*, p. 102. — GOTFR. OLEARIUS : *De Socratis Dæmonio*, p. 153.

silence une foule de détails du même genre qui ne sont, au reste, la plupart du tems, que la répétition, l'abréviation, ou une version différente des premiers ; détails qu'Antipater avait réunis en grand nombre [1], et qu'on trouvera dans Diogène-Laërce [2], Aulu-Gelle [3], Ælien [4], Maxime de Tyr [5], Lactance [6], Tertullien [7], Origène [8], Eusèbe [9], etc. C'est toujours ce même fait général, que Socrate avait un *démon*, entendait une *voix*, qui l'empêchait d'agir quand il ne fallait pas le faire, qui lui annonçait l'avenir pour lui et pour ses amis, qui lui permit même quelquefois de faire des prophéties sur les affaires publiques, notamment sur l'expé-

[1] Cicéron : *De Divinatione.* lib. I, § 54.

[2] Lib. II, § 32.

[3] *Noctes Atticæ*, lib. II, cap. 1.

[4] *Historiæ Variæ*, lib. VIII, cap. 1, *De Socratis Genio.*

[5] *Dissertationes* XIV et XV; Quid sit Socratis Deus ?

[6] *Divinarum Institutionum*, lib. II, cap. 15.

[7] *Apologeticus liber, adversus gentes*, p. 75; dans *Opera omnia*, in-folio. Parisiis, 1608.

[8] *Contra Celsum*, lib. VIII, n° 6.

[9] *Preparatio Evangelica*, lib. XIII, cap. 8, n° 13.

dition de Sicile, et sur celle de l'Ionie, dont il annonça le mauvais succès [1].

Indépendamment de cette croyance théosophique à lui tout-à-fait personnelle, Socrate, il m'importe de le remarquer de nouveau, partageait les croyances superstitieuses générales [2]. Il admettait les dieux d'Athènes; il voulait qu'on leur rendît les hommages prescrits par le culte du pays [3]; qu'on leur offrît des sacrifices, qu'on consultât leurs oracles, qu'on obéit à leurs commandemens [4]. Xénophon, ayant reçu des lettres de son ami Proxénus, par lesquelles il était invité à passer en Asie, au service du jeune Cyrus, il les communiqua à Socrate, et lui en demanda son sentiment; sur quoi il ne reçut aucune réponse de lui, sinon qu'il fallait consulter l'oracle

[1] PLATON : *Théagès*, p. 21. — PLUTARQUE : *Du Démon de Socrate*, p. 383; *Vie d'Alcibiade*, chap. XXXI.

[2] LACTANCE : *Divin. Instit.*, lib. II, cap. 15.

[3] XÉNOPHON : *Memorabilia*, lib. I, p. 708, 722; lib. IV, p. 803.

[4] PLATON : *Apologie*, p. 60, 61, 77; *Phédon*, p. 251; *Euthyphron*, p. 9; IIe *Alcib.*, p. 76. — XÉNOPHON : *Memor.*, lib. I, p. 708, 709, 727; lib. II, p. 749; lib. IV, p. 802, 815. — CICÉRON : *De Divinatione*, lib. I, n° 3.

de Delphes. Et Xénophon étant de retour, Socrate le blâma d'avoir demandé ce qu'il fallait faire pour se rendre les dieux favorables dans ce voyage, plutôt que d'avoir cherché à savoir s'il fallait l'entreprendre, ou non [1].

Socrate, en outre, croyait aux songes [2], et il expose longuement, dans la République, les conditions favorables de l'âme dans lesquels ils ont de la valeur [3]. Il racontait que la veille du

[1] Xénophon : *De Expeditione Cyri*, lib. III, p. 294. — Cicéron : *De Divinatione*, lib. I, c. 54.

[2] Platon : *Apologie*, p. 77; *Philèbe*, p. 227; *Phédon*, p. 137; *Banquet*, p. 230.

[3] « Cum dormientibus ea pars animi quæ mentis et rationis sit particeps sopita langueat ; illa autem in quâ feritas quædam sit atque agrestis immanitas, cum sit immoderato obstupefacta potu atque pastu, exsultare eam in somno immoderatè que jactari. Itaque huic omnia visa objiciuntur à mente ac ratione vacua : ut aut cum matre corpus miscere videatur, aut cum quovis alio vel homine, vel Deo, sæpe belluâ ; atque etiam trucidare aliquem et impiè cruentari, multaque facere impurè, atque tætrè cum temeritate et impudentiâ. At qui salubri et moderato cultu, atque victu quieti se tradiderit, ea parte animi, quæ mentis et consilii est, agitata et erecta, saturata que bonarum cogitationum epulis : eaque parte animi, quæ voluptate alitur, nec

jour où il détourna Platon d'aller à l'armée [1], il en avait eu un dans lequel il voyait un cigne sortir de son sein en chantant, ce qu'il appliquait à Platon et à ses écrits [2]. Dans la prison, avant que la galère sacrée fut revenue de Délos, en ayant eu un autre, où une belle femme, vêtue de blanc, lui adressait ce vers d'Homère :

« Dans trois jours tu seras dans la fertile Pithie [3]. »

il dit à Criton que, ce songe signifiant que, lui, Socrate, devant mourir dans trois jours, le fatal vaisseau n'arriverait que le lendemain [4].

inopia enecta, nec satietate affluenti (quorum utrumque præstringere aciem mentis solet, sive deest naturæ quippiam, sive abundat atque affluit), illa etiam tertia parte animi in quâ irarum existit ardor, sedata atque restincta : tum eveniet, duabus animi temerariis partibus compressis, ut illa pars tertia rationis et mentis eluceat, et se vegetam ad somniandum acrem que præbeat : tùm ei visa quietis occurrent tranquilla atque veracia. » (Cicéron : *De Divinatione*, lib. I, p. 29.)

[1] Ælien : *Hist. var.*, lib. III, cap. XXVII.

[2] Diogène-Laërce : *Vie de Platon*, lib. III, s. V.—Origène : *Contrà Celsum*, lib. VI, s. VIII.

[3] Homère : *Iliade*, liv. IX, v. 363.

[4] Platon : *Criton*, p. 102. — Cicéron : *De Divinat.*, lib. I, s. XXV. — Au lieu de Criton, Diogène-Laërce (lib. II, s. XXXV) donne ici pour interlocuteur à Socrate, Eschine, un autre de ses disciples.

Enfin, le jour même de sa mort, il raconta à ses disciples assemblés, que, sur la foi de songes multipliés, qui l'avaient poursuivi toute sa vie, il s'était enfin décidé à chanter le Dieu dont alors on célébrait la fête, et à mettre en vers je ne sais quelle fable d'Ésope [1].

Assurément il n'est pas extraordinaire qu'un Athénien, et même un Athénien de marque, ait donné dans toutes ces erreurs de l'enfance de la raison humaine. Mais que telles aient été aussi les croyances d'un esprit tel que Socrate, d'un philosophe qui admettait un être suprême, tel, à peu près, que celui des chrétiens, et dont toutes les opinions soit en morale, soit en philosophie générale, étaient si supérieures à celles de son tems, le fait est plus digne d'attention, et l'on ne peut véritablement s'en rendre compte que par cette circonstance, que les hallucinations de Socrate lui étaient expliquées par les croyances superstitieuses de son

[1] PLATON, *Phédon*, pages 137, 138. — PLUTARQUE: *Comment il faut lire les Poètes*, ch. IV. — DIOGÈNE-LAËRCE (lib. II, s. IV) donne le commencement de cette fable, ainsi que celui de l'hymne que fit Socrate en l'honneur d'Apollon: *Delie Apollo, salve, et Diana, Pueri inclyti.*

pays ou de son époque, ou plutôt que ces hallucinations et ces croyances s'expliquaient les unes par les autres. Nous avons vu, en effet, dans plusieurs passages de l'apologie de Xénophon, que Socrate demande ce qu'il y a d'extraordinaire à ce qu'il entende une voix divine, quand la prêtresse de Delphes en entend et en rend une aussi, quand les faits naturels dont on se sert pour prognostiquer l'avenir, le bruit du tonnerre, le chant des oiseaux, sont des voix, quand tout, pour ainsi dire, est une voix dans la nature [1]; et Maxime de Tyr se fait, à ce sujet, presque les mêmes questions [2]. Pour que Socrate ne se crût pas fou tout le premier, à supposer que, comme on en a vu des exemples, il eût pu se dédoubler à ce point, il fallait donc de toute nécessité, ou qu'il s'imaginât que son grand Dieu, son Dieu chrétien, lui parlait en personne, et il était, de sa nature, assez bon et assez pieux logicien pour ne pas se faire cette idée-là; ou bien qu'il admît l'existence d'autres Dieux, de Dieux intermédiaires, un peu corporels, les Dieux ou les Démons du pa-

[1] Page 703 du texte grec, et 53 de la traduction française.

[2] *Dissertatio* XIV, pages 247, 248.

ganisme, qui pûssent remplir cet office, et dont un lui parut le remplir en effet. Ainsi se trouvent, comme je l'ai déjà dit, prouvées et expliquées les unes par les autres, les croyances superstitieuses de Socrate, et ses hallucinations : ainsi, conçoit-on comment l'antiquité, qui partageait les mêmes erreurs, ne pouvait songer à regarder comme un fou, un homme dont le trouble intellectuel consistait uniquement en perceptions sensitives, en perceptions, surtout, qui avaient leur raison toute trouvée dans les croyances théologiques du tems, et dans les faits de communication ou d'assistance divine, sur lesquels on les croyait appuyées.

Me voilà engagé, presque sans m'en apercevoir, dans l'analyse explicative des faits historiques relatifs au démon de Socrate. Je continue cette explication, et je suppose que je parle non point à des médecins, car je n'aurais presque plus rien à leur dire, mais à des hommes éclairés qui n'ont pourtant pas fait de la psychologie morbide une étude approfondie.

Qu'un homme soit, toute sa vie, en dehors de la règle commune, par la bizarrerie de ses manières, de ses opinions, de sa conduite, ou

de certaines parties de tout cela; qu'il ne fasse rien, ne dise rien, ne pense rien comme tout le monde; qu'il agisse ainsi par vanité, par orgueil, par timidité, par prudence, par un composé de ces divers sentimens, ou enfin par une excentricité qui ne s'explique que par elle-même; si la chose ne va pas plus loin, si l'homme excentrique et bizarre n'est que cela, c'est-à-dire, s'il ne pense, parle et agit en défitive, que comme nous avons tous pensé, parlé et agi dans quelques instans de notre vie; nous concevons cet état, nous le plaignons, nous nous en offensons peut-être; mais nous ne lui donnons pas, nous ne devons pas lui donner le nom de folie, par prudence, autant que par vérité. Nous ne le devons pas surtout, quand il s'agit d'appliquer une telle qualification à l'état intellectuel d'un homme auquel une grande portée d'esprit doit faire pardonner des distractions quelquefois amusantes, d'un homme qui ne serait pas grand peut-être dans ce qui est de son génie, s'il n'était bizarre, et quelquefois même ridicule, dans ce qui est des petites choses de la vie.

Qu'un homme encore soit, sans relâche, sous l'influence d'une passion intellectuelle, c'est-à-

dire, d'une idée fixe; qu'il la poursuive à travers toutes les phases successives de l'existence, dans toutes ses positions si variées et souvent si contraires, qu'il en oublie parfois l'observation des devoirs ordinaires, ceux du citoyen, du père, de l'époux même; si son organisation est forte, ou que les circonstances ne soient pas trop défavorables, que le but puisse être atteint, ou semble devoir l'être bientôt, sa raison pourra ne pas fléchir, et il faudra ne voir encore dans cette excentricité, ou plutôt dans cette concentration intellectuelle d'une autre espèce, dirigée vers un but quelquefois grand, mais toujours, en général, louable et utile, il faudra n'y voir, dis-je, qu'une tension périlleuse de l'esprit, qui a droit, sinon toujours à notre admiration, au moins à notre intérêt ou à notre indulgence, et qui, dans tous les cas, ne saurait, sans une injuste imbécilité, être taxée de folie. Apprécier d'une façon aussi peu mesurée toutes les idées fixes et exclusives et les singularités auxquelles elles peuvent donner lieu, ce serait ôter au genre humain sa couronne, ou en souiller les plus beaux fleurons; ce serait donner pour Panthéon aux grands hommes la flétrissure des petites maisons. Il n'est, en effet, pas un homme qui ait porté dans

un art, dans une science quelconque, cet instinct du génie, qui suit une image, une idée, une suite d'inspirations, de découvertes, à travers toutes les difficultés, tous les désespoirs d'une vie long-tems obscure et méconnue, parmi tous les affreux découragemens d'une âme trop ardente; il n'y en a pas un qui n'ait présenté aux yeux de ses contemporains, et quelquefois même à ceux de la postérité, cet air d'absorption que fait naître la préoccupation d'une grande pensée, et que le monde, qui ne le comprend pas, est souvent tenté de prendre pour l'incohérence de la folie, ou pour la stupeur de l'imbécilité. Les faits ne me manqueraient pas à l'appui de cette assertion. C'est le premier des Brutus, couvrant, du masque de l'idiotisme, la vengeance de Lucrèce et l'expulsion des Tarquins; c'est Archimède, criant dans les rues de Syracuse prise d'assaut, qu'il a résolu son problème, et ne s'apercevant pas que le glaive d'un soldat romain lui traverse la poitrine. C'est Lafontaine, oublié de Louis XIV, méconnu presque par Despréaux, et passant, aux yeux de la cour la plus spirituelle de l'Europe, pour un homme de peu d'esprit. . . . .
Mais il ne faut pas non plus se le dissimuler,

le génie porté ainsi jusqu'à ses extrêmes limites, usant d'un instrument trop tendu, et s'y abandonnant à toute la violence, ou à toute la profondeur de ses inspirations, le génie est bien près de cet état déplorable dont on lui a quelquefois donné le nom. Un pas de plus, et l'intervalle est franchi; et au lieu de Galilée, vous avez Cardan [1], au lieu d'Alexandre, Mahomet, au lieu de Mélanchton, Luther, au lieu de Platon, Socrate; et c'est ce pas, en effet, que ce dernier a franchi. Cette pensée exclusive, vive, ardente, sublime, qui ne produisait tout à l'heure que ces singularités qui ne donnent que plus de piquant au génie, et cette concentration qui ne doit attirer sur lui que le silence du respect, cette pensée a changé de nature; elle a revêtu le caractère d'une image, d'un son, d'un objet extérieur en un mot. Elle s'est faite corps : *verbum* [2] *caro factum est*; et le sacrifice a été consommé : et l'humanité qui s'énorgueillissait naguères des prodiges d'une raison sublime et créatrice, n'a plus qu'à se voiler la tête, pour pleurer la perte, désormais irréparable, d'un de ses plus glorieux enfans.

[1] *Voy*. la note 1 à la fin du volume.

[2] λογος, esprit, pensée, raison.

Voilà ce qui est arrivé à Socrate. Ce qui n'était d'abord, en lui, qu'une impulsion irrésistible, une conviction profonde, une pensée de tous les instans, est devenu, par les progrès du tems, mais surtout par le fait d'une action incessante, une sensation externe de l'ouïe, et, je n'en doute pas, de la vue. Après les inspirations de la conscience, sont venues celles de la divinité. Socrate a entendu *le Dieu*, θεὸς, *le Démon*, δαιμόνιον, *la voix*, φωνὴ. Il a senti, dans tout son corps, les frémissements de leurs impulsions. Il a pensé, parlé, agi en conséquence. Il s'est fait de tout cela un titre de gloire et de supériorité aux yeux de ses contemporains; et ses contemporains l'ont cru sur parole; ils l'ont admiré, divinisé, après lui avoir pourtant fait boire la ciguë, et ils ont transmis à la postérité, comme un héritage, cette divinisation d'une pensée malade. Il me reste à expliquer maintenant comment tout cela a pu se faire; comment Socrate, la première tête philosophique de l'antiquité, a pu se laisser devenir fou, comment il a pu ne pas sentir qu'il le devenait; comment, au moins, ses contemporains, ses amis, ses disciples, des hommes éclairés, des savans, des philosophes, ont pu ne pas voir ce qu'était leur concitoyen,

leur maître, et ne pas s'apercevoir que sa psychologie à double face, si elle commandait l'admiration, appelait aussi l'étonnement et la pitié. Or toutes ces démonstrations, que j'ai déjà ébauchées, vont m'être on ne peut plus faciles. Elles ressortiront tout naturellement de l'examen de la raison générale à l'époque où vivait Socrate, et surtout de celui des croyances religieuses. Je n'aurai pas besoin d'être bien long.

Le Polythéisme a eu ses fondemens dans cette disposition naturelle à l'homme, et qui lui est principalement nécessaire dans l'ignorante enfance de l'âge et des nations, de chercher à tout une cause animée, divine, et de traiter ainsi surtout les objets qui peuvent, de la manière la plus fatale, lui faire ou le plus grand bien ou le plus grand mal. Il ne faut donc pas, avec Verulam [1] et Vico, [2] voir, dans les emblêmes mythologiques des anciens, soit une *sagesse profonde*, soit même une *sagesse vulgaire*. Il n'y a plutôt, dans le fait général qu'ils représentent, qu'une *absurdité*, ou, si

[1] *De Sapientiâ veterum.*

[2] *Scienza nuova*, tome III, p. 8.

l'on aime mieux, une *nécessité vulgaire*; et pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter les yeux autour de soi ; voir l'enfant donner à ses jouets de la vie, des sensations et des volontés ; l'homme grossier se montrer plus effrayé de l'influence nuisible de ses loups-garoux, que rassuré par l'intercession bienveillante des saints de son calendrier ; l'homme éclairé, le philosophe même, briser, avec colère, dans un premier moment, l'objet inanimé qui lui a causé de la douleur.

Les dieux des Grecs étaient donc bien, pour eux, des dieux, des êtres réels, des corps, et ils en avaient, comme on sait, peuplé toute la nature. Le monde lui-même était un Dieu ; les astres étaient des dieux ; le feu, l'éther, l'air étaient des dieux [1]. Mais c'étaient là les dieux des fortes têtes, des philosophes, des Académiciens, des Stoïciens, des Péripatéticiens. Le vulgaire, les gens du commun, ne s'élevaient pas aussi haut. Parmi les astres, il leur suffisait du soleil et de la lune ; et, pour loger le reste de leurs divinités, ils ne dépassaient guère la cime des plus hautes montagnes de l'ancien continent, l'Ida,

[1] Cicéron : *De Naturâ Deorum*, lib I.

l'Olympe, l'Athos. Mais à partir de là, les vallons, les plaines, les forêts, les fleuves, les mers, tout était plein de Dieux ; et il y en avait tant, dit Saint-Augustin [1], qu'on n'avait pas cru pouvoir en employer moins de trois ou de quatre à ouvrir et à fermer la plus modeste maison de Rome.

Lorsque les philosophes de l'ancienne Grèce, Pythagore, Anaxagore, Socrate et enfin Platon, intellectualisant un tant soit peu le polythéisme, eurent fait différentes classes parmi les divinités de leur pays, voici à peu près comment la chose s'arrangea dans leur esprit et dans leurs ouvrages [2]. Ils placèrent en première ligne un Dieu universel, immense [3], confondu souvent avec le destin, et dont ils ne savaient trop quelle image se faire, ni quelle forme, quel corps il fallait lui donner. Vinrent ensuite les astres, puis le feu, l'éther, l'air, singuliers dieux dont la

[1] *Cité de Dieu*, livre IV, ch. VIII.

[2] EUSÈBE : *Préparat. évangél.*, lib. IV, cap. III, § V.

[3] C'est celui dont il est si souvent question dans les *Memorabilia*, notamment au livre IV, p. 802, et dont parle Eusèbe dans le passage auquel je viens de renvoyer.

tournure devait encore embarrasser beaucoup des hommes habitués aux belles formes de la nature et de la statuaire grecques. Venait enfin toute la tourbe des dieux véritables et anthropomorphes, grands, moyens, petits, très-petits, depuis Cybèle et Jupiter jusqu'à ces dieux portiers, Forcule, Limentine et Cardée, dont se moquait Saint-Augustin.

Au reste, soit qu'on ne reconnût qu'un seul Dieu supérieur, ce *fatum* amorphe dont je parlais tout à l'heure, ce qui n'était pas commun, et ce qui équivalait presque, en ce tems là, à une déclaration d'athéisme; soit qu'avec Socrate, Platon et la presque totalité de leurs disciples, on admît, pour grands dieux, dieux réels, d'abord ce Dieu immense, suprême, puis les vingt dieux choisis de Varron, Jupiter, Junon et compagnie, il fallait trouver moyen de faire communiquer ces divinités avec les mortels, pour qu'elles reçussent leurs hommages, entendîssent leurs prières, leur donnâssent des ordres et des conseils. Or, pour tout cela, on n'avait rien de mieux à faire que de peupler les airs de Génies ou de Démons, [1] hybrides de nouvelle espèce, provenant

[1] PLATON : *Timée*; *Banquet*; *République*, II, III,

de l'union des dieux avec les filles des hommes [1], formés de la partie la plus pure et la plus fluide de l'air [2], immortels, enfin, comme les dieux, mais sujets aux passions, comme les hommes [3]. Ces célestes messagers dont le nombre était immense, puisque Maxime de Tyr en compte plusieurs millions [4], étaient chargés aussi d'un nombre immense d'offices. D'abord, indépendamment de celui qui servait à chaque homme

x; *Politique*; *Epinomis*.—Plutarque : *Des Oracles qui ont cessé*; *Du Démon de Socrate*; *De Isis et d'Osiris*. — Apulée : *De Deo Socratis*. — Jamblique : *De Mysteriis Ægypt.*, *Chaldœor.*, *Assyrior.*—Proclus : *Commentarius in Platonis Alcibiad.* I.

[1] Platon : *Apologie*, p. 64.

[2] Apulée : *Loco citato*, p. 144, 148. — Saint-Augustin : *De Divinatione Dæmonum*. — *De Civitate Dei*, lib. VII, cap. XV, lib. XI, cap. XXIII.

[3] Plutarque : *Des oracles qui ont cessé*, § XVII et XIX. — Apulée : *Loco citato*, p. 147. — Chalcidius : *Commentar. ad Platon. Timœum*, p. 227. — Maxime de Tyr : *Dissertatio* XIV. — On voit pourtant dans Plutarque (*Loco suprà*, p. 353, 354), que, d'après Hésiode et Pindare, les Démons pouvaient mourir. Le terme moyen de leur vie était de neuf mille et quelques cents ans.

[4] *Loco suprà*.

de bon ou de mauvais génie [1], il y en avait pour les songes, pour les auspices, pour fendre le foie, maculer les entrailles des victimes, diriger le vol des oiseaux, pour faire gronder le tonnerre et lancer la foudre au besoin, quand Jupiter ne voulait pas se donner cette peine, et pour une foule d'autres fonctions de même force [2]. Ce n'est pas tout. Outre ces Démons de premier ordre, fils batards des dieux et des hommes, il, y en avait d'autres, non moins occupés, et qui n'avaient pas la même origine. C'étaient les âmes des morts qui venaient servir de guide aux vivans [3]; c'étaient même les âmes de ces derniers, suivant qu'avant la mort et en raison de leur pureté, elles étaient plus ou moins sorties du corps, c'est-à-dire soustraites à l'influence de la matière, et qu'elles pouvaient déja faire l'office de mentor à l'égard de leurs propiétaires actuels [4].

[1] PLATON : *Phédon*, p. 244, 256. — APULÉE : *Loc. cit.*, p. 155.

[2] APULÉE : *Loc. cit.*. p. 134 et seq.—MAXIME DE TYR : *Loc. cit.*

[3] PLUTARQUE : *Du Démon ou Esprit familier de Socrate*, p. 423. — MAXIME DE TYR : *Dissertatio* XV.

[4] PLUTARQUE : *Loco suprà*, p. 416, 417.

On voit ici quels services la philosophie avait rendus à la société ancienne. Au lieu de ses dieux vulgaires et corporels, déjà bien assez nombreux et assez redoutables, elle lui avait peuplé jusqu'à l'air qu'elle respirait, de demi-esprits, dont quelques-uns, sans doute, devaient lui servir de guides tutélaires, mais dont beaucoup d'autres pouvaient lui nuire, ou du moins accroître sa superstition et ses terreurs.

Pour en finir avec les Démons, je dirai que le christianisme, qui les reçut en héritage de Platon et de ses disciples, fit à la doctrine payenne, sur ce sujet, quelques modifications qui l'adaptassent à ses croyances. Les âmes des vivans ne quittèrent plus leur enveloppe terrestre qu'après la mort, soit pour expier dans des tourmens, dont la prétendue éternité était peut-être une opinion utile alors, les fautes passagères de cette vie, soit pour aller, dans le sein de Dieu, jouir des ineffables béatitudes dès-lors offertes en récompense à l'humanité moins grossière par une religion qui s'épurait. Restaient donc seulement les vrais Démons, les Démons hybrides, dont j'ai parlé en premier lieu. Pour pères, au lieu des dieux mythologiques,

le christianisme leur donna ses Chérubins et ses Puissances [1], et il leur adjoignit les mauvais anges, que la révolte de Satan avait précipités dans le feu des enfers [2]. Ai-je besoin d'ajouter que ces démons ou ces diables se trouvaient là tout à point pour remplacer les dieux payens, désormais précipités de leurs trônes ou dépouillés de leurs honneurs, et que c'étaient eux qui, avant la naissance du Christianisme, avaient, sous le marbre et l'airain des idoles, prophétisé à Memphis, à Dodone, à Delphes, à Éphèse, et qui, quelquefois, avec la permission du Tout-Puissant, continuaient à y prophétiser encore, au tems et au dire de saint Augustin [3], de Lactance, d'Origène, de Tertullien et de tous les Pères et docteurs de l'église, dont voilà, au fond, toute la doctrine sur ce point de psychologie historique.

Je reviens à Socrate, dont cette digression est loin, du reste, de m'avoir éloigné, témoin le

[1] LACTANCE : *Divin. Institut.*, lib. II, cap. XV.

[2] LACTANCE : *Loco suprà.* — SAINT-AUGUSTIN : *De Civitate Dei*, lib. VII, cap. XXII.

[3] *De Civitate Dei*, lib. V, cap. VII. — *De Divinatione, Dæmonum*, p. 1120.

titre, et plus encore le but de cet ouvrage. En effet, toute cette doctrine des démons, intermédiaires obligés entre la divinité et l'homme et guides tutélaires de ce dernier, c'est Socrate lui-même qui en est, sinon le père [1], du moins, qu'on me passe l'expression, le parrain, ainsi qu'il résulte, entre autres preuves, de presque tous les dialogues de Platon; et voici ce qui l'a conduit à fortifier cette théorie de tout le poids de sa conviction. Élevé dans la religion du paganisme, dans la croyance aux songes, aux oracles, aux prophéties, son esprit, naturelle-

[1] On lit dans le *Commentaire d'*HIÉROCLÈS *sur les vers dorés*, attribués à PYTHAGORE, une théorie démonologique de ce dernier philosophe, empruntée d'Orphée, des Egyptiens, et peut-être même des Celtes, et dans laquelle les Démons sont distingués en trois classes: 1° Les Démons *supérieurs*, ou célestes, qui ne sont autre chose que les grands dieux du paganisme; 2° les Démons *moyens* ou aériens, les vrais démons, les démons socratiques ou platoniciens; 3° les Démons *inférieurs* ou terrestres, ou les âmes des hommes, lesquelles sont dignes de leur titre, surtout quand elles ont quitté le corps.

Il y a encore d'autres théories pythagoriciennes des Dieux et des Démons, revues, corrigées et considérablement augmentées par les Alexandrins. Il y en a notamment une dans Diogène-Laërce, à l'article *Pythagore*. Il est inutile que je les rapporte.

ment investigateur, et en proie aussi à des inspirations qui dataient presque de la naissance, se demanda de bonne heure comment les dieux pouvaient, d'une part, donner lieu à ces songes, à ces oracles, à ces prodiges ; d'autre part, lui occasioner, à lui, ces inspirations, lui donner ces avertissemens qui remontaient si haut dans sa vie. Les dieux, tels surtout que les concevait Socrate, ne pouvaient vaquer en personne à d'aussi minces fonctions. Se bornant au gouvernement général de l'univers, ils devaient se servir, pour tout le reste, d'agens intermédiaires, en général invisibles aux yeux de la vue, mais saisissables, si je puis ainsi dire, à ceux de l'ouïe, du tact et des mouvemens intimes du cœur. De cette façon tout se trouvait expliqué : croyances générales aux oracles, aux prodiges, aux songes et à toutes les autres influences de la divinité sur la terre et sur ses habitans ; d'autre part, inspirations particulières de Socrate sur les principes et les devoirs de la morale et sur l'épuration des croyances religieuses, deux choses qui ont fait le fond et le but de toute son existence. On peut presque dire que, dans de telles conditions, et tel que nous connaissons ce grand homme, il ne lui était pas possible d'avoir d'autres croyances que

celles qu'il a eues, de tenir une autre conduite que celle qu'il a tenue, d'arriver à une autre fin psychologique que celle à laquelle il est arrivé. A plus forte raison ne lui était-il pas possible de se voir ce qu'il était réellement, et ce qu'il avait commencé à être de si bonne heure ; et ce sont ces raisons, c'est-à-dire ces circonstances de lieu, d'époque et de religion, qui expliquent encore pourquoi il n'a pas non plus paru tel, c'est-à-dire fou halluciné, aux yeux des plus éclairés même de ses contemporains. Qu'y avait-il, en effet, d'extraordinaire à ce que leur concitoyen, leur ami, leur maître fût en communication avec la divinité, lui dont la conduite était si pure, si sage, et, en quelque sorte, si providentielle et si divine ; quand la Pythie de Delphes, la sybille de Cumes, ou même le moindre devin en crédit, jouissaient, à leurs yeux, du même privilége ? C'est le contraire qui l'eût été, et je m'étonne seulement qu'il ait pu y avoir, dans l'antiquité, quelques divergences d'opinion sur l'explication à donner aux inspirations du Démon de Socrate.

En effet, tous les philosophes contemporains du sage Grec, ou voisins de son époque, n'ont pas donné de ce génie familier une interpréta-

tion aussi exclusivement diabolique ou divine que l'ont fait Platon, Xénophon, Plutarque, Apulée, Diogène-Laërce, Proclus, Chalcidius, Maxime de Tyr, Eusèbe, Lactance, Tertullien, Origène, Clément d'Alexandrie et beaucoup d'autres. Quelques-uns d'entre eux se contredisent même dans leurs explications, ou au moins ils ne sont pas trop sûrs de ce qu'il faut penser du fait de psychologie qui en fait le sujet [1]. Ainsi Plutarque [2], conformément à quelques vues d'Héraclite, de Ménandre, de Xénocrate [3] et de Platon lui-même [4], est porté à voir, dans le génie familier du maître de ce dernier, les inspirations de son excellente nature, un bon démon, εὐδαίμων, qui ne serait, suivant la doctrine développée par un des interlocuteurs de son dialogue [5], que l'âme même de ce philosophe, soustraite en très-grande partie, par sa

[1] Cette incertitude se retrouve aussi chez des écrivains modernes. Voyez, par exemple, Gotf. Olearius, *De Genio Socratis*, cap. xv, in Stanley, *Philos., histor.*, tom. i; Brucker, *histor. crit. philos.*, tom. i, p. 549; H. Ritter, *Histoire de la Philosophie*, liv. vii, ch. 2.

[2] *Platon. Quæst.* i, ch. 1.

[3] Aristote : *Topic.*, lib. ii, cap. 6.

[4] Clément d'Alexandrie : *Stromat.*, lib. ii, p. 417.

[5] *Du Démon de Socrate*, ch. 40.

pureté, aux liens de son enveloppe mortelle. C'est d'après des idées analogues qu'un grand nombre de siècles plus tard, Marsile-Ficin, qui admet l'influence d'un génie familier dans Socrate, pense qu'elle était favorisée par sa constitution mélancolique, qui le disposait aux extases, et lui donnait plus de lucidité pour lire dans l'avenir [1]; tandis que Pomponat, d'après sa manière astrologique de voir en pareille matière, regarde les inspirations du démon de Socrate comme le résultat de l'influence de l'astre qui avait présidé à sa naissance, et qui réglait sa destinée [2].

Ceux qui ont le mieux traité Socrate, soit dans l'antiquité, soit dans les tems modernes, ont dit, en somme, que les inspirations de son génie, rendues par lui d'une manière trop figurée peut-être, n'étaient autre chose que celles de la raison la plus vertueuse, la plus sage, la plus éclairée qui fût jamais. C'est à peu près là l'opinion d'un des interlocuteurs du dialogue de Plutarque, qui dit que « l'esprit familier de » Socrate estoit une parcelle de la commune

[1] *Theologia Platonica*, lib. XIII, cap. 2.

[2] *De Incantationibus*, in-12, Basileæ, 1556.

» nécessité, qui confirmoit cet homme, par
» longue expérience, à donner le contrepoids
» et le panchement, pour le faire incliner de çà
» ou delà, en choses obscures et difficiles à
» conjecturer par le discours de la raison [1] ».
C'est l'opinion de Montaigne [2], de Naudé [3], de Guy-Patin [4], de Fraguier [5], de Charpentier [6], de Rollin [7], de Voltaire [8] et de quelques platoniciens tout-à-fait modernes [9]; c'est peut-être celle de saint Augustin, qui semble attribuer à la fourberie des disciples de Socrate ce qu'on raconte de son démon [10], fourberie que Rollin [11] et Barthélemy [12], au contraire, ne sont pas éloignés de faire peser sur ce philosophe lui-même.

[1] PLUTARQUE : *Du Démon de Socrate*, ch. 17.

[2] *Essais*, liv. I, ch. II.

[3] *Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnés de magie.*

[4] *Esprit de Guy-Patin*, Paris, in-12.

[5] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. IV, p. 368.

[6] *Vie de Socrate*, in-18, Paris, 1657, p. 139 et suiv.

[7] *Hist. anc.*, liv. IX, ch. IV, § 2.

[8] *Dictionnaire philosophique*, art. Socrate.

[9] Voyez la NOTE II, à la fin du volume.

[10] *Cité de Dieu*, liv. VIII, ch. 27.

[11] *Loco suprà.*

[12] *Voyage du J. Anacharsis*, ch. 67.

Pour ce qui est de cette prétendue supercherie du sage d'Athènes ou de ses disciples, je n'ai plus à prouver, je pense, qu'il n'en était absolument rien. Je me borne à signaler l'opinion qui tendrait à y faire croire, comme une des importations les plus mal avisées qui se soient faites de l'astuce et de l'esprit philosophique modernes dans l'explication des faits de la raison grossière et ignorante des peuples qui vivaient il y a deux mille ans. La fraude ne saurait donner à une nation, au monde, des idées, des institutions, une religion nouvelles. Il n'y a que la foi, bien ou mal fondée, qui puisse produire cet effet-là. Nous aurions mauvaise grâce à le nier, nous, dont toutes les pensées, tous les actes sont encore maculés d'une foule de préjugés on ne peut moins intellectuels, et qui, malgré les lumières et le septicisme dont nous nous targuons, continuons à porter dans tant de questions philosophiques et physiologiques, une crédulité si peu éclairée et, si je puis ainsi dire, si antique.

Enfin, parmi les auteurs modernes, il n'y en a, comme je l'ai dit, que quelques-uns qui aient pensé à attribuer à une exaltation voisine

de la folie, les inspirations démoniaques du philosophe Athénien. Mais cette opinion, jetée en passant, sous forme de doute, et sans aucune démonstration, parait à peine avoir été prise en considération par ses auteurs eux-mêmes. J'ai déjà cité, à cet égard, Diderot et Barthélemy, qui disent là-dessus des choses très sensées, mais auxquelles leur manque de développement et de preuves ne permet pas de faire autorité. Je rapprocherai de leur manière de voir une autre explication toute récente, et qui, quoique moins vraie qu'elle, est pourtant tout ce qu'on peut dire de plus satisfaisant sur le démon de Socrate, quand on n'a pas puisé, dans l'étude de la psychologie morbide, les moyens de voir toute la vérité à cet égard. Cette opinion est celle de M. Stapfer [1]. En somme, suivant ce savant écrivain, le sentiment moral et religieux était tellement développé dans Socrate, que lorsque les mouvemens s'en faisaient sentir avec le plus d'énergie, ils lui apparaissaient comme partis d'une cause distincte de sa personne, et il devait croire les observer plutôt que les produire, entendre des voix plutôt que reconnaître des actes, ou éprouver

[1] *Biographie universelle*, art. Socrate, 1825.

des émotions dont ses facultés étaient elles-mêmes la source et l'objet. Cette manière de sentir, M. Stapfer l'appelle une *illusion d'optique Psychologique*; et il faut convenir qu'il est impossible de parler avec plus de respect des hallucinations d'un grand homme. Mais, malgré la délicatesse de l'expression, et, si l'on veut, sa justesse apparente, c'est ici que se trouve l'erreur [1]. Pour que ces fausses perceptions de Socrate n'eussent constitué qu'une illusion, ou plutôt une méprise compatible avec un état de raison réellement intact, il eût fallu que ce philosophe ne les eût éprouvées qu'accidentellement, et surtout que, s'en rendant parfaitement compte, il ne les eût jamais prises que pour ce qu'elles étaient, ainsi que cela peut avoir lieu dans certains cas de folie sensoriale commençante. Mais il en était tout autrement. Socrate, ainsi que le reconnait M. Stapfer, voyait dans son démon, un être bien déterminé, bien réel, dont l'action sur lui

[1] Une question pour trancher la question. Un philosophe qui aujourd'hui se prétendrait en communication directe avec la divinité, et dirait en entendre la voix, lui donnerait-on une chaire à la faculté des sciences ou une cellule à Charenton ?

avait fini par être presque incessante ; et, bien que ce philosophe partageât les croyances superstitieuses générales, il ne regardait pas, contrairement à l'opinion de M. Stapfer, le privilège de cette divine assistance comme une chose tellement commune, qu'il ne dise, dans le VIe livre de la République, à propos de son signe démoniaque, *qu'on trouverait à peine de cela un autre exemple soit dans le présent, soit dans le passé.*

Après n'avoir ainsi vu dans les hallucinations bien formelles de Socrate qu'une sorte d'erreur d'optique intrà-cérébrale, et avoir cherché à établir, entre ce fait et celui d'une raison intacte et souveraine, une alliance qui n'est pas dans la nature des choses, M. Stapfer ne regarde pas même comme une extase l'hallucination en quelque sorte cataleptique du siége de Potidée, et il ne la considère que comme le résultat presque sublime d'une concentration intellectuelle, toute raisonnable et toute libre ; ce qui ne saurait être, comme on le sent bien. Enfin, bien qu'il avoue qu'en Socrate la croyance en son génie ait été quelquefois voisine de la *superstition* et de *l'entêtement*, il est si éloigné de voir dans ce philosophe, un

Théosophe ou un Visionnaire, qu'il blâme l'auteur du voyage d'Anacharsis de parler du fait du démon de Socrate, comme d'un trait de bizarrerie calculée, ou d'une preuve de *travers d'esprit.* Cette dernière partie de l'opinion de Barthélemy est pourtant la seule explication qui approche de la vérité. Mais elle est loin d'être la vérité tout entière, et il n'y a que celle-ci qui puisse faire comprendre Socrate et ses inspirations, ses croyances et celles de son époque, ainsi que je l'ai peut-être surabondamment prouvé. Aussi vais-je, en terminant, résumer tout ce long exposé de faits, d'opinions, d'explications, de preuves, sur sa Psychologie en général et sur son Démon en particulier, deux choses inséparables, qui doivent marcher parallèlement, et s'expliquer l'une par l'autre; c'est-à-dire que je vais, en quelques pages, faire du fils de Sophronisque une biographie complète et vraie, un portrait ressemblant.



Chapitre Quatrième.

RÉSUMÉ

DE LA

BIOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE DE SOCRATE.

SOCRATE nacquit de parens pauvres [1], avec des dispositions intellectuelles assez développées, pour qu'un oracle ait pu les prendre pour thême de sa réponse, et ordonner qu'on abandonnât cet enfant à l'avenir qu'il se ferait à lui-même [2]. Ce sage conseil ne fut pas suivi, et le fils de

[1] PLATON : Ier *Alcibiade*, p. 62; *Théétète*, p. 62. — DIOGÈNE-LAËRCE : lib. II, seg. 18. — ÆLIEN : *Hist. var.*, lib. II, cap. I. — THÉODORET : *Græc. affect. Curat.* Serm. I.

[2] PLUTARQUE : *Du Démon de Socrate*, ch. XXXVIII.

Sophronisque fut obligé, contre ses goûts, de demeurer dans l'atelier de son père [1], occupé à façonner du marbre, quand il eût voulu s'abandonner à son penchant pour la philosophie, vers laquelle le poussait, presque dès son bas âge, une sorte d'inspiration ou de voix intérieure [2]. Comme cela arrive toujours dans les vocations réellement dignes de ce nom, cette disposition de Socrate à la méditation philosophique ne fit que s'accroître des obstacles qui lui furent opposés [3]; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'ardent et singulier jeune homme, obéissant à la nécessité, passa les années de son adolescence à exécuter des travaux de statuaire, assez parfaits, du reste, pour lui valoir quelques succès [4]. Il avait dix-huit ans environ, lorsqu'un ami de l'humanité et de la philosophie, Criton, voyant cette belle intelligence aux prises avec le besoin, fit

[1] DIOGÈNE-LAËRCE : lib. II, s. 20. — PORPHYRE : dans Théodoret, *Græc. affect. curat.*, serm. 12.

[2] PLATON : *Apologie*, p. 73; *Théagès*, p. 19. — TERTULLIEN : *De Animâ*, au commencement.

[3] PORPHYRE : dans Théodoret, serm. XII.

[4] SCHOLIASTE d'Aristoph., *ad nub.*, act. 2, scèn. I.— DIOGÈNE-LAËRCE : lib. II, p. 19. — PAUSANIAS : lib. I, cap. 22, lib. IX, cap. 35.

cesser la lutte [1], et mit Socrate à même de se livrer tout entier aux études réformatrices qui devaient remplir toute sa vie et être la cause de sa mort.

Socrate alors se montra tel que l'avait fait la nature, tel qu'il se fit voir constamment depuis, livré à une seule pensée, les yeux fixés sur un seul but : l'amélioration de la race humaine par la réforme de la logique, de la morale et de la religion. Ses discours, ses actions, sa pauvreté, son désintéressement, sa générosité, sa tempérance, sa fermeté civique, son courage militaire, sa veille, son sommeil, tout ce rapporta à ce but, qui lui avait été imposé par son organisation, plutôt qu'il ne se l'était donné à lui même. Epoux, père, citoyen, il ne négligea aucun des devoirs que lui imposaient ces divers titres ; mais le premier, pour lui, fut toujours cet enseignement moral, plus pratique encore que théorique, qu'il s'était, en quelque sorte, arrogé sur Athènes tout entière, et pour lequel tous les moyens justes et honnêtes lui étaient bons. Une vie pareille, une semblable contention d'esprit, ne pouvaient

[1] Diogène-Laërce : lib. II, p. 20.

qu'entraîner dans de grandes singularités de discours, de manières, de conduite, un esprit déjà fort singulier par lui-même. Elles ne pouvaient qu'accroître son insensibilité aux intempéries des saisons, à la contagion de la peste[1], aux besoins de la nature animale ; augmenter la violence d'inspirations ou d'impulsions intérieures qui dataient presque de la naissance, leur faire prendre le caractère de sensations externes ; et c'est ce qui eut lieu en effet. Socrate eut des extases, presque des accès de catalepsie, ainsi que cela lui arriva au siége de Potidée et ailleurs. Bientôt ces extases prirent le caractère d'hallucinations plus tranchées, plus courtes, mais plus fréquentes ; hallucinations du tact général, soit intérieur, soit extérieur ; hallucinations de l'ouie surtout, et probablement aussi de la vue [2]. Socrate ne douta plus de l'assistance de son Démon ou de son Dieu, assistance que lui expliquaient les croyances alors régnantes, et qui, les lui expliquant à son

[1] DIOGÈNE LAËRCE : lib. II, § 25. — ÆLIEN : *Histor. var.*, lib. XIII, cap. 27. — AULU-GELLE : *Noct. attic.*, lib. II, cap. 1.

[2] APULÉE : *De Deo Socratis*, p. 166, 167. — PLATON : *Criton*, p. 102. — GOTFR. OLEARIUS : *De Socratis Dæmonio*, p. 153.

tour, le porta à les modifier. A table, dans les rues d'Athènes, dans les camps, il s'arrêtait tout court, quelquefois sans motif apparent, d'autres fois à propos d'un éternûment venu de lui ou d'un de ses voisins, et il agissait ou n'agissait pas suivant que l'éternûment avait eu lieu à sa gauche ou à sa droite [1]. Mais il s'arrêtait surtout s'il avait entendu la voix du Dieu, car ses accens étaient toujours des ordres prohibitifs. Ces ordres lui étaient ordinairement personnels. Mais quelquefois aussi ils concernaient ses amis; témoin ce qui eut lieu à la déroute de Delium; témoin l'aventure de Charmide, celle de Criton, celle de Timarchus et de son complice, témoin l'histoire des pourceaux de la rue des faiseurs de coffres, et beaucoup d'autres aventures de ce genre. D'autrefois enfin ces avertissemens étaient relatifs aux affaires publiques, par exemple au mauvais succès de l'expédition de Sicile [2].

Ces fausses perceptions, ou ces hallucinations de Socrate, qu'il prenait pour les inspirations

[1] Plutarque : *Du Démon de Socrate*, ch. 18.

[2] Platon : *Théagès*, p. 21. — Plutarque : *Loco suprà*, ch. XIX.

de son Démon familier, ne firent qu'augmenter à mesure qu'il avançait en âge, et sa croyance au Dieu qui les lui donnait en augmenta d'autant. Il finit même par se persuader que, par le fait de cette assistance divine, il pouvait, à distance, exercer une influence favorable sur les jeunes gens qui le fréquentaient, et les conduire, par cette sorte de magnétisme moral, au but de ses efforts réformateurs [1]. Enfin, ces perceptions et cette croyance étaient tellement fortes à l'époque de son procès et de sa condamnation, qu'elle le détournèrent de préparer sa défense [2], de faire aucune sollicitation, aucune démarche auprès de ses juges [3], et qu'elles lui firent même dire, en leur présence, qu'au péril de sa vie, il recommencerait tout ce dont il était accusé, et que c'était là une chose dont il ne pouvait se défendre [4].

[1] Platon : *Théétète*, p. 65; *Théagès*, p. 259.

[2] Platon : *Apologie*, p. 92. — Xénophon : *Apologie*, p. 702; *Memorabilia*, lib. iv, p. 817. — Cicéron : *De Divinat.*, lib. i, s. 54.

[3] Platon : *Apologie*, p. 79, 89. — Xénophon : *Memorab.*, lib. iv, p. 804. — Quintilien : *Institut. Orator.*, lib. xi, cap. i.

[4] Platon : *Apologie*, p. 68, 69, 87.

Rien assurément de plus extraordinaire, mais rien aussi de plus irréfragable comme *Criterium* de la folie, que ces hallucinations qui, par leur direction sur un seul objet, leur suite, leur raison en quelque sorte, et surtout par cette circonstance qu'elles peuvent durer toute la vie sans se compliquer d'un véritable délire maniaque, constituent une espèce de folie qu'on pourrait appeler *sensoriale* ou *perceptrice* [1]. Or, ce furent-là constamment les hallucinations de Socrate, comme ce furent celles d'autres grands hommes et surtout de réformateurs en matière de religion [2]; et elles eurent et conservèrent toujours chez lui ce caractère, pour trois principales raisons. 1° Elles tenaient à ses sensations d'enfance, et n'en étaient, en quelque sorte, que la continuation; 2° Il put s'y abandonner en toute liberté, les croyances de son époque, loin de les contrarier en rien, s'y prêtant, au contraire, merveilleusement et de tous points, et donnant un caractère inspiré et divin à des prétentions et surtout à des sensa-

[1] Voyez, à la fin du volume, la NOTE III, et les OBSERVATIONS DE FOLIE SENSORIALE.

[2] Voyez, à la fin du volume, la RECHERCHE DES ANALOGIES DE LA FOLIE ET DE LA RAISON.

tions qui obtiendraient maintenant une qualification toute différente; 3° Les connaissances médicales de ce tems-là sur la folie, par exemple celles d'Hippocrate, qui était contemporain de Socrate, ne permettaient pas d'apprécier le genre de manie de ce dernier [1]; les philosophes, d'ailleurs, ayant déclaré que la folie véritable était un état général de *fureur* dont ils distinguaient encore le délire pythique, ou inspiré par les Dieux [2], et ayant prononcé qu'un sage, s'il lui arrivait d'entrer en fureur, toujours, au moins, ne pouvait pas devenir fou [3].

De tout ce résumé biographique, il résulte pourtant que Socrate était bien véritablement dans ce dernier cas; puisque s'il y a un caractère formel et indubitable de la folie, ce sont les hallucinations [4], c'est-à-dire, cet état intel-

[1] Voyez la NOTE IV.

[2] PLATON : *Phèdre*, p. 316 et suiv.

[3] Ce fut l'opinion des Stoïciens (DIOG. LAËRCE : VII); et plus tard celle de Cicéron (*Tuscul. Quæst.*, III, 5), et de Senèque (*De Benef.* II, 35).

[4] BEAUSOBRE : *Réflexions sur la nature et les causes de la folie*. Mémoires de l'Académie de Berlin, 1759, p. 390.

lectuel où nous prenons nos propres pensées pour des sensations résultant de l'action immédiate des objets extérieurs. Or, le philosophe Athénien, indépendamment de la consécration exclusive de sa vie au triomphe d'une ou de deux idées, indépendamment de ses singularités de plus d'une sorte, présenta, pendant quarante ans peut-être, ce caractère irréfragable de l'aliénation mentale. Pour lui, pour la gloire d'Athènes et pour celle de la philosophie, pour le triomphe de la morale et le bien de l'humanité, il est heureux qu'à raison du tems où il vivait et de la nature de sa folie, cette dernière ait pu conserver son caractère sensorial, sans passer à l'état de délire général et véritablement maniaque. Socrate a pu demeurer ainsi, durant toute sa vie, le représentant et le martyr sans doute, mais, à coup sûr, l'expression au moins hallucinée de la raison, de la philosophie et de la vertu.



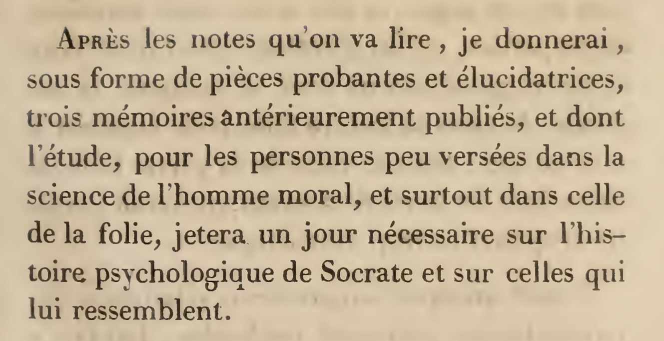


Notes,

PIÈCES A L'APPUI

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.



Après les notes qu'on va lire, je donnerai, sous forme de pièces probantes et élucidatrices, trois mémoires antérieurement publiés, et dont l'étude, pour les personnes peu versées dans la science de l'homme moral, et surtout dans celle de la folie, jetera un jour nécessaire sur l'histoire psychologique de Socrate et sur celles qui lui ressemblent.

La première et la plus courte de ces pièces comprend deux observations d'aliénation men-

tale aiguë, presque uniquement constituée par des hallucinations qui, à raison de leur existence isolée, quoique brève, pourront être, avec avantage, rapprochées des hallucinations tout-à-fait chroniques de Socrate. La seconde se compose d'histoires particulières, présentées, comme les deux précédentes, dans la forme scientifique ordinaire à ces sortes de travaux, et offrant la plus complète analogie avec celle de ce grand homme et de quelques autres célèbres hallucinés. C'est ce que montrait déjà, du reste, à l'époque où elles furent publiées, l'indication des *cas analogues* placée en tête de chacune d'elles. Quant à la troisième pièce, son titre indique assez, par lui-même, et sa nature et son objet; et elle n'est, dans certaines de ses parties, qu'un corollaire général des faits et des rapprochemens dont se compose la seconde. Je crois sa lecture faite pour suppléer à tout ce qui, dans le récit de la partie folle et hallucinée de la vie de Socrate, pourrait paraître trop bref et trop synthétique.

A part quelques suppressions relatives à des circonstances purement médicales, j'ai fait à dessein de ne rien changer à ces trois mémoires, qui contiennent en germe, les deux derniers

surtout, la plupart des idées développées dans ce livre. Il m'importait de montrer ainsi que des recherches, continuées avec réflexion pendant plusieurs années, n'ont fait que m'affermir dans la manière de voir qu'avaient fait naître de premiers travaux.



NOTE PREMIÈRE.

Page 148. Un pas de plus, et l'intervalle est franchi; et, au lieu de Galilée, vous avez Cardan.....

On s'imaginerait à tort que Socrate ait été le seul philosophe célèbre dont la raison hallucinée ait cru recevoir assistance d'un démon ou esprit familier. Ce genre de folie, au contraire, était assez commun dans l'école Alexandrine,

dont les chefs étaient, pour la plupart, des visionnaires, et il s'est montré plus d'une fois parmi les savans de toute sorte qui, à l'effervescente époque de la Renaissance, fatiguèrent leur cerveau à demander aux sciences occultes ce que ne pouvaient pas leur donner encore les sciences réelles, qui n'étaient pas nées. Parmi ces esprits familiers [1], le plus célèbre peut-être est celui de Cardan, et je veux en dire quelque chose que j'extrairai de l'ouvrage même que ce philosophe a publié sur sa propre vie [2].

Jérôme Cardan, né près de Milan, en 1508, était bâtard, mais issu d'une famille noble, dont il expose, avec orgueil et complaisance, la généalogie et les titres divers. Il fait la remarque, au moins singulière, qu'*on y vivait long-tems*, qu'*on y procréait à un âge avancé*, qu'*on y était d'une haute stature*, *d'un grand savoir, d'une parfaite probité.*

Son père était un original, ne s'habillant pas comme tout le monde, bègue, religieux,

[1] Campanella aussi avait un *esprit*, mais moins connu que celui de Cardan.

[2] *De Vitâ propriâ* liber.

amateur de toutes sortes d'études, ayant, par suite d'une blessure reçue à la tête, perdu, dans sa jeunesse, plusieurs parties des os du crâne, enfin se croyant déjà guidé par un esprit. Quant à la mère de Cardan, elle était colère, mais elle avait de la sagacité et de la mémoire. Elle avait tenté de se faire avorter, étant enceinte de lui. L'état du ciel et des planètes, lorsqu'il naquit, eût pu, dit Cardan, faire de lui un être monstrueux et disloqué. Mais il en fut quitte pour naître dans un état de mort apparente, *avec des cheveux noirs et crépus*, et frappé d'une impuissance virile qui ne cessa qu'à l'âge de trente-un ans. Ce n'est pas tout : il était bègue, comme son père, sans forces corporelles, doué d'une propension moyenne *inter frigidam divinationem et harpocraticam, id est inter rapacem et inconsultam*. L'état astrologique du ciel, au moment de sa naissance, fit encore que, malgré une certaine subtilité, son esprit n'était nullement libre, qu'il ne put jamais former que des projets interrompus et empêchés, qu'il n'eut que peu de biens, peu d'amis, mais qu'en revanche il eut beaucoup d'ennemis, dont *la plupart lui étaient inconnus, soit de nom, soit de visage*. Il fut toute sa vie, dit il, *absque*

humanâ sapientiâ, nec memoriâ validus, sed providentiâ aliquantò melior.

Après ce singulier portrait que Cardan traçait de lui-même, un an seulement avant sa mort, il parle, sans transition, de la naissance d'un prince impérial, arrivée le jour même où il écrit, d'une autre ère qui commence pour l'empire romain, de Ferdinand et d'Isabelle, qui ont mis en mer une nouvelle flotte, etc.... ; le tout sans qu'on sache d'où lui viennent ces idées, et absolument comme pourrait le faire un maniaque.

Dans le chapitre XLVII de son ouvrage, chapitre intitulé *Spiritus bonus*, il commence par rappeler qu'il est bien certain qu'il y a eu des hommes célèbres a sistés on gouvernés par des esprits familiers, appelés, dit-il ; par les Grecs, anges ou messagers, et par les Latins, esprits [1]. Dans ce cas se sont trouvés, ajoute-t-il, SOCRATE, Plotin, Synésius, F. Joseph, et enfin lui, (*mihi*). Mais *à l'exception de celui*

[1] Voyez, pour l'idée générale que Cardan se faisait des esprits ou démons, le chap. 93 du livre XVI *De Rerum Varietate*, et le livre XIX *De Subtilitate*.

de Socrate [1], tous ces esprits favorables, aussi bien que les esprits funestes de C. César, de Cicéron, d'Antoine, de Brutus, de Cassius, n'étaient, dit Cardan, que des démons, tandis que le sien est un esprit bon et miséricordieux.

Il était persuadé depuis long-tems de l'existence de cet esprit; mais ce n'est que dans sa soixante-quatorzième année, comme il commençait à écrire sa vie, qu'il put bien s'assurer de la manière dont cet esprit l'avertissait des choses futures. C'étaient de très-fortes palpitations de cœur, la sensation d'un violent tremblement de terre, avertissemens partagés par Cardan fils, quand les événemens à venir lui étaient communs avec son père; c'étaient des mouvemens d'espèces ou d'images (*movit speciem mihi*), etc... etc... [2].

[1] Rapprochez de cette exception, qui est un éloge, la longue et dégoûtante diatribe que Cardan a écrite contre Socrate, sous le titre de *De Socratis studio*. Cette palinodie serait d'un homme sans probité, si elle n'était d'un fou.

[2] Indépendamment de ces différentes espèces de fausses perceptions, Cardan avait encore des hallucinations de l'odorat. Voici ce qu'il en dit au chapitre 43 du libre VIII *De Rerum Varietate*. «Il y a encore en moi quel-

Je cite ce qui suit dans le texte original, pour plus de vérité, et parce qu'il y a, dans ces pensées latines d'un halluciné, des choses que la traduction ne pourrait pas rendre, inintelligibles qu'elles sont pour des hommes raisonnables.

In universum Dæmonum apud antiquos multiplices fuere differentiæ : prohibentes ut Socratis, admonentes ut Ciceronis in obitu, docentes quid futurum sit per somnum, per casus, per belluas, hortando nos ut ad locum eamus, et pellendo per sensum unum, aut plures simul, et eò nobilior (hallucinations d'un ou de plusieurs sens) : *item per res naturales* (illusions), *et demùm per non naturales* (hallucinations), *et hunc censemus nobilissimum. Item bonus et malus.*

que chose d'extraordinaire; c'est que je sens toujours une odeur quelconque. Tantôt mon corps exhale une odeur d'encens, et tantôt une odeur désagréable. Pendant près de deux ans, les pores de ma peau laissaient passer une si forte odeur de soufre, que j'en étais insupportable à moi-même, et que je craignais pour ma santé; mais cette odeur n'était pas sensible pour ceux qui m'approchaient. » Il parle encore de cette même espèce d'hallucinations au chap. 37 *De Vitâ propriâ.*

Aliud: cur quæ admonet non apertè admonet? adeò ut vellem? Sed unam rem pro aliâ docet, velut strepitibus illis inconditis, ut considerem Deum cuncta spectare, licet illùm oculis non videam? Poterat enim per somnium admonere apertè, vel per aliùd ostentum clariùs. Sed hoc forsàn judicavit magis curam divinam majoraque quæ acciderunt timores, impedimenta, anxietates et stridor. Timoris loco, obscuritate etiam opus est, ut intelligamus esse opera Dei, non ut vetare doceamur.

Cardan se demande pourquoi ces choses-là lui arrivent et non pas aux autres. C'est qu'il était halluciné, et que les autres ne le sont pas. Il donne ensuite comme des avertissemens de son *Esprit*, ces mots qu'il n'a pas pu comprendre, et que le lecteur ne comprendra sûrement pas davantage : *Te sin casâ et tamant*, puis ces phrases également extravagantes : *id de vitâ quatuor annorum ex responsione simii? et de vermiculis qui in scutellis apparuerunt.*

Mais l'esprit de l'homme, dit-il, n'est pas toujours disposé à concevoir les signes du bon Ange, que ces signes soient *une vapeur ou une*

forme imparfaite, ou toute autre chose. Ce défaut de conception a lieu, suivant les philosophes, par l'effet de la mauvaise disposition des organes, ou, suivant les théologiens, par la volonté de Dieu, dont l'Ange n'est que l'instrument.

Cardan est aidé par son Esprit dans la recherche des causes, des disciplines ; il en reçoit la connaissance des choses incorporelles et immatérielles. Il lui doit sa réputation, sa gloire, ses plaisirs, du soulagement dans ses peines, du secours dans l'adversité, une grande partie de tout ce qui lui est arrivé d'heureux ; il aurait pu ajouter avec non moins de vérité, la plupart des fautes par lui commises dans le cours de sa vie vagabonde et déréglée.

Après ce que j'ai dit de Socrate dans l'ouvrage qu'on vient de lire, je ne crois pas avoir rien à ajouter sur ce chapitre de la vie de Cardan, où ce malheureux philosophe fait lui-même, d'une manière si formelle, l'histoire de ses hallucinations. Comme Socrate, il dit ce qu'il éprouve, sans se douter de la portée de ses paroles. Mais les historiens de la philosophie y ont plus fait attention qu'à celles

du sage d'Athènes, et ils ne seraient pas éloignés de voir dans Cardan un fou, ou quelque chose d'approchant[1]. Seulement ce qui les embarrasse, c'est que, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il revient, pour la nier, sur l'existence de son démon familier. Et c'est là précisément ce qui eût dû les convaincre de la maladie mentale du savant Milanais. Quand un halluciné est guéri, il ne croit plus à la vérité de ses hallucinations ; sauf à se les rappeler et à y croire de nouveau quand il retombe. Il arrive enfin une époque où elles ne le quittent plus. Alors il croit et à celles qu'il a présentement, et à celles qu'il a eues jadis, qu'il avait presque oubliées, mais que les nouvelles lui remettent en mémoire ; et voilà précisement ce qui est arrivé à Cardan. Il a écrit l'histoire de sa vie et de son esprit familier un an environ avant sa mort, et à cette époque il était plus halluciné, plus fou que jamais, ainsi que son ouvrage tout entier en fait foi.

[1] Buhle : *Histoire de la Philosophie moderne*; Philosophie de Cardan; tome II de la Traduction française.

NOTE DEUXIÈME.

Page 163. C'est l'opinion de Montaigne, de Naudé, de Guy-Patin, de Charpentier, de Fraguier, de Rollin, de Voltaire, et de quelques platoniciens tout-à-fait modernes.

Le savant traducteur des œuvres complètes de Platon ne pouvait voir dans ce dernier ce qui s'y trouve, et ce que j'y ai montré, c'est-à-dire un fou halluciné; la connaissance de la

psychologie morbide pouvant seule conduire à ce résultat. Aussi, est-ce une chose digne d'attention que la manière dont M. Cousin cherche à se rendre compte du fait du Démon de Socrate, dans deux notes relatives l'une à l'Apologie, l'autre au Théagès, les deux dialogues où le fils de Sophronisque trahit, de la manière la plus déterminée, la maladie de son esprit. Je vais citer textuellement ces deux notes, et l'examen que j'en ferai ensuite sera comme le complément de la démonstration de psychologie historique à laquelle j'ai consacré cet ouvrage.

« *Note de l'Apologie.*—Pages 87, 88, 89.— Y a-t-il quelqu'un qui admette quelque chose relatif aux démons, et qui croie pourtant qu'il n'y a pas de démons?

Ἐστ' οὖν ὅστις δαιμόνια μὲν νομίζει πράγματα εἶναι, δαίμονας δὲ οὐ νομίζει (Bekker, p. 110).

Socrate admettait une révélation surnaturelle qui lui enseignait, en toute occasion, ce qu'il devait faire et surtout ce qu'il devait éviter. Il croyait sentir en lui quelque chose au-dessus de l'humanité qui l'éclairait et le diri-

geait. Il ne disait pas que ce fût un être positif; il s'arrêtait au fait dont il avait la conscience, et se servait de l'expression : τι δαιμόνιον, non pas un Dieu tout-à-fait, mais une espèce d'intermédiaire entre les Dieux et les hommes, quelque chose qui appartient à la nature des démons que la mythologie païenne place entre le ciel et la terre. L'orthodoxie du tems ne reconnaissant pas là précisément ses Dieux, avec leur histoire et leurs noms propres, accuse Socrate de substituer à la religion établie καινά δαιμόνια, c'est-à-dire, une religion nouvelle, fondée sur un mysticisme démoniaque. Soit, répond Socrate à Mélitus, du moins alors ne suis-je pas athée. Car enfin tu ne m'accuses pas d'admettre l'accident sans le sujet, l'adjectif sans le substantif. Si j'admets τί δαιμόνιον, τινὰ δαιμονιά (sous-entendez πράγματα, comme πραγματα ἱππικά, πραγματα ανθρώπεια, πραγμάτα αὐλητικά, et enfin plus bas expressément πράγματα δαἰμονιὰ), quelque chose relatif aux démons, il faut que tu m'accordes que j'admets des démons, δαίμονας. Or, les démons sont enfans des Dieux ou Dieux eux mêmes, donc j'admets les Dieux. Ce passage est très-clair en lui-même. Malheureusement, il a été défiguré par tous les traducteurs, Schleiermacher excepté,

lesquels s'obstinant, contre toute raison logique et grammaticale, à prendre δαιμόνια substantivement et à le traduire par divinités, font faire à Socrate le raisonnement suivant : Selon toi, j'admets des divinités, cela suppose que j'admets des démons, il s'ensuit que j'admets des Dieux ou des enfans des Dieux. Conclure des divinités, c'est-à-dire, des Dieux aux Dieux, cela n'est pas difficile. Mais on contestait précisément à Socrate qu'il admît des Dieux ou des divinités ; et, dans sa croyance à quelque chose relatif aux démons, on voyait une preuve qu'il n'admettait pas de Dieux. C'est donc de là que Socrate devait partir pour prouver qu'il n'était pas un athée. On voit maintenant pourquoi dans l'apologie, j'ai traduit δαιμονία par *quelque chose de relatif aux démons*, ou même par l'inusité *démoniaque* pour avoir un adjectif qui conduisît naturellement à *démons*, et exprimât nettement le rapport et l'ordre de toutes les parties du raisonnement de Socrate. »

« *Note du Théagès.* — Page 257. La faveur céleste m'a accordé un don merveilleux qui ne m'a pas quitté depuis mon enfance ; c'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre.....

Εστι γάρ τι θεια μοίρα παρεπόμενον ἐμοὶ ἐκ παιδὸς ἀρξάμενον δαιμόνιον. ἔστι δὲ τοῦτο φωνή, ἣ ὅταν γένηταί. (Bekker, p. 275.)

Nous avons établi, dans les notes de l'Apologie, que le τὸ δαιμόνιον devait être pris adjectivement et non substantivement. Ici se vérifie cette remarque, car si τό δαιμόνιον voulait dire un *démon*, il serait assez bizarre d'expliquer un *démon* par une *voix*, φωνὴ ἡ...

Je conviens que plus bas, p. 276, on lit ἡ φωνή τοῦ δαιμονίου, et Schleiermacher convient aussi que, cette fois, τὸ δαιμόνιον est pris évidemment pour une personne; mais il ajoute avec raison qu'on chercherait envain quelque chose de semblable dans l'Apologie et ailleurs. On peut dire encore que l'imitateur de Platon, auquel nous devons le Théagès, faute d'avoir bien compris le *sens délicat* du τὸ δαιμόνιον de l'Apologie, a bien pu, comme font ordinairement les imitateurs, *gâter l'expression platonicienne* en la déterminant trop, et convertir une nuance, légèrement indiquée par un adjectif dans le modèle, en une notion positive et fixe, représentée substantivement dans la copie. Ici, j'ai

dû me servir du mot *génie*, par la même fidélité qui me l'a fait rejeter ailleurs. »

Bien que, dans ces deux notes et surtout dans la première, la pensée de M. Cousin s'enveloppe, comme à l'ordinaire, d'un nuage qui lui donne une forme indécise, ce qui me semble pourtant résulter de leur contenu, c'est que, suivant ce philosophe, Socrate, qui admettait en réalité des démons, ou des semi-Dieux, intermédiaires entre les grands Dieux et les hommes, ne croyait pourtant pas qu'un de ces démons fût, en personne, l'auteur des inspirations qu'il ressentait. S'il semblait le dire, ce n'était chez lui, ou chez Platon, qu'une manière figurée de s'exprimer; mais, au fond, il n'entendait rendre par là que l'espèce de *révélation surnaturelle*, qui lui enseignait, en toute occasion, ce qu'il devait faire ou éviter; et cela conformément à la théorie de l'inspiration développée dans l'Ion et dans le Phèdre, et que M. Cousin n'a presque fait qu'intellectualiser dans la VIe leçon de son cours de l'Histoire de la Philosophie. Cette opinion, qui ferait de Socrate un inspiré d'un genre on ne peut plus ambigu, tombe, je n'ai plus besoin de le

faire remarquer, devant l'ouvrage qu'on vient de lire; et je veux moins la combattre, qu'examiner sur quelles raisons M. Cousin a cru pouvoir la motiver. Suivant ce savant écrivain, le τὸ δαιμόνιον des dialogues de Platon doit être pris adjectivement et non point substantivement [1]; cette assertion est le seul fond de toutes ses preuves. Mais d'abord, considéré en lui-même, ce mot peut indifféremment offrir l'un ou l'autre de ces sens, et mon livre prouve assurément qu'*à priori* c'est dans le dernier qu'il doit être envisagé. Et c'est, en effet, dans ce sens, que l'ont pris tous les écrivains qui, depuis Platon et Xénophon, se sont occupés du Démon de Socrate : Cicéron, Plutarque, Diogène-Laërce, Apulée, Maxime de Tyr, Proclus, Ælien, Eusèbe, Lactance, Tertullien, Origène, auteurs grecs ou latins, plus ou moins rapprochés du tems où vivait Socrate,

[1] Avant M. Cousin, Hardion avait avancé la même chose et commis la même erreur. Voici ses paroles : « Il faut bien remarquer que, dans ce que Socrate semble dire de son démon, δαιμόνιον n'est pas un nom substantif comme dans cette phrase de l'Écriture, *Omnes Dei gentium Dæmonia*; c'est l'adjectif de δαιμῶ, comme θεῖον l'est de θεὸς, *Divinum* de *Deus*. » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* tom. IV, p. 368.)

et qui savaient apparemment mieux que les hellénistes de nos jours dans quel sens à la fois historique et philologique, il faut prendre le τό δαιμόνιον de Platon ou de son maître.

Si, dit M. Cousin, d'après Schleiermacher, on trouve, dans le Théagès, qui n'est qu'une imitation de Platon, ἡ φωνη τοῦ δαιμονιοῦ, où ce dernier mot est évidemment un substantif, on chercherait envain quelque chose de semblable dans l'Apologie et ailleurs; et M. Cousin et Schleiermacher se trompent; car, dans l'Apologie même, vers la fin, je lis, ἡ γαρ εἰωθεῖα μαντίκη ἡ τοῦ δαιμὸνιοῦ, l'*avertissement accoutumé du démon*, où évidemment δαιμόνιοῦ est un substantif. Il est vrai que M. Cousin traduit cette phrase tout simplement par *inspiration prophétique*. Mais cela ne prouve autre chose, sinon que ce savant helléniste n'a pas senti l'importance psychologique du τὸ δαιμὸνιον pris substantivement; et cela n'a rien d'extraordinaire, car, un peu plus haut, il dit: si τὸ δαιμὸνιον signifiait un *démon*, il serait assez bizarre d'expliquer un *démon* par une *voix*, φωνὴ ἡ. Or, le Lecteur doit être persuadé maintenant que cette explication, bien loin d'être bizarre, est nécessaire, et la seule vraie. C'était pré-

cisément cette *voix*, qui était la plus haute expression du fait *du démon* de Socrate ; c'était elle qui lui en annonçait le plus indubitablement la présence ; parce que ce démon et cette voix, c'était tout un, c'est-à-dire, une fausse sensation de l'ouïe ; je me suis déjà assez étendu sur ce point, pour n'avoir plus à y revenir. Au reste, ce n'est pas seulement ici que M. Cousin n'a pas senti l'importance psychologique du mot φωνὴ, pas plus qu'il n'a senti celle du το δαιμόνιον pris substantivement. Dans l'Apologie, à l'endroit où Socrate, expliquant pourquoi il n'a jamais eu le courage de se trouver dans les assemblées du peuple pour y donner ses conseils à la république, dit qu'il en a été empêché par *quelque chose de divin et de démoniaque qui devient une voix*, οτι θεῖόν τι και δαιμόνιον γιγνεται φωνὴ, M. Cousin, *gâtant* ici à son tour l'*expression platonicienne* où φωνὴ indique si positivement une hallucination de l'ouïe, traduit par, *c'est je ne sais quoi de divin et de démoniaque*; ce qui ne saurait rendre la pensée de Platon, et bien moins encore celle de Socrate.

Je ne comprends pas d'ailleurs comment M. Cousin a pu ne pas voir que le τὸ δαιμόνιον

dans Platon, indépendamment des cas fort nombreux où il est très-évidemment pris substantivement, devait, dans les cas douteux, la plupart du tems être interprété dans le même sens. Car, dans Xénophon (comme Platon, témoin oculaire et auriculaire des hallucinations de son maître), il se trouve aussi, soit dans les *Memorabilia*, soit dans l'Apologie, un grand nombre de passages, où le τὸ δαιμόνιον ne peut être pris que substantivement. En outre, dans Platon comme dans Xénophon, Socrate, pour exprimer les avertissemens ou la présence de son génie, se sert très-souvent et presque d'une manière indifférente, du mot Dieu, ὁ θεὸς, qu'il particularise, et dont assurément on ne peut faire un adjectif [1]. Ici, il est vrai, M. Cousin ne tombe pas dans la faute commise par

[1] Cette remarque appartient, pour ainsi dire, à Proclus, dont M. Cousin est, je crois, le plus récent éditeur. Cet Éclectique, en son commentaire sur le premier Alcibiade, entendait tellement bien le τὸ δαιμόνιον dans un sens substantif, qu'il dit que Socrate pouvait, avec vérité, appeler indifféremment son génie familier *Démon* ou *Dieu*, parce que ce génie était si haut placé dans l'échelle des Démons, qu'il se confondait avec les Dieux, et méritait d'être confondu avec ces derniers.

Dacier, qui, faisant presque de Socrate et de Platon des philosophes chrétiens, rend toujours ὁ θέος par *Dieu.* M. Cousin, au contraire, dit *le Dieu*, et conserve ainsi, sans le savoir, à l'expression platonicienne, le caractère de particularité nécessaire pour représenter la fausse sensation d'un halluciné.

Ce n'est pas que, dans certains cas, le mot δαιμόνιον n'ait été véritablement employé adjectivement par Socrate, et je vais dire, à ce sujet, suivant quelle échelle psychologique le sage grec modifiait l'expression de ses sensations morbides. Lorsque ces dernières consistaient tout simplement en un sentiment vague, indéterminé, de l'assistance lointaine de son grand Dieu, ou des Dieux païens, Socrate disait, θεὸς, θεοὶ, *Dieu*, *les Dieux*, *le Dieu de Delphes.* La sensation se particularisait-elle davantage, le Dieu semblait-il se rapprocher, Socrate disait, ὁ θεὸς, *le Dieu.* Agissant de plus près encore, *le Dieu*, pour lui, devenait *le Démon*, τὸ δαιμόνιον, τὸ δαιμῶν. Dans certains cas, la sensation, quoique plus déterminée, n'était peut-être encore qu'une illusion, relative à un mouvement extérieur quelconque, que Socrate interprétait à sa façon, et alors il se contentait

de dire, το δαιμόνιον σημεῖον, *le signe du démon* (Républ., VI), το εἰωθὸς σημεῖον τοῦ δαιμονίου, *le signe accoutumé du démon* (Euthydème), τι δαιμόνιον ἐναντίωμα, *quelque empêchement du démon* (Alcibiade I). Enfin, la sensation devenait-elle tout-à-fait spéciale, auditive, sans cause dans le monde extérieur, Socrate alors entendait la *voix*, φωνή. C'était là le superlatif de ses hallucinations.

Je termine ici cette discussion, qu'il serait complètement inutile d'étendre davantage, et que je n'aurais pas soulevée, si je lui avais cru le moindre caractère philologique. Ma position m'a forcé à m'occuper, en psychologie, de choses plutôt que de mots, et ce sont des choses seulement dont je voulais établir la vérité. Les mots se sont ployés à cela d'eux-mêmes. Ils sont venus expliquer les faits, comme ils ont à leur tour été expliqués par eux; et la facilité avec laquelle a été obtenu ce double résultat, me paraît un assez bon garant de la fidélité qu'ont mise Platon et Xénophon, à rendre les préceptes et les hallucinations de leur maître. C'est une idée que je soumets au jugement des hellénistes et des philosophes.

NOTE TROISIÈME.

Page 177. Rien assurément de plus extraordinaire, mais rien aussi de plus irréfragable comme *criterium* de la folie, que ces hallucinations qui, par leur direction sur un seul objet, par leur suite, leur raison en quelque sorte, et surtout par cette circonstance qu'elles peuvent durer toute la vie sans se compliquer d'un véritable délire maniaque, constituent une espèce de *folie* qu'on pourrait appeler *sensoriale* ou *perceptrice*.

J. Bodin, ce terrible adversaire des sorciers, qui a écrit un traité sur leur *Démonomanie*[1], raconte, au chapitre II du I[er] livre de son ouvrage, chapitre intitulé, *De l'association des esprits avec les hommes*, une histoire d'halluciné tellement semblable, sous le rapport psychologique, à celle de Socrate, que je crois important de l'en rapprocher. Elle sera, avec l'histoire de Cardan, une sorte de transition entre celle du philosophe grec et les observations toutes modernes dont se composent deux des mémoires qui terminent cet ouvrage.

Avant de la rapporter, je rappellerai que Bodin croyait que, par une grande pureté de mœurs, par un dévouement absolu à Dieu, on peut arriver à sentir directement sa présence. C'est là, dit-il, ce qu'Averrhoës appelle l'adeption de l'intellect, et *ce que* SOCRATE *aperçut des premiers entre les Grecs.* Il ajoute : « Cela estoit bien fort fréquent entre les Hébrieux, comme nous voyons en l'escripture saincte, qui est pleine de mille exemples, comme Dieu,

[1] *De la Démonomanie dès Sorciers*, par J. Bodin, Angevin; in-4°, Paris, 1580. Ouvrage dédié au Premier President Christophe de Thou.

par ses anges, a assisté aux saincts personnages, et parlé par les anges à iceulx intelligiblement, aux autres par signes, sans paroles… Aux uns Dieu donnoit un ange si excellent, que leurs prophéties et prédictions estoient toujours certaines et infaillibles, comme on dict de Moïse, Élie, Samuel, Élisée » (page 10).

Puis, à propos du dialogue de Plutarque sur le *Démon de* Socrate, *discours long,* dit Bodin, *et dont chacun croira ce qu'il voudra*, il raconte l'histoire de son halluciné, dans lequel il voit, bien entendu, un homme conduit par un bon ange. Voici cette histoire : « Je puis asseurer (c'est l'auteur qui parle) d'auoir entendu, d'vn personnage qui est encores en vie, qu'il y auoit un esprit qui luy assistoit assiduellement, et commença à le cognoistre, ayant enuiron trente-sept ans, combien que le personnage me disoit qu'il auoit opinion que, toute sa vie, l'esprit l'auoit accompagné par les songes précédents et visions qu'il auoit eus, de se garder des vices et inconuénients. Et toutes fois il ne l'auoit jamais apperceu, comme il feist depuis l'aage de trente-sept ans : ce qui luy aduint, comme il dict, ayant un an auparauant continué de prier Dieu de tout son cueur, soir et

matin, à ce qu'il luy pleust enuoyer son bon ange, pour le guider en toutes ses actions; et aprez et deuant la priere il employoit quelque temps à contempler les œuures de Dieu, se tenant quelques fois deux ou trois heures tout seul assis à méditer et contempler, et chercher en son esprit, et à lire la Bible, pour trouuer laquelle de toutes les religions débatues de tous costés estoit la vraye, et disoit souvent ces vers :

> Enseigne moy comme il faut faire,
> Pour bien ta volonté parfaire,
> Car tu es mon vray Dieu entier.
> Fais que ton esprit débonnaire
> Me guide, et meine au droict sentier.

Blasmant ceux-là qui prient Dieu qu'il les entretiene en leur opinion, et continuant cette priere, et lisant les sainctes escriptures, il trouua en Philon, Hébrieu, au liure des sacrifices, que le plus grand et plus agréable sacrifice que l'homme de bien et entier puisse faire à Dieu, c'est de soy-mesme, estant purifié par luy. Il suyuit ce conseil, offrant à Dieu son âme. Depuis il commença, comme il m'a dict, d'auoir des songes et visions pleines d'instruction : et tantost pour corriger un vice, tantost

un autre, tantost pour se garder de vn danger, tantost pour être résolu d'une difficulté, puis d'vne autre, non seulement des choses diuines, ains encores des choses humaines; et entre autres luy sembla auoir ouy la voix de Dieu en dormant, qui luy dict, je sauuerai ton âme, c'est moy qui t'ay apparu par cy deuant. Depuis, tous les matins, sur les trois ou quatre heures, l'esprit frapoit à sa porte, et se leua quelques fois ouurant la porte, et ne voyoit personne, et tous les matins l'esprit continuoit, et s'il ne se leuoit pas, il frapoit de rechef et le réueilloit jusques à ce qu'il fust leué. Alors il commença d'avoir crainte, pensant que ce fust quelque maling esprit, comme il disoit : et pour ceste cause, il continuoit de prier Dieu, sans faillir un seul jour, que Dieu lui enuoyast son bon ange, et chantoit souuent les psalmes, qu'il sauoit quasi tous par cueur. Et lors l'esprit se feist cognoistre en veillant, frapant doucement le premier jour, qu'il aperceut sensiblement plusieurs coups sur un bocal de verre, qui l'estonnoit si fort; et deux jours après ayant vn sien amy secrétaire du Roy, qui est encores en vie, disnant auec luy, oyant que l'esprit frapoit sur vne escabelle ioignant de luy, commença à rougir et craindre; mais il luy dist,

n'ayez point de crainte, ce n'est rien : toutes fois pour l'asseurer il luy conta la vérité du faict. Or il m'a asseuré que, depuis, tousiours il l'a accompagné, luy donnant vn signe sensible, comme le touchant à l'oreille dextre, s'il faisoit quelque chose qui ne fust bonne, et à l'oreille senestre s'il faisoit bien ; et, s'il venoit quelqu'un pour le tromper et surprendre, il sentoit soudain le signal à l'oreille dextre ; si c'estoit quelque homme de bien, et qui vînt pour son bien, il sentoit aussi le signal à l'oreille senestre. Et quand il vouloit boire ou manger chose qui fust mauvaise, il sentoit le signal ; s'il doutoit aussi de faire ou entreprendre quelque chose, le mesme signal lui advenoit. S'il pensoit quelque chose mauvaise et qu'il s'y arrestast, il sentoit aussi tost le signal pour s'en détourner. Et quelques fois quand il commençoit à louer Dieu de quelque psalme, ou parler de ses merveilles, il se sentoit saisi de quelque force spirituelle, qui luy donnoit courage. Et affin que il discernast le songe par inspiration d'auec les autres resueries, qui aduiennent quand on est mal disposé, ou que on est troublé d'esprit, il estoit eueillé de l'esprit sur les deux ou trois heures du matin, et vn peu après il s'endormoit : alors il auoit les songes véritables

de ce qu'il deuoit aduenir. En sorte que il dict que depuis ce temps-là il ne luy est aduenu quasi chose, qu'il n'en ayt eu avertissement, ny doubte des choses qu'on doibt croire, dont il n'en ayt eu résolution. Vray est qu'il demandoit tous les jours à Dieu qu'il luy enseignast sa volonté, sa loy, sa vérité, et employoit un jour de la semaine, autre que le dimanche (pour les débauches qu'il disoit qu'on faisoit ce jour-là), pour lire en la Bible, et puis méditoit, et pensoit à ce qu'il auoit lu, puis après il prenoit plaisir à louer Dieu, d'vn psalme de louanges, et ne sortoit point de sa maison le jour qu'il festoyoit; et néantmoins au surplus de toutes ses actions, il estoit assez joyeux, et d'vn esprit gay, allegant à ce propos le passage de l'escripture qui dict, *vidi facies sanctorum lætas*. Mais si, en compagnie, il lui arrivoit de dire quelque mauuaise parole, et de laisser pour quelques jours à prier Dieu, il estoit aussi tost aduerty en dormant. S'il lisoit un livre qui ne fust bon, l'esprit frapoit sur le livre, pour le luy faire laisser, et estoit aussi tost détourné s'il faisoit quelque chose contre sa santé, et en sa maladie gardé soigneusement. Brief, il m'en a tant compté que ce seroit chose infinie que de

vouloir tout réciter. Mais surtout il estoit aduerty de se leuer matin, et ordinairement dès quatre heures, et dict qu'il ouït vne voix en dormant qui disoit, qui est celuy qui le premier se leuvera pour prier ? Aussi dict-il qu'il estoit souuent auerty de donner l'aumosne, et alors que plus il donnoit l'aumosne, plus il sentoit que ses affaires prospéroient. Et comme ses ennemis auoient résolu de le tuer, ayant sceu qu'il deuait aller par eau, il eut vision en songe que son père lui amenoit deux cheuaux, l'vn rouge, l'autre blanc, qui fut cause qu'il enuoya louër deux cheuaux, l'vn rouge, l'autre blanc, sans luy avoir dict de quel poil il les vouloit. Je luy demandai pourquoy il ne parloit pas ouvertement à l'esprit ; il me feist response que vne fois il le pria de parler à luy, mais que aussi tost l'esprit frapa bien fort contre sa porte, comme d'vn marteau, luy faisant entendre qu'il n'y prenoit pas plaisir ; et souuent le destournoit de s'arrester à lire ni à escrire, pour reposer son esprit, et à méditer tout seul, oyant souuent en veillant une voix bien fort subtile et inarticulée. Je luy demanday si jamais il avoit vu l'esprit en forme, il me dict qu'il n'avoit jamais rien veu en veillant, hors-

mis quelque lumière en forme d'un rondeau, bien fort claire. Mais vn jour estant en extrême danger de la vie, ayant prié Dieu de tout son cueur qu'il luy plust le préserver, sur le poinct du jour entre-sommeillant, il dict qu'il apperçeut sur le lit où il étoit couché, vn jeune enfant vestu d'une robe blanche changeant en couleur de pourpre, d'vn visage de beauté esmerueïllable ; ce qui l'asseura bien fort. Une autre fois estant aussi en danger extrême, se voulant coucher, l'esprit l'en empescha, et ne cessa qu'il ne se fust leué : et lors il pria Dieu toute la nuict sans dormir. Le jour suyvant Dieu le sauua de la main des meurtriers d'vne façon estrange et incroyable, et après avoir eschapé le danger, il dict qu'il ouït en dormant une voix qui disoit, il faut bien dire, qui en la garde du hault Dieu pour jamais se retire. Et pour le faire court, en toutes les difficultés, voyages, entreprises qu'il auoit à faire, il demandoit conseil à Dieu. Et comme il prioit Dieu qu'il luy donnast sa bénédiction, vne nuict il eut vision en dormant, comme il dict, qu'il voyoit son père qui le bénissoit. J'ai bien voulu réciter ce que j'ay sçeu d'vn tel personnage, pour faire entendre que l'association des malings esprits ne doist pas estre trouuée étrange, si les anges et

bons esprits ont telle société et intelligence avec les hommes[1] ». (Pages 10 et suivantes.)

Je crois inutile de faire remarquer tout ce qu'il y a de similitude entre l'histoire précédente et celle de Socrate. C'est, sur une plus petite échelle, le même état intellectuel ; ce sont les mêmes hallucinations ; c'est la même durée de la maladie dans sa forme exclusivement sensoriale ; un *ange* seulement au lieu d'un *démon*. Je ne veux qu'appeler l'attention sur l'écrivain qui a ainsi apprécié ce fait de psychologie morbide, et sur les opinions du tems où il vivait.

J. Bodin était une des fortes têtes de cette époque-là, et son livre de *la République*, alors

[1] Guy-Patin (*Patiniana*, p. 3), a prétendu que l'histoire ci-dessus est celle de Bodin lui-même. La chose ne m'étonnerait pas ; mais je ne me rappelle pas avoir vu dans la *Démonomanie*, que je n'ai plus actuellement sous les yeux, rien qui ait trait à cela ; et Bayle, à l'article *Bodin*, ne parle point du prétendu esprit de ce dernier. Il dit seulement, d'après de Thou (lib. CXVIII, p. 771), que Bodin fut, en son temps, accusé de magie. Et, en effet, Naudé, dans son *Apologie*, défend Bodin de cette inculpation.

suivi dans les écoles d'Angleterre, a joui long-tems d'une grande réputation. Cela n'a pas, comme on le voit, empêché son auteur de croire à toutes les extravagances de la magie et de la sorcellerie, et de raconter sérieusement, comme un fait de l'assistance divine par l'intermédiaire d'un ange, l'histoire que je viens d'extraire de sa *Démonomanie*. J. Wier, qu'il combat en terminant son ouvrage, avait dans l'esprit tout à la fois plus de philosophie et de bonté. Si, dans son livre, *de Prestigiis Dæmonum*, il ne met pas en doute le pouvoir malfaisant du Diable, et celui des véritables magiciens, au moins ne croit-il pas que ce pouvoir soit partagé par les sorcières, et c'est dans cette persuasion qu'il fait tous ses efforts pour arracher au bûcher ces pauvres vieilles abusées, que Bodin, au contraire, y traînait. Ce serait une grave erreur de croire que Wier ait feint de partager une partie des croyances superstitieuses de son tems, pour se soustraire aux persécutions des ministres du culte, et pour obtenir plus sûrement le résultat auquel il voulait arriver, l'extinction des bûchers pour le crime de sorcellerie. Une pareille opinion sur Wier prouverait qu'on n'a pas lu son livre, ou qu'on

n'entend rien à l'esprit des époques et de leurs représentans. Wier a cru tout ce qu'il a dit, le faux comme le vrai, et peu de tems après lui, G. Naudé, dans son *Apologie des grands hommes faussement soupçonnés de magie*, n'a pas émis des idées beaucoup plus raisonnables. Lui, contemporain et ami du fameux Campanella, il croyait aussi à la magie, aux maléfices, seulement il ne voulait pas qu'on en accusât tous les grands hommes en l'honneur desquels il est venu rompre une lance, et qu'il regardait seulement comme des savans, ou des *politiques*. Aussi, pas plus qu'à Wier, pas plus qu'à Bodin, il ne lui est venu dans l'esprit que tous ces fameux magiciens étaient, pour le moins, des hommes ignorans en physique, et, par cela même, crédules et superstitieux; car lui Naudé, aussi bien que Wier et Bodin, était dans le même cas. A plus forte raison ces trois célèbres représentans de la démonologie des XVI[e] et XVII[e] siècles ne pouvaient-ils voir, dans la plupart de leurs sorciers, de leurs magiciens, de leurs *politiques*, des hallucinés de haut ou de bas étage, dont l'état intellectuel ressemblait à celui de Socrate; et s'ils ne l'ont pas vu, la Grèce, comme eux ignorante et superstitieuse,

ne pouvait, deux mille ans avant leur époque, apprécier, comme il convient, l'état de raison du plus grand de ses philosophes. C'est là la conclusion où j'en voulais venir.



NOTE QUATRIÈME.

Page 178. 3° Parce que les connaissances médicales de ce tems-là sur la folie, par exemple celles d'Hippocrate, qui était contemporain de Socrate, ne permettaient pas d'apprécier le genre de manie de ce dernier.

A l'époque où vivait Socrate, la connaissance des limites qui séparent la raison de la folie, et surtout celle du phénomène si curieux des hallu-

cinations, étaient loin d'être assez avancées, soit parmi les philosophes, soit même parmi les médecins, pour qu'il fût possible de voir, tels qu'ils étaient, Socrate et les grands hommes qui lui ressemblent. Cela est si vrai, que, maintenant encore, à plus de deux mille ans de distance, il n'y a qu'un petit nombre d'hommes qui sachent voir clair à cet égard. Indépendamment des ouvrages d'Hippocrate (*de Morbis*, I, *de Insomniis*, *de Morbo sacro*), qui était contemporain du maître de Platon, qu'on lise ceux de Platon lui-même (*Timée*, à la fin, *Alcibiade* II, *Phèdre*, *Lois*, XI), ceux de Cicéron (*Tuscul. Quæst.*, III, IV et V), ceux des médecins grecs, ou latins, Arétée (*Morb. Diut.*, Lib. I, cap. 5 et 6), Galien (*de Symptom. Caus.*, Lib. I, cap. 1 et 2; *de Loc. affect.*, Lib. III, cap. 5 et 6; Lib. IV, cap. 2; Lib. V, cap. 4), Celse (*de Re med.*, Lib. III, cap. 5 et 6), Cœl. Aurelianus (*Acutor morb.*, Lib. I, cap. 1 à 17; *Chronic. morb.*; Lib. I, cap. 5 et 6), Alexandre de Tralles (*de Art. med.*, Lib. I, cap. 13 et 17); et l'on se convaincra que la connaissance de la folie était bien loin d'être alors assez complète, pour qu'on pût se figurer rien de pareil à l'explication que la psychologie pathologique moderne peut

donner du démon de Socrate. Mais l'on s'en convaincra bien davantage encore, en lisant le long passage suivant du Phèdre, où se trouve exposée une sorte de théorie mystique du délire inspiré par les dieux; et l'on se demandera alors, si son auteur, quel qu'il soit, ou Socrate, ou Platon, loin d'être juge compétent en pareille matière, n'était pas lui-même, quand il l'écrivait, dans un état d'excitation et d'enthousiasme, voisin des extrêmes limites de la raison.

« Non, ce discours n'est point vrai, non, » l'ami froid ne doit pas obtenir la préférence » sur l'amant, par cela seul que l'un est dans » son bon sens, et l'autre dans le délire. *Rien* » *de mieux s'il était démontré que le délire fût* » *un mal; au contraire, les plus grands biens* » *nous arrivent par un délire inspiré des dieux.* » *C'est dans le délire que la prophétesse de* » *Delphes et les prêtresses de Dodone ont rendu* » *aux citoyens et aux états de la Grèce mille* » *importans services*; de sang-froid, elles ont » fait fort peu de bien, ou même elles n'en » ont pas fait du tout. Parler ici de la sibylle » et de tous les prophètes qui, remplis d'une » inspiration céleste, ont, dans beaucoup de

» rencontres, éclairé les hommes sur l'avenir,
» ce serait passer beaucoup de tems à dire ce
» que personne n'ignore. *Mais ce qui mérite*
» *d'être remarqué, c'est que, parmi les anciens,*
» *ceux qui ont fait les mots n'ont pas regardé le*
» *délire* (μανία) *comme honteux et déshonorant.*
» En effet, ils ne l'auraient point confondu sous
» la même dénomination avec le plus beau
» des arts, celui de prévoir l'avenir, qui dans
» l'origine fut appelé μανική. C'est *parcequ'ils*
» *regardaient le délire comme quelque chose*
» *de beau et de grand, du moins lorsqu'il est*
» *est envoyé des dieux*, qu'ils en donnèrent le
» nom à cet art; et nos contemporains, par
» défaut de goût, introduisant un τ dans ce mot,
» l'ont changé mal à propos en celui de μαντικὴ.
» Au contraire, la recherche de l'avenir faite
» sans inspiration, d'après le vol des oiseaux ou
» d'après d'autres figures, en essayant d'élever,
» à l'aide du raisonnement, l'opinion humaine
» à la hauteur et à l'intelligence de la connais-
» sance fut appelée d'abord οἰονοιστικὴ, dont les
» modernes ont fait οἰωνιστικὴ, changeant l'ancien
» ο en leur emphatique ω. Les anciens nous attes-
» tent par là qu'autant *l'art du prophête* (μαντικη)
» *est plus noble que celui de l'augure* (οἰωνιστικὴ)
» *pour le nom comme pour la chose, autant le*

» *délire qui vient des dieux l'emporte sur la*
» *sagesse des hommes.*

» *Il est arrivé quelquefois*, quand les dieux
» envoyaient, sur certains peuples, de grandes
» maladies ou de grands fléaux, en puni-
» tion d'anciens crimes, *qu'un saint dé-*
» *lire, s'emparant de quelques mortels, les*
» *rendit prophètes* et leur fit trouver un re-
» mède à ces maux dans des pratiques reli-
» gieuses ou dans des vœux expiatoires; il
» apprit ainsi à se purifier, à se rendre les
» dieux propices, et délivra des maux présens
» et à venir ceux qui s'abandonnèrent à ses
» sublimes inspirations.

» Une troisième espèce de délire, celui qui
» est inspiré par les Muses, quand il s'empare
» d'une âme simple et vierge, qu'il la trans-
» porte et l'excite à chanter des hymmes ou
» d'autres poèmes et à embellir des charmes
» de la poésie les nombreux hauts faits des
» anciens héros, contribue puissamment à l'ins-
» truction des races futures. Mais, sans cette
» poétique fureur, quiconque frappe à la porte
» des Muses, s'imaginant à force d'art se faire
» poète, reste toujours loin du terme où il

» aspire, et sa poésie, froidement raisonnable,
» s'éclipse devant les ouvrages inspirés.

» J'aurais encore à citer beaucoup d'autres
» effets du délire inspiré par les dieux. Gardons-
» nous donc de le redouter, et ne nous laissons
» pas effrayer par celui qui prétend prouver
» qu'on doit préférer un ami de sang-froid à
» un amant en délire.

» C'est ici qu'en voulait venir tout ce dis-
» cours sur la quatrième espèce de délire.
» *L'homme, en apercevant la beauté sur la*
» *terre, prend des ailes et brûle de s'envoler vers*
» *elle; mais dans son impuissance, il lève,*
» *comme l'oiseau, ses yeux vers le ciel, et, né-*
» *gligeant les affaires d'ici bas, il passe pour*
» *un insensé. Eh bien, de tout les genres de*
» *délire, celui-là, selon moi, est le meilleur,*
» *soit dans les causes, soit dans les effets, pour*
» *celui qui le possède et pour celui à qui il se*
» *communique.* Or, celui qui ressent ce délire
» et se passionne pour le beau, celui-là est
» désigné sous le nom d'amant. En effet, nous
» avons dit que toute âme humaine doit avoir
» contemplé les essences, puisque, sans cette
» condition, aucune âme ne doit passer dans

» le corps d'un homme. Mais il n'est pas également facile à toutes de s'en ressouvenir, » surtout si elles ne les ont vues que rapidement, si, précipitées sur la terre elles ont » eu le malheur d'être entraînées vers l'injustice, par des sociétés funestes, et d'oublier » ainsi les choses sacrées qu'elles avaient vues. » Quelques-unes seulement conservent des souvenirs assez distincts ; celles-ci, lorsqu'elles » aperçoivent quelque image des choses d'en » haut, sont transportées hors d'elles-mêmes et » ne peuvent plus se contenir, mais elles ignorent la cause de leur émotion, parce qu'elles » ne remarquent pas assez ce qui se passe en » elles. La justice, la sagesse, tout ce qui a du » prix pour des âmes, a perdu son éclat dans les » images que nous en voyons ici-bas. Embarrassés nous-mêmes par des organes grossiers, » c'est avec peine que quelques uns d'entre » nous peuvent, en s'approchant de ces images, » reconnaître le modèle qu'elles représentent. » La beauté était toute brillante alors que, » mêlées aux chœurs des bienheureux, nos » âmes, à la suite de Jupiter, comme les autres à la suite des autres dieux, contemplaient le plus beau spectacle, initiées à des » mystères qu'il est permis d'appeler les plus

» saints de tous, et que nous célèbrions véri-
» tablement quand, jouissant encore de nos
» perfections, et ignorant les maux de l'avenir,
» nous admirions ces beaux objets parfaits,
» simples, pleins de béatitude et de charme,
» qui se déroulaient à nos yeux au sein de la
» plus pure lumière, non moins purs nous
» mêmes, et libres encore de ce tombeau
» qu'on appelle corps, et que nous traînons
» avec nous comme l'huître traîne la prison
» qui l'enveloppe. [1] »

En rapprochant de ce passage de Platon ce qu'il dit de la folie dans le *Timée*, le *IIe Alcibiade*, le *XIe livre des lois*, et dans un autre endroit du *Phèdre*, on voit, en somme, qu'il distinguait deux espèces de délire, l'un morbide, et l'autre inpiré par les dieux. Or cette théorie, qui s'opposait d'emblée et de par le ciel, à ce qu'il fût fait aucun progrès dans

[1] Platon : *Phèdre*, p. 43 et suiv. de la traduction de M. Cousin.

La science moderne a trouvé dans toutes les belles choses du genre de celles qu'on vient de lire, un sens constamment sérieux et profond, mais voilé. Elle en a appelé l'expression un Mythe. Le mot *fable*, en effet, était devenu impropre; il était d'ailleurs trop vulgaire et d'une franchise un peu impolie.

la connaissance des hallucinations, n'était pas seulement celle des philosophes, c'était et ce devait être encore, à peu de chose près, celle des médecins [1]. Ils n'eussent été, sans cela, ni de leur époque, ni de leur religion, et c'est là un privilége qui n'est accordé à personne. Assurément, dans quelques cas de prétendue inspiration, ils étaient en droit de concevoir des doutes qui ne pouvaient entrer dans l'esprit des philosophes, parce qu'ils étaient à même d'apprécier, mieux que ces derniers, la nature de l'intelligence humaine, et de plusieurs de ses modes de perversion. Ils connaissaient, par exemple, ces erreurs de perception, en vertu desquelles les maniaques, se trompant sur leur propre nature et sur celle des êtres qui les environnent, les prennent ou se prennent eux-mêmes pour un animal, une plante, un objet inanimé; ils connaissaient encore, jusqu'à un certain point, les hallucinations, forme de la folie, où il se produit des sensations qui

[1] Cœl. Aurelianus commence le chap. v du livre I des *Maladies chroniques*, par rappeler la division du délire faite par Platon, en délire corporel ou morbide, et délire inspiré par les Dieux ou par Apollon. Arétée (*Morb. Diut.*, I. 6) admet aussi une espèce de manie produite par le *souffle divin*.

n'ont aucune cause dans le monde extérieur ; et ils les connaissaient surtout dans les cas de délire aigu, appelés alors du nom de *phrénésie* et de *paraphrénésie*. Ils pouvaient ainsi parfois démasquer les jongleries des charlatans, ou prendre pour ce qu'elles sont les convulsions des épileptiques, comme cela se voit notamment au livre *De Morbo Sacro*, attribué à Hippocrate. Mais cela n'allait pas et ne devait pas aller plus loin ; et il ne pouvait leur venir à l'idée de rapporter, la plupart du tems, à une maladie de l'encéphale, ou à une perversion de l'intelligence, les contorsions de leurs Pythies, ou les avertissemens démoniaques de leurs Dieux.



I.

DES

HALLUCINATIONS

AU DÉBUT DE LA FOLIE.

[1831.]

La mélancolie [1] des Anciens et de beaucoup

[1] Les anciens, comme on sait, regardaient la mélancolie originelle ou le tempérament mélancolique comme l'attribut du génie, ou au moins comme une de ses conditions les plus fréquentes. C'est ainsi qu'Aristote (*Problem.*, sect. xxx) considère comme des mélancoliques ou comme des *extatiques*, Hercule, Bellérophon, Ajax, Empédocle, Lysandre, *Socrate* et Platon lui-même. Cette opinion ne veut dire autre chose, sinon qu'il est d'une observation très reculée, que les hommes éminens par la profondeur et la circonscription de leurs pensées sont disposés à les prendre pour les choses elles-mêmes, et à les convertir en sensations externes, ce qui est un acheminement à la folie sensoriale, à la folie de Cardan et de Socrate.

de pathologistes étrangers est plutôt un degré qu'une forme de l'aliénation mentale. Expression fonctionnelle d'un système nerveux originellement excitable, elle a pour caractère une susceptibilité maladive, qui centuple l'effet des moindres impressions, soit externes, soit internes, et met le malheureux qui en est atteint dans un état de défiance invincible contre tout ce qui l'environne, et de mécontentement profond contre lui-même.

Si cet état ne fait pas de progrès, si rien ne vient éveiller une organisation déjà trop disposée à agir, on pourra, pendant long-tems, ne voir dans le mélancolique qu'un homme bizarre, défiant, qui, dans son orgueil, a pris en haine une société où il ne se croit pas à sa place. Mais que, par l'effet d'une cause violente ou prolongée, l'activité du système nerveux s'accroisse en se pervertissant davantage, que les impressions des deux ordres de sens deviennent plus répétées, plus douloureuses, bientôt la scène morale change, et son aspect désordonné ne tarde pas à frapper les yeux même les moins habitués à voir.

Le mélancolique devient chaque jour plus

irritable, plus défiant, plus sombre. Son sentiment du *moi* s'exaspère ; tout ce qui se passe sous ses yeux, il le rapporte à lui-même ; il le travestit, le dénature ; voit des complots contre sa personne dans des actes qui ne le concernent point ; de l'hypocrisie, de la haine, dans des témoignages d'amitié. Jadis il n'avait que des soupçons, maintenant il se complait dans une facheuse certitude. Tout, dans ses actes intellectuels, se dessine et prend une forme arrêtée. Ses sentimens, ses idées, se transforment en véritables sensations externes, aussi distinctes, je dirais presque aussi physiques, que les objets eux-mêmes : c'est la pensée qui semble se matérialiser, qui devient une image visuelle, un son, une odeur, une saveur, une sensation tactile ; ce sont des *hallucinations*.

A ne considérer que dans la manie cette forme pour ainsi dire corporelle du délire, et sans vouloir la rapprocher des hallucinations de l'encéphalite, elle est ici, comme on le voit, le dernier terme de la folie, son degré le plus élevé. Elle en est aussi le caractère le moins douteux, le plus facile à saisir.

Il est pourtant des cas, à la vérité assez rares, où les hallucinations se déclarent presque en même tems que le délire général, et cessent à peu près avec lui. Ce fait a lieu surtout chez les sujets jeunes, d'un tempérament sanguin, d'une constitution mobile et excitable. Les deux observations suivantes en sont des exemples remarquables.

PREMIÈRE OBSERVATION.

HALLUCINATIONS DE L'OUIE, DE LA VUE ET DU TACT GÉNÉRAL AU DÉBUT DE LA MANIE.

S. est un jeune homme de vingt-neuf ans, d'une belle figure, d'une physionomie ouverte et gaie, d'une taille assez élevée, d'une complexion robuste, qui offre les attributs du tempérament sanguin. Son esprit a reçu une certaine culture, et il s'exprime avec convenance et clarté.

Son père et sa mère ont toujours eu une conduite fort réglée, et ont amassé, par leur travail, une fortune assez considérable. Il a eu deux frères; l'un d'eux, auteur de pièces de théâtre et coureur d'actrices, est devenu fou par suite de la mauvaise conduite de sa femme, et s'est noyé; l'autre a une tête légère, et n'a jamais su faire ses affaires; enfin S. lui-même est *braque* depuis son enfance, et, sous ce

rapport, comme par son goût pour le vin, il ressemble à ses deux frères. Il aime beaucoup à s'amuser, et dissipe, dans quelques semaines, ce qu'il a mis un an à amasser. Bien que sa femme soit jeune, agréable et paraisse lui être attachée, il a une maîtresse pour laquelle il a dépensé de l'argent. Il avait, en outre, l'habitude de venir chaque année à Paris, pour y dissiper en plaisirs le fruit de ses épargnes. Pendant ce tems, sa femme restait en province à la tête de son établissement. Il arrivait fréquemment que, dans un an, il demeurait tout au plus six mois près d'elle. Cette dissipation de S. a amené peu à peu la ruine de son commerce, et a occasioné, entre sa femme et lui, de fréquentes altercations, dans plusieurs desquelles il a été question de séparation. C'est à la suite de la dernière de ces querelles, que S. a quitté T. à l'insu de sa femme, le vendredi 5 septembre 1828, pour se rendre à Paris, où il n'était pas venu depuis deux ans.

Arrivé au terme de son voyage, le samedi 6, il écrit deux lettres à sa femme. Dans la dernière, lettre toute affectueuse où il faisait ses arrangemens comme s'il se fût séparé d'elle pour ne plus la revoir, il n'accuse que lui de son mal-

heur, et lui demande pardon des peines qu'il lui avait causées. Le mardi 9, il fait une première visite à sa belle-sœur, à laquelle il paraît alors parfaitement raisonnable. Du 9 au 20, il fait plusieurs courses de curiosité, soit seul, soit avec sa belle-sœur, dans Paris, ou aux environs. Il ne commet, pendant ce temslà, d'excès d'aucun genre.

Le samedi 20 septembre, il soupe aux Carrières de C***, avec sa belle-sœur et une autre personne. Il semblait jouir de toute sa raison. Là il apprend, par une lettre de son beau-père, que ce dernier, indigné de sa conduite, veut le priver des avantages qu'il devait lui faire. Cette communication l'inquiète, le fâche. Il parle de se brûler la cervelle ou de se noyer. En montant se coucher, à huit heures et demie, il témoigne des craintes sur la possibilité qu'on ne l'assassinât pendant la nuit.

A neuf heures, une demi-heure après s'être mis au lit, il descend, parle à quelques personnes de la maison, d'une manière égarée, en demandant si on n'a pas vu sa femme. On l'engage à retourner se coucher. Il remonte dans sa chambre, et, à deux heures du matin,

croyant entendre des voleurs s'introduire dans l'appartement, il se lève, saute par la fenêtre, court à travers la campagne, se *voit* poursuivi par des assassins, se *sent* arrêté et saisi par eux *vis à vis C**** : ces hommes, qu'il ne connaît pas, *l'appellent par son nom de baptême*. Il s'échappe de leurs mains, en leur laissant son habit et en leur promettant douze mille francs *qu'ils lui avaient demandés*. Il se jette à la Seine pour les fuir, se dirige vers un bateau dont le batelier le repousse, revient à terre, et est reçu dans une maison du bord de l'eau. On l'y couche et on y prend soin de lui. Le lendemain, il fait à l'autorité, et à deux reprises différentes, la déposition de ce qui lui est arrivé. On met en doute l'état de sa raison. Il est conduit à la préfecture de police, le 21 à quatre heures du soir; il y passe la nuit, et le lendemain soir 22, il est amené à la division des aliénés de l'hospice de Bicêtre. Je ne le vois pas ce jour-là. Il est plus étourdi qu'agité; il dort une partie de la nuit, et le lendemain 23 septembre, il se présente à la visite dans l'état suivant.

S. est couché. Il n'y a pas de chaleur, pas de sueur, pas de réaction fébrile. Le bord libre

des paupières est un peu rouge. La physionomie présente un léger caractère d'étonnement; elle est, du reste, parfaitement raisonnable, et les discours de S., la manière dont il répond à toutes les questions qui lui sont faites sont tout-à-fait d'accord avec elle.

Il me parle de son pays, de son état; me dit que les intérêts de son commerce exigeaient qu'il vînt quelquefois à Paris, mais que cette fois il a fait ce voyage à peu près sans autre motif que celui de prendre du bon tems. Il me raconte son souper avec sa belle-sœur et une autre personne, aux Carrières de C****, l'événement qui l'a suivi, et que j'ai rapporté plus haut; il croit à sa réalité, et l'expose avec une clarté et une suite parfaites. Il parle de même de la déposition qu'il a faite chez le maire de C***, de sa translation à la préfecture de police, où il a passé la nuit et dormi. A dater de cet instant, ses souvenirs sont plus confus, et il les raconte avec moins de suite. Ainsi, après avoir dit plus haut (ce qui est la vérité) qu'il s'était rendu seul à Paris, il prétend que sa femme y est venue avec lui; qu'elle l'a fait conduire à Bicêtre, pour vivre plus commodément avec son amant (fausseté);

qu'elle se trouvait près de lui, avec sa mère, au moment où il montait dans la voiture de la préfecture, qu'elle a donné de l'argent au conducteur, en lui *disant* de l'emmener ; et qu'il ne sait comment elles se sont trouvées là à point nommé, et quel moyen elles ont employé pour lui faire perdre ainsi sa liberté. Ici le désordre de ses idées est manifeste, et le malade s'en aperçoit bien. Il le devient davantage encore, quand S*** me raconte qu'il a mis *plusieurs heures* à venir de Paris à Bicêtre, *en passant par Courbevoie ;* que, dans ce voyage, une servante d'auberge lui a offert à manger (toutes choses qui n'ont pas eu lieu, comme on le pense bien).

De tout ce long récit, fait avec calme et avec une grande apparence de raison, on conclut qu'à la suite de quelque orgie, B*** a pu avoir une querelle ; qu'il a fui, dans la nuit, a travers la campagne ; que peut-être l'aventure des voleurs a quelque chose de vrai ; mais que les autres circonstances de son récit sont le produit d'une imagination troublée par le regret d'une conduite au moins inconsidérée, par les fumées du vin, par le chagrin d'une incarcération inaccoutumée.

Les 24 et 25 septembre, l'état de calme et de raison continue. S. se promène dans les cours; il revient, quoique avec moins d'assurance, sur ses premiers récits : du reste, on l'interroge peu; on veut laisser à son intelligence le tems de se raffermir. Enfin, le 26 septembre, j'ai, à deux reprises avec lui, une conversation de plusieurs heures : en voici le résultat. Il reconnaît que sa raison vient d'être momentanément dérangée, sans pouvoir assigner la cause de ce trouble. Il n'a fait aucun excès le jour où il a soupé avec sa belle-sœur; il s'était retiré de bonne heure. Il est encore porté à croire à la réalité des tentatives d'assassinat, ou au moins de vol faites sur lui; cependant il attendra, à cet égard, le témoignage de sa belle-sœur. Quant au reste de sa narration, il en fait bon marché. La présence de sa femme, celle de sa mère, leurs voix qu'il croyait avoir entendues en montant en voiture, les incidens de son voyage par Courbevoie, ce sont autant de chimères qu'avaient laissées dans son esprit les rêves de la nuit passée à la préfecture de police. Cet état d'égarement, ce songe prolongé a fini à Bicêtre, à la descente de voiture.

27 septembre. Calme, raison parfaite. S. communique avec sa belle-sœur et sa femme. Cette dernière vient de province exprès pour le voir. Il la reçoit avec tendresse et en versant quelques larmes.

28, 29. De toutes les circonstances de son délire, il n'y a désormais pour S., comme pour nous, de matériellement vrai que sa fuite à travers la campagne, sa déposition chez le maire de C*** et son séjour à la préfecture de police.

30 septembre. Dans une conversation avec sa femme, S. semble croire à la réalité d'une partie des circonstances de son délire. — 1er octobre. Je le convaincs de l'erreur dans laquelle il était presque tombé hier. Il goûte les raisons que je lui donne pour le mettre en garde contre de semblables retours.

Du 2 au 19 octobre. La raison est aussi droite qu'elle ait jamais pu l'être, et l'appréciation du trouble qu'elle vient d'éprouver est parfaite. Sortie le 19 octobre 1828. A une quinzaine de jours de là, je reçois de S., qui a re-

pris à T. ses occupations habituelles, une lettre brève et bien conçue, où il me remercie, au nom de sa femme et au sien, des soins que je lui ai donnés pendant sa maladie.

DEUXIÈME OBSERVATION.

HALLUCINATIONS DE L'OUIE AU DÉBUT DE LA MANIE.

T., jeune homme âgé de vingt-quatre ans, fait partie d'une famille honorable de province, qui paraît ne compter aucun aliéné parmi ses membres. Son caractère diffère probablement de celui de ses parens, puisque sa conduite irrégulière les a éloignés de lui. Il est d'une petite stature, d'une complexion assez robuste, et offre les attributs du tempérament sanguin. Il a de la sensibilité, de l'esprit, a fait des études qui lui ont profité, et s'exprime avec assez de correction. De son aveu, il a une intelligence irritable, prompte à s'exagérer le bien et le mal. Il est ami de toutes les sortes de plaisirs, et sa conduite, quelquefois déréglée, a souvent indisposé sa famille contre lui.

A l'âge de vingt ans, il entre dans l'armée comme soldat, et fait partie d'un régiment en-

voyé dans les colonies. De retour en France, il reprend ses anciennes habitudes de déréglement, se brouille de nouveau avec sa famille, et, dans un moment de découragement, il forme le projet de passer une seconde fois en Amérique, où il espérait trouver de l'emploi. Il quitte la maison paternelle avec quelque argent, se dirige vers R*** et arrive à Paris. Là, le naturel se fait sentir. T., après s'être livré aux plaisirs de la table, va passer la nuit dans une maison de débauche. Il y est pris, à côté même d'une fille de joie, d'hallucinations de l'ouïe, qui lui font croire qu'il y a sous son lit d'autres prostituées, avec des hommes qui doivent les aider à l'assassiner. Il y regarde à différentes reprises, et quoiqu'il n'y aperçoive rien, ses fausses perceptions n'en continuent pas moins. Il avait avec lui des pistolets de voyage; il veut s'en servir pour se défendre. Il ouvre la fenêtre, et appelle la force armée à son secours. On vient, on reconnaît un homme dont l'esprit est troublé. On se saisit de lui. Il est conduit à la préfecture de police, et de là à la division des aliénés de l'hospice de Bicêtre, le 27 avril 1829, au soir, dans l'état suivant :

Sueur; chaleur générale; rougeur de la face.

Les veines du cou sont gonflées. Les carotides semblent battre proportionnellement plus fort que les artères des autres parties du corps. Le cœur aussi bat avec force : il y a accélération générale de la circulation. Les globes oculaires sont brillans, mobiles. L'agitation est très-grande : le corps est toujours en mouvement. On est obligé de fixer le malade sur son lit, au moyen du gilet de force. Le délire est presque général : il règne la plus grande incohérence dans les discours, qui sont continuels et mêlés de cris, d'imprécations, de prières. On parvient cependant à fixer l'attention du malade, et à provoquer quelques réponses justes. La manière dont il parle seul et presque sans interruption, en fixant les yeux de tel ou tel côté, indique évidemment des hallucinations de l'ouïe et peut-être de la vue. Du reste, les fonctions du système nerveux paraissent seules troublées.

La nuit se passe dans une grande agitation. Le lendemain 28, l'excitation est à peu près la même. Il faut laisser au malade le gilet de force : on pratique une jugulaire qui réussit mal, et qu'on supplée par des sangsues derrière les oreilles : on donne des boissons délayantes, et quelques bouillons pour alimens.

Dans la journée, il y a moins d'agitation, moins de rougeur de la face, beaucoup moins d'incohérence dans les discours; mais les hallucinations de l'ouïe continuent. Un bain est donné dans la soirée. A la fin de la nuit, on peut ôter la camisole au malade. Il n'y a pourtant presque pas eu de sommeil.

Le 29, à la visite du matin, T. est couché, mais il est calme. L'état fébrile a cessé. Il n'y a plus de délire. La physionomie exprime un peu d'étonnement. T. me raconte ce qui lui est arrivé (ce que j'ai rapporté plus haut), en croyant à la réalité de tentatives d'assassinat, faites sur sa personne, dans un mauvais lieu. Il y a quelquefois un peu de trouble dans ses idées. De tems en tems il s'interrompt, comme s'il était troublé par un bruit venu de l'extérieur de la salle. Il croit qu'il a été transporté de Paris à C*** en B***. Je lui fais voir qu'il est dans un hôpital. Il en convient : mais c'est, dit-il, un hôpital de C***. Je lui dis qu'il n'a pas quitté Paris, ou plutôt qu'il en est très près. Il ne le croit pas : je lui montre la capitale du haut d'un des bâtimens de la division des aliénés. Je lui désigne du doigt le Panthéon, le Val-de-Grâce, le Dôme

des Invalides, etc. Il n'y voit que des édifices de C***, et aucun raisonnement ne peut le convaincre du contraire. La journée se passe ainsi. T. se promène librement dans les cours.

Le lendemain 29, à la visite du matin, au moment où l'on commence à revenir sur la scène de la veille, celle où T. a pris Paris pour une ville de province, le malheureux, dont la physionomie a repris l'expression la plus naturelle, s'écrie, en versant d'abondantes larmes : *je suis fou! je suis fou!* et il donne les signes de la plus violente douleur. Il a reconnu l'état d'où il vient de sortir. Les tentatives d'assassinat sur sa personne, C*** mis à la place de Paris, tout cela était *un rêve, une illusion*, qu'ont provoqués une journée et une nuit de débauche, et qu'avait préparés le chagrin d'abandonner, en fugitif, la maison paternelle. T. a conscience de tout. Il apprécie même les hallucinations qu'il éprouve encore au moment où il converse avec nous. Il croit entendre, et cela de la manière la plus distincte, une maîtresse qu'il a laissée à C*** lui parler et chanter dans la cour voisine. La sensation est tellement forte que, tout en la croyant fausse, il est, à chaque instant, tenté

de se lever, pour aller s'assurer de ce qui peut la faire naître. Ce sont ces fausses perceptions qui lui persuadaient qu'on l'avait transporté de Paris à C***.

A dater de ce jour, il n'y a plus le moindre trouble de l'intelligence, plus d'état fébrile. T. redevient ce qu'il était, un jeune homme d'un esprit cultivé, de manière douces, d'un caractère un peu mélancolique. Pendant quatre ou cinq jours encore, les hallucinations dont je parlais tout à l'heure continuent avec une force, une netteté qui étonne le malade, et dont il me rend compte avec une précision parfaite, et comme si elles avaient pour sujet un autre que lui. Peu à peu néanmoins, elles s'affaiblissent et finissent par disparaître entièrement.

Bientôt T. s'occupe à écrire à sa famille, pour l'instruire de ce qui lui est arrivé, pour solliciter de son père l'oubli de sa conduite passée, et la permission de retourner près de lui. Des soins médicaux, le désir de prolonger sa convalescence et de rendre sa guérison durable, retardent sa sortie jusqu'au 21 mai 1829. A cette époque, rien, absolument rien,

ne rappelle l'état violent qui, pendant quelque tems, a troublé son intelligence.

Réflexions. Les sujets de ces deux observations étaient des hommes jeunes, à peu près de même âge, d'un tempérament sanguin, d'une constitution mobile, et amie des plaisirs. Cette organisation, ainsi que je l'ai déjà remarqué, n'est pas ordinairement celle des mélancoliques, celle de ces hommes essentiellement nerveux, chez lesquels les hallucinations ne se déclarent qu'à la longue, et comme une sorte de couronnement de la manie. Aussi, chez nos deux malades, la folie a-t-elle, au contraire, éclaté comme un coup de foudre: elle a subitement revêtu sa forme la plus caractérisée, les hallucinations; ce sont elles qui ont ouvert la scène. Le délire général n'est venu qu'après, ainsi que la réaction fébrile. Encore n'ai-je observé ces derniers symptômes que chez l'un d'eux; et, dans les deux cas, l'accès de manie n'a pas duré long-tems : huit jours en tout; c'est là certainement une folie de la plus courte espèce.

Chez S., le plus âgé des deux, avec les hallucinations a disparu tout trouble de l'intelli-

gence. Seulement, pendant quelques jours encore, le malade a puisé dans les souvenirs qu'elles lui avaient laissés, les motifs d'une erreur dont la cessation complète a marqué l'instant de sa guérison. Chez T., le plus jeune, il y a eu plus que cela. Après le retour parfait du jugement, les hallucinations ont persisté, presque aussi fortes et aussi distinctes qu'au moment du délire général et de la réaction fébrile. Dans l'un et dans l'autre cas, il y a eu, comme on voit, une action double et simultanée de l'encéphale, une sorte de conflit entre le cerveau se souvenant ou imaginant, et le cerveau réfléchissant sur ces souvenirs et ces images pour les combattre et les rejeter. Rien de plus singulier qu'une semblable folie, une folie perçue, réfléchie, condamnée, involontaire. Aussi ne pouvait-elle durer long-tems sous cette forme. Si elle eût persisté, elle aurait certainement passé à l'état de délire général; ou bien le malade eût fini par croire à la réalité de ses fausses perceptions, comme cela avait lieu chez les sujets des observations suivantes.

II.

OBSERVATIONS

SUR LA

FOLIE SENSORIALE.

[1833.]

17

A n'envisager le délire maniaque que dans ce qu'il a de purement intellectuel, et abstraction faite de la lésion des facultés affectives, dont il n'est originairement que l'expression, ce délire pourrait être ramené à deux formes principales ou genres, dont le premier, fondé sur le *vice d'association des idées*, rentrerait d'une manière assez exacte dans la théorie psychologique de Hume et de Hartley, tandis que le second, établi sur la *transformation des idées*

en sensations, pourrait fournir à l'hypothèse de Berkeley un argument bien singulier et bien puissant.

Dans le *premier genre*, en effet, ou bien les idées ne s'associent que sur un seul sujet, comme dans le délire des passions, dans le délire exclusif, dans la mélancolie, la monomanie; ou bien elles s'associent avec une trop grande rapidité, et en formant des séries vicieuses qui ne sont point dans l'ordre habituel de leur association, comme cela a lieu dans le premier degré du délire de l'ivresse, dans le délire aigu, dans la manie, soit aiguë, soit chronique; ou bien, enfin, elles s'associent avec trop de lenteur, ou même finissent par ne plus s'associer du tout, comme dans la démence, surtout la démence stupide, qui a cela de commun avec l'idiotisme.

Dans le *second genre*, les idées, au lieu de se vicier dans leurs rapports, s'altèrent dans leur nature; elles en changent; elles prennent un tel caractère de vivacité, qu'elles deviennent de véritables sensations. Quand cela a lieu à l'occasion de l'action des objets extérieurs sur les surfaces sensitives, ou, ce qui est très-rare, par

l'effet d'une maladie de ces mêmes surfaces, ce sont les *illusions ;* lorsque, au contraire, cela arrive sans que rien agisse sur les organes des sens, et sans qu'ils soient aucunement altérés, ce sont les *hallucinations*.

De ces deux espèces de transformation du sentiment ou de la pensée en sensation, il n'y a que les illusions qu'on puisse, à la rigueur, regarder comme de fausses sensations, ou plutôt comme de faux jugemens portés à l'occasion de l'action provoquée ou spontanée des sens. Mais elles ne sont, pas plus que les hallucinations, le résultat nécessaire de la lésion de la sensibilité, considérée dans ses organes externes. Le sentiment ou la perception, à l'état pathologique comme à l'état normal, ne réside point dans ces organes, qui reçoivent l'impression, mais qui ne sentent point. C'est toujours le cerveau qui sent; c'est lui qui voit, qui entend, chez les hallucinés aveugles ou sourds; qui perçoit la douleur dans une jambe amputée depuis des années; qui voit, entend, flaire, goûte, palpe dans les rêves, quand tous les sens sont fermés ou dorment, et que les agens extérieurs dorment également autour d'eux.

Quant aux *hallucinations,* elles ne peuvent, sous aucun rapport, être appelées des erreurs de sensation, ou, mieux, être attribuées à la perversion de l'action des sens, puisque, chez les hallucinés, rien n'agit sur ces derniers qui, d'un autre côté, ne sont pas malades, à l'opposé de ce qui peut avoir lieu dans les illusions. Les *hallucinations* sont des *perceptions, internes* comme toutes les perceptions imaginables, mais *rapportées, à tort, à l'action des objets extérieurs sur les sens ;* ou, si l'on veut encore, ce sont des *transformations spontanées de la pensée en sensations le plus souvent externes*, une sorte de *délire sensorial*, dont les *illusions* ne sont, la plupart du tems, que le premier degré.

Les observations suivantes sont des exemples très-remarquables de cette espèce de folie, continuée ainsi à peu près pure, pendant un certain nombre d'années. A cet égard, elles ont le rapport le plus direct avec le sujet de cet ouvrage.

PREMIÈRE OBSERVATION.

SUSCEPTIBILITÉ EXAGÉRÉE. — DÉFIANCE GÉNÉRALE. — ILLUSIONS. — HALLUCINATIONS CONSISTANT SURTOUT EN RÊVES PRIS POUR LA REPRÉSENTATION DE RÉALITÉS. — CONDUITE BASÉE SUR CES FAUSSES PERCEPTIONS. — A PART CELA, RAISON EN APPARENCE DROITE.

SYNONYMIE. — *Tempérament Mélancolique*, *Mélancolie* des anciens et des modernes.

Genre *Illusio* de Crichton.

Wimsical Insanity d'Arnold, etc.

P. est un homme de 45 ans, d'une taille élevée, d'une constitution forte, d'un tempérament bilioso-sanguin, à démarche fière et pleine de hauteur.

Il paraît avoir reçu une éducation assez libérale.

Il arriva à Paris à l'âge de 19 ans, et il était sur le point de débuter à la Comédie-Française, sous les auspices de D., quand une place qu'il obtint dans les bureaux du ministère de la guerre, jointe au souvenir d'un amour auquel le *métier de comédien* eût enlevé tout espoir, le fit renoncer à la carrière théâtrale. C'est après avoir quitté cette place qu'il devint, dit-il, secrétaire de B., alors ministre de la guerre. Il fut recommandé, à cette époque, à M. B., préfet maritime à la Martinique, lors du retour de cet administrateur en France, et devint son aide dans le compte-rendu de sa gestion. Il fut successivement, ensuite, cuirassier, employé dans les administrations maritimes, enfin, et de nouveau, secrétaire de M. B., qui venait d'être nommé commissaire-général de la marine à V***. Ce M. B. paraît avoir toujours témoigné beaucoup de bienveillance à P., et ce dernier voit, dans les témoignages de ce sentiment, la *preuve* d'un *dessein coupable* ou *malveillant* de M. B. sur lui: le désir de lui faire épouser une de ses concubines.

P. part pour V*** avec son bienfaiteur et la maîtresse de ce dernier. Il s'imagine que cette femme lui fait la cour, et que M. B. est de connivence avec elle, d'après le dessein qu'il lui suppose. A V***, ses soupçons augmentent avec sa susceptibilité. Il quitte enfin M. B., à la table duquel il mangeait, se lie avec une Vénitienne, finit par croire que « cette dernière est aussi d'intelligence avec M. B.; qu'elle le fait dormir au moyen de narcotiques, pour lui faire, dans son sommeil, paraître les réalités comme des rêves [1]; » s'emporte, se livre presque à des actes de violence à son égard, voit dans les prétendus desseins de cette femme, dans ceux de M. B. et de quelques autres personnes sur lui, comme « des entreprises franc-maçoniques; » s'imagine que les employés sous ses ordres lui manquent de respect, etc.

Enfin il quitte l'administration maritime de V***, et vient à M***, emmenant sa maîtresse et emportant des lettres de recommandation de

[1] Toutes les phrases entre guillemets sont les expressions textuelles des malades, ou appellent l'attention sur les circonstances caractéristiques de leur délire.

M. B., dans l'intention de demander au vice-roi Eugène un brevet de capitaine de cavalerie. Là, son irascibilité, « ses soupçons contre toutes les personnes qui l'entourent, contre celles même qu'il ne connaît pas, » le font croire de plus en plus à une « ligue formée contre lui, à des entreprises franc-maçoniques. » Il cherche plusieurs fois à pénétrer de force jusqu'au vice-roi, malgré les représentations de M. de M., etc.; puis veut quitter M***, puis se détermine à y rester pour suivre sa demande; enfin est conduit à l'hôpital Saint-Ambroise, moitié de gré, moitié de force, « pour y rétablir sa santé ».

Après en être sorti, P. retourna à V** et y reprit ses travaux dans l'administration maritime. Sa susceptibilité toujours croissante lui causa de nouvelles tracasseries, qui le portèrent à quitter l'Italie. Il revint en France, dans le Midi, échoua dans ses tentatives pour avoir quelque place, et enfin se mit à faire, pour vivre, de mauvais portraits qu'il croyait et qu'il croit encore excellens, et ce métier est depuis lors devenu son seul gagne-pain.

A la rentrée des Bourbons, P., alors à

M***, présenta à Monsieur, comte d'Artois, un mémoire où il exposait l'histoire de sa vie et des injustices commises à son égard, telle qu'il me l'a racontée à moi-même. Il croit encore que le maire de M*** de cette époque, en demandant au prince comment il trouvait les fêtes qu'on lui offrait, avait intention de répondre à quelques mots lâchés par lui, P., dans le public, sur leur mesquinerie. Il voit presque un dessein formé pour l'empêcher de parler à Monsieur, dans les cris de « vive le roi, » etc., proférés par la population de M***, quand lui, M., commençait quelques phrases où il voulait rappeler au prince le mémoire qu'il lui avait présenté la veille.

P., à cette époque, était marié depuis peu de tems. Il vint à Paris avec sa femme ou plutôt sa concubine, qui « a commis, dit-il, à son égard, des choses monstrueuses, » et il y a vécu jusqu'à ce jour de son métier de peintre de portraits.

Voici comment il a été conduit à la division des aliénés. Il était chez un restaurateur, attendant, à table, un de ses amis qui devait payer leur dîner à tous deux. L'ami ne vint pas ; P.

ne put pas payer. Il fut conduit au corps-de-garde, de là à la préfecture de police. Ses manières, ses réponses, et l'état d'exaspération où son aventure l'avait mis, firent douter de l'intégrité de sa raison. Après l'examen des médecins du bureau central, il fut amené à Bicêtre.

Au premier abord, et même sans un examen approfondi, on ne croirait pas P. fou; mais en conversant avec lui, en s'intéressant à ses aventures, en applaudissant à leur récit, il est impossible de ne pas voir dans cet homme une intelligence marquée, en quelque sorte, dès la naissance, pour se fausser, et vivre malheureuse ou coupable. P. est bien ce que, en pathologie mentale, on appelle un mélancolique. Orgueil, irritabilité extrême, et poussée souvent jusqu'à la violence, conversion de circonstances indifférentes en faits graves et personnels, plaisir à raconter des malheurs bien réels pour une imagination malade, mais qui seraient nuls pour un esprit sain, P. réunit tout cela. Il est sorti une première fois de Bicêtre, y est revenu, en est sorti de nouveau, et y reviendra encore. Sa susceptibilité maladive, ses illusions, ses hallucinations, sa ferme croyance en ses fausses perceptions passées, font désor-

mais irrévocablement partie de sa nature morale, et ce serait en vain qu'on chercherait à les combattre. Mais qu'on lui en accorde la réalité, et sa raison pourra passer pour droite ; peut-être même que des yeux peu exercés parviendraient difficilement à se convaincre du contraire.

DEUXIÈME OBSERVATION.

FOLIE PUREMENT SENSORIALE. — HALLUCINATIONS DE L'OUÏE, DE LA VUE, DU TACT, DE L'ODORAT ET DU GOUT. — NUL AUTRE DÉLIRE QUE CES FAUSSES PERCEPTIONS, ET LES INDUCTIONS QUI EN SONT TIRÉES.

SYNONYMIE.—Genre *Mélancolie* des médecins de l'antiquité et de presque tous les modernes.

Démonomanie de Sauvages, Sagar, Cullen, etc...

Sensitive et *Delusive Insanity* d'Arnold.

Espèce *Démonomanie;* genre *Hallucinatio, Illusio,* de Crichton.

Monomanie de M. Esquirol, etc.

G. est un vieillard de 65 ans, de physionomie et de mœurs douces, d'une intelligence ordinaire, exerçant le métier de cordonnier. Il a été admis dans la division des aliénés, le 1er mai 1828.

Il a eu la petite vérole à l'âge de 11 ans. Il en fut aveugle, dit-il, pendant 4 mois, et en a conservé une ophthalmie chronique, caractérisée encore par de la rougeur au bord libre des paupières. Il s'est marié à l'âge de 21 ans, et, à 32, a servi comme volontaire, de 1793 à 1794. Il a rapporté du service militaire des « fraîcheurs », qui immédiatement l'ont rendu très-malade, et dont il lui reste un « lombago » qui le fait marcher courbé et comme ployé en deux. Il y a 18 ans, la misère rendit sa femme folle, et elle est restée en cette qualité à l'hospice de la Salpêtrière.

En 1820, G. revenait de Montsouris : il était, dit-il, bien portant, n'avait pas bu. Il « voit » huit ou dix hommes qui le suivaient : il les « entend » chanter, et se range pour les laisser passer. Il tombe, et se retrouve dans un corps-de-garde, avec une plaie profonde au-dessus du sourcil gauche, et dont on voit en-

core la cicatrice. On le transporte chez lui. Quelques jours après, on lui dit qu'il a indubitablement été frappé par les hommes qu'il a vus le suivre dans la plaine de Montsouris. Il le croit d'autant mieux, qu'un de ses amis et sa femme ont été dernièrement attaqués et blessés, mais dans un autre lieu. Actuellement encore, G. est persuadé qu'il a été suivi et frappé par des individus faisant partie d'une bande de voleurs, dont un grand nombre d'actions semblables sont restées impunies. A la suite de sa chute et de sa blessure, il a conservé long-tems une douleur dans le côté droit de la tête. Il ajoute que, depuis deux ou trois ans, il lui arrivait souvent de « voir les bords des ruisseaux » près desquels il passait, « verts ou rouges », et que cela coïncidait avec de « violens étourdissemens. »

Au mois d'août 1827, en rentrant chez lui un soir, il commence, « brusquement et pour la première fois, à entendre du bruit, des voix » qui le menacent de malheur, et l'effraient au point qu'il appelle un voisin, l'engage à faire avec lui une perquisition dans les greniers, pour y chercher les individus qu'il croit avoir entendus. La perquisition est infructueuse.

G. engage son compagnon à se coucher avec lui. Pendant la nuit, il « entend encore les mêmes voix; » mais son compagnon n'entend rien. Les jours, les nuits suivantes, G. fut en proie aux mêmes perceptions. Cela dura ainsi pendant « quatre mois. » Au bout de ce tems, non seulement il « entendit des voix, » mais il « vit, » soit en tout, soit en partie, les individus qui lui parlaient.

Depuis qu'il est à Bicêtre, les perceptions sont de plus en plus fortes; elles sont continuelles et ont lieu la nuit comme le jour. La lassitude seule procure du sommeil à G.; mais l'habitude a presque fait cesser la crainte que ces perceptions lui inspiraient jadis.

Pendant la nuit, les « voix » le menacent de malheur, lui parlent de tout ce qu'il a fait, de ce qu'il fera; elles le défient de se délivrer d'elles. Ces « perceptions relatives à l'ouïe » s'accompagnent de « perceptions relatives à la vue; » G. « voit » en totalité ou en partie les personnes dont il croit « entendre » la « voix. » Une d'elles lui a, dit-il, un jour, « montré » seulement « deux doigts. » Ces personnes sont très-légères, comme faites de car-

ton, et remplies de vent, et peut-être est-ce là leur nature. Aussi, rien de plus facile que de les « repousser » du pied ou de la main. Dans une lutte semblable avec une d'elles, il y a huit jours, G. s'est laissé choir de son lit, et s'est blessé à la main droite. Il voit ces personnes se vêtir des habillemens des malades qui couchent dans la même salle que lui, et venir le trouver dans ce costume. A ces perceptions de l'ouïe et de la vue, se joignent des « perceptions » légères du « tact : » G. « sent » ses persécuteurs le « toucher, le pousser. » Il s'y joint aussi des perceptions de « l'odorat et du goût : l'haleine » de ces personnes « sent » réellement « mauvais ; » elle lui « infecte le nez et la bouche, » et il est obligé de se rincer cette dernière cavité tous les matins en se levant.

Pendant le jour, G. a presque exclusivement les perceptions de l'ouïe ; cependant celles de la vue ont quelquefois lieu aussi, mais d'une manière vague, fugitive, incomplète; car G. souvent ne voit alors que le visage, ou une partie du corps de ses persécuteurs. Les perceptions de l'ouïe, au contraire, ont lieu continuellement, même pendant que vous parlez à G. sur le sujet même de ses peines, c'est-à-

dire de ses hallucinations. Ainsi il vous dit : tenez, dans ce moment même, la voix me dit telle chose : la personne à laquelle elle appartient peut être à telle distance, là-bas, sous ces combles, et elle a dû passer par ce petit trou, pour y entrer.

Depuis onze mois, G. n'a pas passé un seul jour, une seule nuit, un seul instant, excepté ceux du sommeil qui sont rares et fort courts, sans être tourmenté de ses perceptions. Il y croit fermement, bien qu'il soit tenté de regarder les êtres qui le persécutent ainsi comme d'une nature autre que la sienne, et ayant, entre autres facultés, celle de se transporter, sans être vus, et avec la rapidité de l'éclair, d'un lieu dans un autre. Il croit qu'on peut le délivrer d'un semblable état, et m'en fait la demande formelle.

G. joue aux cartes avec attention et succès, mais tout en jouant, il entend continuellement ses voix qui lui parlent de son jeu, et de choses qui y sont étrangères. « Tenez, me dit-il, dans ce moment la voix me dit telle chose, et maintenant telle autre ; ils sont

six : ce sont des diablotins; ils obéissent à leur maître qui est Satan.

Depuis plusieurs jours, je ne cesse de lui faire entendre que je m'occupe des moyens de le délivrer des importuns qui le tourmentent, et il a en moi la plus grande confiance à cet égard. Aussi « ses perceptions de l'ouïe se rapportent-elles à nos conversations sur ce sujet. » Ses persécuteurs lui disent, même dans le moment où je lui parle, que j'aurai beau faire, que je ne viendrai pas à bout de mon dessein, qu'il faudra qu'il vienne avec eux se ranger à l'obéissance du « diable. » Quelquefois cependant, durant nos conversations, les voix ne se font pas entendre à G. Les êtres auxquels elles appartiennent croient, dit-il, au Très-Haut; mais « ils ne croient pas à la divinité de Jésus-Christ; » et « telle paraît être en effet aussi la croyance de G. »

Il est sujet à une légère céphalalgie, surtout à droite; le bord libre des paupières est rouge et injecté ; les yeux sont larmoyans. Il n'y a pas de bluettes ; la vue est fort bonne ; les pupilles sont contractées. G*** lit et travaille très-bien sans lunettes ; il perçoit fort bien, et telles

qu'elles sont pour tout le monde, les odeurs et les saveurs. Il n'y a ni tintemens, ni bourdonnemens d'oreille; l'appétit est très-bon, la langue naturelle, les digestions faciles. G. ne se plaint que de ses persécuteurs. Ils lui disent, entre autres choses, que, si je parviens à le débarrasser d'eux, ils seront anéantis, brûlés, ainsi que leur grand-maître, le secrétaire du diable, qu'ils redoutent beaucoup. Ce secrétaire du diable, que G. ne connaît pas autrement, demeure tout près de l'hôpital de la Pitié. G***, étant dans cet hôpital, a été transporté chez lui par les « diablotins » qui le tourmentent, et qui, dans un trajet très-court, « lui ont fait voir toutes sortes d'objets, tels que forêts, vallées, etc. » Arrivé chez ce suppôt du démon, G*** a été sollicité par lui de s'enrôler dans la bande de ses « diablotins »; mais il a opiniâtrement refusé, et alors des infirmiers de l'hôpital sont venus le chercher et l'ont reconduit à son lit. Il croit fermement à tous les faits que je viens de raconter d'après lui, et tels qu'il me les a racontés lui-même. Ce récit, comme on le sent bien, n'est autre chose que l'histoire des rêves ou des hallucinations d'un accès de manie plus

aiguë, dont le malade a été pris à l'hôpital de la Pitié.

Cet état se continue, sans aucun changement, pendant les deux derniers mois de 1828, et pendant toute l'année 1829. Dans les premiers jours de janvier 1830, G. est pris d'une pleuro-pneumonie aiguë, à laquelle il succombe le 11 de ce mois.

Dans l'observation qu'on vient de lire, c'est à peine si l'invasion brusque des hallucinations a été précédée de quelques légers prodrômes, tels qu'une chute, due probablement à une congestion cérébrale, et précédée de fausses perceptions de la vue et de l'ouïe, et d'étourdissemens avec coloration fausse de certains objets. La folie, purement sensoriale, a conservé pendant près de trois ans ce caractère, sans qu'il s'y mêlât aucun délire maniaque proprement dit, au point que le malheureux qui en était atteint était quelquefois tenté de regarder ses hallucinations comme une incommodité dont la médecine pouvait le délivrer. Les organes des sens étaient d'ailleurs dans un état d'intégrité complète. La vue même était meilleure qu'elle

ne l'est d'ordinaire chez beaucoup de vieillards de l'âge de G. Cette observation est donc des plus curieuses. Mais elle l'est peut-être moins que la suivante, qui a avec elle la plus parfaite analogie, et dont j'ai actuellement (avril 1836) le sujet sous les yeux. La voici réduite à ses traits principaux.

TROISIÈME OBSERVATION.

FOLIE PUREMENT SENSORIALE, DURANT DEPUIS QUINZE ANS. — HALLUCINATIONS ET ILLUSIONS, RELATIVES AUX SENS DU TACT, DU GOUT, DE L'ODORAT ET DE L'OUIE. — NUL AUTRE DÉLIRE QUE CES FAUSSES PERCEPTIONS ET LES CONSÉQUENCES QUI EN SONT TIRÉES.

SYNONYMIE. (*Celle de l'observation précédente.*)

B., vieillard sexagénaire, appartenant à la classe aisée de la société, d'un esprit naturel assez développé et ayant reçu une certaine culture, était déjà en 1822 d'une susceptibilité et d'une défiance assez grandes, lorsqu'il perdit son frère, auquel il était fort attaché, et se mit dans la tête que cette mort était le résultat d'un empoisonnement. Il voulut poursuivre judiciairement ce prétendu assassinat. Son esprit s'exal-

ta davantage, et il se crut lui-même menacé de perdre la vie par le poison. Cette persuasion, qui depuis ne l'a plus quitté, est fondée sur de fausses perceptions relatives à tous les sens, excepté à celui de la vue. B. s'imagine qu'on empoisonne ses alimens; qu'on lui fait respirer de mauvaises odeurs; que, pendant son sommeil, ou son séjour au lit, on lui larde, avec des instrumens piquans, diverses parties de la peau. Il entend des paroles, des discours qui ne sont pas prononcés et qui sont relatifs aux mauvais desseins qu'il croit avoir été formés contre lui. D'autres fois seulement il travestit, suivant ses fausses idées, ce qu'il entend réellement dire à ses oreilles. Ces diverses hallucinations sont on ne peut plus fortes, suivies, déterminées. Il n'y a pas de jour qu'il ne me fasse flairer ses alimens, ses boissons, ses vêtemens, ses objets de couchage, auxquels il trouve une odeur, ou une saveur malfaisante, indice manifeste, dit-il, de l'existence du poison. Ces fausses sensations ne s'accompagnent d'aucune incohérence dans les idées, d'aucune erreur de conduite. Qu'on accorde à B. qu'elles sont vraies, et il n'y a rien que de très-logique dans ses paroles et dans ses actions.

Si je veux les lui combattre, en lui représentant qu'elles pourraient bien n'être que des erreurs, des illusions, les rêves d'un homme qui veille, il va tout de suite au fond de la question, et me répond qu'il n'est pas fou, qu'il *sait* et *sent bien ce qu'il sent;* et il n'y a rien à répliquer à cela. Ses fausses perceptions sont plus fortes, plus nettes, plus suivies que la plupart de nos vraies sensations; et sa réponse à mes insinuations est celle que m'ont toujours faite tous les hallucinés se trouvant dans le même cas que lui.

Sa vue, qui a commencé à s'altérer au mois de novembre 1834, est maintenant tout-à-fait perdue, par suite de lésions variées des nerfs et des globes oculaires, telles qu'amaurose, taies sur les cornées, staphylômes, etc... Il pourrait y avoir, malgré cette perte des organes externes de la vue, hallucinations relatives à ce sens. Mais, comme je l'ai dit, il n'y en a pas.

Quand on change B. de salle et de voisins, des impressions, des idées nouvelles neutralisent, pendant quelque tems, la production de ses hallucinations, bien qu'il se les rap-

pelle et qu'il croie toujours aussi fort à leur réalité. Mais cet état de calme et de raison à peu près véritablement complète ne dure pas long-tems, et peu-à-peu, par l'effet de l'habitude qui affaiblit les perceptions dont la nouveauté avait été momentanément un moyen de rémission, les hallucinations de tous les sens reviennent ; elles augmentent d'intensité et de fréquence, et finissent par faire entrer B. en fureur contre ceux qui l'environnent ou qui lui donnent des soins, et qu'il accuse, sans les voir, d'être des assassins, des empoisonneurs ligués contre lui.

Cet état de manie purement sensitive dure depuis quatorze à quinze ans.

QUATRIÈME OBSERVATION.

SENTIMENT RELIGIEUX NATUREL ET DE PLUS EN PLUS DÉVELOPPÉ.—INQUIÉTUDE VAGUE ET POURTANT ENTRAINEMENT INVINCIBLE A UNE VOCATION VENANT DE DIEU. —HALLUCINATIONS AUDITIVES RAPPORTÉES D'ABORD A L'ÉPIGASTRE, PUIS ET SIMULTANÉMENT AU SENS DE L'OUIE.—UNE SEULE FOIS HALLUCINATIONS DE LA VUE.—DE LA, COMME RÉSULTAT OU COMME COINCIDENCE, CROYANCE BIEN ARRÊTÉE A LA MISSION DE MESSIE RÉFORMATEUR.— DU RESTE, RAISON PARFAITE, CONDUITE PLEINE DE MORALITÉ, EXERCICE NORMAL DE TOUTES LES FONCTIONS PLUS SPÉCIALEMENT CORPORELLES.

SYNONYMIE. — *Mélancolie* d'Hippocrate, d'Arétée, de Cœlius-Aurelianus, de Galien, d'Aristote, de tous les anciens et de beaucoup de modernes.

Melancolia Enthusiastica de Sauvages et de Sagar.

Maniacal, sensitive, delusive, pathetic, fanatic insanity d'Arnold.

Genre *I*, *melancolia*; genre *II*, *hallucinatio*, *illusio*, de Crichton.

Monomanie religieuse de M Esquirol, etc.

Vanhelmont (*Demens idea*, § XII, *Oper.*, p.171) est un exemple on ne peut plus remarquable de folie sensoriale, dont les perceptions, comme dans le cas suivant, se rapportaient à l'épigastre. C'est à cet état de maladie mentale que nous devons, ainsi qu'il le raconte lui-même, son fameux système de l'archée épigastrique.

R. est un homme de taille moyenne, dans la force de l'âge (31 ans), très-fortement constitué; sa santé est parfaite et l'a toujours été; la circulation est chez lui on ne peut plus calme.

La partie supérieure, moyenne et antérieure

de son crâne est notablement développée. Ses cheveux sont longs et pendans, sa physionomie est bienveillante, pleine d'assurance et quelque fois d'orgueil.

Voici son histoire psychologique, telle que me l'ont fait connaître des heures, des journées passées à l'étudier et à converser avec lui.

R. est né de parens sans fortune. « Son éducation est bien loin d'avoir été religieuse : » c'est lui qui me fait remarquer cette circonstance. A 6 ans, il était obligé de demander son pain pour vivre. Plus tard, il commença à servir en qualité de domestique, et changea souvent de maîtres. A l'âge de 14 ans, il s'approcha, pour la première fois, de la table de la communion. A quelque tems de là, il eut la possibilité d'obtenir les faveurs d'une jeune fille, « et se retint, en pensant à Dieu. » C'est là, en effet, une pensée qui l'a occupé dès son enfance, et lui a, en quelque sorte, toujours été présente. Il réfléchissait souvent, mais d'une manière vague « aux desseins de Dieu sur lui. » Il était frappé, en même tems, des désordres qu'il voyait dans le monde, et en gémissait. Il éprouve, depuis qu'il se connaît, dans la

région épigastrique, un sentiment de chaleur et de bien-être, qui irradie dans tout son individu, et qui, en raison directe de son intensité, le rend plus ou moins plein du sentiment de sa force. A l'âge de 18 ans, R. apprend à connaître l'onanisme, et se livre à cet acte, après lequel il ressent du mécontentement et « comme des remords. » A la même époque il éprouve, tout à coup, ce qui suit : Il lui semble que « son intelligence s'agrandit, que toute la suite des phénomènes du monde extérieur se déroule à ses yeux : il aperçoit, en quelque sorte, d'un coup d'œil, quoique d'une manière peu arrêtée, toute la création. » Alors il prend le parti de se rapprocher des autels et de la table de la communion « qu'il n'avait pas fréquentés depuis six ans, » et de combattre en lui les mauvais penchans, surtout l'aiguillon de la chair, qui le tourmentait vivement. Il préfère le péché d'Onan à la faute de séduire une fille ou une femme. La vue d'un monde corrompu l'attriste de plus en plus, et son goût pour la solitude augmente. Cela ne l'empêche pas d'apprendre le métier de charron qui désormais le fera vivre. Son amour du changement de lieux et de relations s'accroît. « Il est porté invinciblement vers un

but dont il ne se rend pas bien compte. Il lui semble que Dieu l'appelle quelque part. » Il parcourt ainsi quelques parties de la France, et enfin vient se fixer à Paris, ou dans ses environs. Le jubilé de 1825 a lieu. R. y prend part avec ferveur, va dans les églises, assiste aux prédications des plus éloquens missionnaires. C'est alors qu'il a « ses première révélations. Il lui semble qu'à l'épigastre, là où il éprouve le sentiment habituel de chaleur, » dont j'ai parlé, « des paroles se font entendre, très-distinctes, mais non telles que celles qu'on perçoit par l'oreille, et bien faciles à distinguer de ces dernières. Ces paroles, qui forment des prophéties, des paraboles, » s'accompagnent d'un sentiment de bien-être plus grand, d'une chaleur qui s'irradie : elles plongent R. dans l'étonnement, dans l'extase, et lui font redoubler ses exercices de piété. L'appétit devient moindre ; le sommeil disparaît ; la nuit se passe en prières. Dans une de ces nuits de ferveur, par un tems couvert, pendant une prière, R. voit tout à coup « apparaître, au milieu des nuages, un disque lumineux, gros comme le soleil, mais non point radieux comme lui ; une voix part de ce disque et dit à R. : Les enfans que je bénirai seront bénis, et ceux que

je maudirai seront maudits jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. » R., qui reconnaît la voix de Dieu, entre en communication avec l'être incréé, et lui adresse beaucoup de questions qui n'obtiennent pas toutes des réponses. La conversation dura trois quarts d'heure. R. commença à y apprendre « quels étaient les desseins de Dieu sur lui. » En terminant « l'Éternel lui dit d'aller se coucher. » Cette vision est la seule qu'il ait eue. Après elles, les « révélations » augmentèrent et ne discontinuèrent presque plus. Mais les « paroles » qui lui étaient prononcées dans « l'épigastre » étaient bien différentes de celles de la vision. Dans cette dernière, en effet, les paroles étaient absolument semblables à celles qu'on entend par l'oreille, ce qui n'a pas lieu dans les « paroles (épigastriques) des révélations » La vision a décidé du sort de R. : « il est le Messie » qui doit venir à la fin des siècles, pour ramener toutes les nations à la même croyance, et préparer le jugement dernier. C'est en cette qualité qu'il a commencé à faire des prophéties à ses compagnons de travail, et qu'il a cherché à avoir des conférences avec M. l'abbé M., prêtre à la cour de Charles X, et avec M. l'Archevêque de Paris. Voyant

qu'il ne pouvait arriver jusqu'à ce dernier, il escalada un jour, pendant le service de la messe, la grille du chœur de la métropole, afin, dit-il, de se faire prendre, et de pouvoir ainsi faire connaître les desseins qu'il n'avait pu manifester autrement : cela lui réussit. On le conduisit à la préfecture de police, et de là à la division des aliénés, le 12 décembre 1827.

R. est l'exemple le plus tranché que je connaisse d'une monomanie sensoriale, franche, débarrassée de tout délire général, soit de pensée, soit d'action. Qu'on lui accorde la réalité de ses révélations et de ses visions, non-seulement il n'est pas fou, mais il est ce qu'il prétend être, le Messie. Avant sa vision, avant ses plus fortes révélations, il connaissait peu les écritures sacrées, il ne les a étudiées que depuis, et il les rapporte avec beaucoup d'art à sa croyance, même l'Apocalypse dans lequel il a trouvé un sens clair. « Jésus-Christ, dit-il, est bien le fils de Dieu, il est venu pour préparer les voies, mais il n'est pas le Messie : cela n'est écrit nulle part. » Quand il parle des malheurs qui attendent les méchans lors de la fin du monde, ses yeux se mouillent de larmes : il gémit sur leurs peines futures, et c'est

alors seulement que sa figure présente quelque chose d'exalté et d'un peu extraordinaire.

Il croit au malin esprit, et n'en parle qu'avec peine. Il se fait une singulière théorie des lieux infernaux. Là, dit-il, se rendent tous les sons qui se perdent sur la terre, toutes les lumières, tous les feux qui s'évanouissent dans les airs. Du reste, les peines n'y seront point éternelles, au moins pour les créatures qui y auront été placées avant le jugement dernier.

Durant 14 mois que R. est resté dans la division des aliénés, son état de manie n'a point varié, et n'a eu aucune exacerbation. Il ne se manifestait que lorsque, après avoir gagné sa confiance, on parvenait à le mettre sur le sujet de ses hallucinations. A part cela, il était l'homme du monde le plus raisonnable et le meilleur qu'on pût trouver. Rarement reclamait-il sa sortie de l'hospice, et il ne l'eût jamais sollicitée en faisant le sacrifice de sa croyance. Vers la fin de 1828, il consentit à se charger des fonctions de garçon de service, et il s'en acquitta d'une manière toute charitable.

Au mois de février 1829, on le trouva « si

raisonnable », si disposé à ajourner à des circonstances plus favorables la mise à exécution de ses projets de réforme, que l'on consentit, par un certificat en règle, à le rendre à la société et à son métier de charron. Il sortit le 11 février. Depuis ce tems je n'en ai plus entendu parler.

CINQUIÈME OBSERVATION.

HALLUCINATIONS DE L'OUIE SEULEMENT, D'OU, EN APPARENCE, IDÉES TRISTES ET EXCLUSIVES. — A PART CELA, RAISON ET SANTÉ PARFAITES.

SYNONYMIE. — *Mélancolie*, *délire exclusif et triste* des anciens et des modernes.

Melancolia vulgaris de Sauvages, Sagar, Crichton, Cullen.

Tristimanie, *lipémanie* de Rush et de M. Esquirol, etc.

L. est un homme de taille moyenne, d'un caractère naturellement sombre, offrant les attributs du tempérament bilieux. Il a 56 ans.

Il ne paraît pas y avoir eu d'aliénés dans sa

famille. Il n'était pas maladif et n'a point eu d'évacuations supprimées. Il est marié depuis 21 ans et a huit enfans. « Sa femme est la fille d'une autre femme avec laquelle il a vécu jadis. » Il n'a jamais rien éprouvé de semblable à l'état mental dans lequel il se trouve maintenant.

Cinq mois à peu près avant son entrée à Bicêtre, il quitte Paris, du consentement de sa femme, pour aller travailler au Tillet, près Gonesse. « Le maître chez lequel il logeait était dévot, et il y entendait souvent parler de religion. »

Vers le 15 ou 16 septembre, la femme L. entend dire que son mari est aliéné ; elle va le trouver, le ramène à Paris en proie à des craintes relatives à de prétendues persécutions. Les renseignemens qu'elle me donne à cet égard s'accordent parfaitement avec ce qu'auparavant m'avait dit L. Elle lui applique, sur l'avis d'un médecin, quelques sangsues derrière les oreilles, et enfin le fait conduire à la préfecture de police, d'où il est amené à la division des aliénés, le 24 septembre 1828.

Le 25, à sept heures du matin. La phy-

sionomie de L*** est celle d'un homme douloureusement affecté, terrifié même. La parole est entrecoupée, les muscles inspirateurs ont peine à soulever les parois du thorax. Voici le résultat de ma conversation avec lui « Il a commis, il y a trente-deux ans, un vol de cuivre de la valeur de 15 fr. » Cette mauvaise action n'a jamais eu aucun résultat défavorable pour lui, et elle paraît avoir toujours été ignorée. Il a été militaire pendant quatorze ans, et « s'est marié, » au sortir du service, « avec la fille d'une femme qu'il avait eue jadis pour concubine. » Il y a cinq mois, il est allé travailler au Tillet, près Gonesse, et a entendu parler « de jésuites » chez le maître qui le logeait. « Il ne sait comment ces jésuites ont eu connaissance du vol qu'il a commis il y a plus de trente ans. » Mais, au bout de deux mois de séjour, et pendant la nuit, « ils n'ont pas tardé à le lui reprocher, en murmurant, en parlant bas » à son chevet. « Il a d'abord pris cela pour des rêves. » Mais la persistance, la force toujours croissante de ces reproches, qui s'accompagnaient de menaces de châtimens, lui a bien fait voir que « c'était des réalités. » Il a donc changé de logement; mais, dès la première nuit, les

mêmes « voix se sont fait entendre » dans la cheminée, à la fenêtre, à la porte. Il s'est levé pour voir quel individu les proférait et n'a trouvé personne. C'est alors que sa femme est venue et l'a ramené à Paris. « Dès la première nuit, les voix ont recommencé de plus belle. » Il s'est contenu d'abord, parce que sa femme dormait à côté de lui. Mais enfin n'en pouvant plus, il a cherché à s'éclairer sur la cause du bruit et n'a pu en venir à bout. Vers le matin, la « bagarre » est devenue « générale, » dit-il; les gendarmes étaient dans la rue, les voisins aux fenêtres, « criant » contre les « jésuites, » qui étaient là pour l'arrêter. Alors il s'est rendu à la préfecture de police, d'où on l'a conduit à Bicêtre hier au soir.

« Cette nuit » il a « entendu » les mêmes « voix » qui lui « disent » qu'il faut qu'il soit puni, qu'il « sera fusillé. » Il est persuadé que sa mort est imminente, et rien ne peut lui ôter cette idée.

Le 26 à 7 heures du matin. Le malade est persuadé que de la « salle du conseil » voisine, il a « entendu » cette nuit, ce matin même, des « voix » qui lui ont annoncé que sa

femme avait subi la peine de mort, et que lui allait bientôt la subir aussi. Rien absolument ne peut le distraire de cette idée, et sa physionomie exprime bien sa persuasion à cet égard. Pendant que je lui parle, il me demande si je ne « les entends » pas qui « ordonnent » d'apprêter les armes pour le fusiller. Sa femme qui est venue ce matin demander de ses nouvelles, mais qui ne l'a pas vu, lui a apporté quelques effets. « Ces effets » il me les montre, et me dit qu'ils « ont été trouvés sur cette malheureuse, après sa mort. » J'ai beau lui affirmer qu'elle vit, il n'en croit rien, et attend sa propre fin avec résignation.

Le pouls est naturel, la langue blanche, aucun viscère ne me semble souffrir.

Six heures du soir. Tous les raisonnemens que je puis imaginer pour persuader au malade que sa femme n'est pas morte sont inutiles. Dieu lui-même, me dit-il, descendrait du ciel pour le lui affirmer qu'il ne le croirait pas.

Le 30, même croyance. L. s'imagine que « les voix l'accusent d'avoir abusé de ses filles, » et il veut faire constater leur virginité pour

repousser cette inculpation. Du reste il ne délire absolument que sur ses fausses perceptions de l'ouïe, ou plutôt, sauf ces perceptions, il ne délire pas. Qu'on en admette la réalité il dit et fait ce que tout homme dirait et ferait à sa place. Il se refuse à prendre tout médicament.

Le 4 à 5 heures du matin, il me dit que, si on lui montrait sa femme vivante, il crierait au miracle; à 9 heures je la lui fais voir au parloir, il s'arrête quelque tems interdit, dit que c'est bien elle, qu'il la reconnaît, et il l'embrasse avec effusion. La vue de sa femme a ébranlé sa conviction. Il reconnaît qu'elle n'a pas été morte, mais il prétend qu'on « a joué une répétition de sa mort, et que c'est cette répétition qu'il a entendue. » J'insiste et je lui affirme que tout ce qu'il a entendu n'existait que dans ses oreilles; cela lui paraît difficile à croire, mais enfin il avoue qu'il serait à désirer pour lui qu'il en fût ainsi.

Le 5 à 7 heures du matin. Les perceptions relatives à l'ouïe ont été et sont encore plus fortes que jamais. L. est dans la « même

croyance relativement à la répétition de la mort de sa femme. » Il croit que ses persécuteurs, désunis dans leurs intentions à son égard, se sont battus en duel, et qu'un d'eux a été tué, « il a entendu » le bruit du duel. Profond découragement, refus de toute médication.

Du mois d'octobre 1828 au mois d'octobre 1829, l'état de manie sensoriale reste absolument le même. Les hallucinations sont purement relatives au sens de l'ouïe, et si l'on admettait que ces sensations sont fondées, L. serait parfaitement raisonnable. Je n'ai jamais aperçu en lui la moindre trace de délire général. Ses fausses perceptions le font toujours croire à des persécutions dirigées contre lui; rien absolument ne peut le faire douter de leur réalité : il est à cet égard d'un entêtement extrême. Si on le contrarie là-dessus, ou que dans la nuit ses fausses perceptions aient été très-violentes, il entre très-facilement en colère. « On fait de lui des risées; on l'empêche de dormir; on le tourmente; on le presse, etc. » Outre les perceptions de sons nettement articulés, il « entend » continuellement un « bruit de clo-

ches, » qui viendrait de l'église voisine. Il les entend même le vendredi saint. Ma remarque qu'elles ne sonnent jamais ce jour-là, ne l'ébranle pas. Je n'ai jamais vu d'hallucinations de l'ouïe aussi fortes, aussi isolées de tout délire, de toute incohérence dans les idées, aussi indépendantes de tout état morbide général.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1829, L. commence à ressentir les premières atteintes du scorbut. Il attribue le malaise qu'il éprouve à ses ennemis, à « ces messieurs, » et se refuse à prendre tout médicament. Les hallucinations continuent, bien qu'il n'en parle plus avec autant de force. Il devient très-faible et ne quitte plus le lit. La teinte de la peau est d'un jaune terreux; elle offre aux extrémités inférieures de nombreux points scorbutiques; les gencives sont fongueuses et saignantes; l'haleine est fétide.

Dans les derniers jours de novembre, L. consent à prendre quelques médicamens anti-scorbutiques, et pendant deux ou trois jours il ne parle plus de ses fausses perceptions; mais bientôt elles le reprennent, et il recommence à at-

tribuer sa maladie à ses persécuteurs. Le matin même du jour de sa mort, qui a lieu en pleine connaissance, il attribue la difficulté qu'il éprouve à respirer, à la compression que ses ennemis exercent sur lui.

SIXIÈME OBSERVATION.

SENSIBILITÉ NATURELLEMENT EXALTÉE. — ERREURS, ILLUSIONS SUR DES FAITS RÉELS, MAIS EXAGÉRÉS OU MAL INTERPRÉTÉS, PUIS HALLUCINATIONS DE LA VUE ET SURTOUT DE L'OUÏE, D'OU TENTATIVE DE SUICIDE. — MORT DANS UN ACCÈS DE DÉLIRE MANIAQUE PLUS GÉNÉRAL.

SYNONYMIE. — *Tempérament mélancolique*, *mélancolie*, *délire exclusif* des auteurs.

Illusions et *hallucinations* des pathologistes français et étrangers.

CAS ANALOGUES : Le précédent et le suivant, etc. Mais dans cette sixième observation et dans la septième, le délire, à peu près exclusivement sensorial comme dans les cinq autres, devient vers la fin plus général et plus aigu, prenant ainsi les caractères de la manie proprement dite.

Quant aux tentatives de suicide qui ont eu lieu dans les deux cas, dans le dernier surtout, il importe de remarquer, pour l'exactitude de l'analyse psychologique, que cette propension funeste ne venait point d'une impulsion en quelque sorte spontanée, ou de l'ennui pur et simple de la vie (*tædium vitæ*), comme dans la véritable hypocondrie suicide; mais bien qu'elle était le résultat des hallucinations, et de l'état de malaise et de terreur qui les accompagnait.

M. est un homme de petite taille, de tempérament sanguin, âgé de trente-trois ans. Il a été admis une première fois dans la division des aliénés, le 20 septembre 1826, en est sorti non guéri, mais fort calme, le 28 avril 1827 ; y est rentré dans le même état de manie que la première fois, le 9 juillet 1828.

« Sa mère est morte folle ; son père s'est suicidé » par suite de mauvaises affaires; lui, M., a toujours été d'une « sensibilité, » d'une « susceptibilité » extrêmes, disposé à croire qu'on lui voulait du mal, ou qu'on cherchait à s'amuser de lui, ce qui le rendait fort timide. Sa mère disait souvent de lui que sa sensibilité ferait son

malheur, et qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il mourût jeune.

Ces dispositions originelles ont augmenté avec l'âge, et ont fait faire à M. toutes sortes de sottises, qu'il condamne en les racontant, et que souvent même il condamnait en les commettant. Il a fréquemment été dupe, dit-il, et n'a jamais cherché à être fripon. Il était naturellement enclin aux plaisirs vénériens, et cette disposition a été le point de départ, la cause de ses fautes et de ses malheurs, car il en a éprouvé de réels; mais beaucoup ont été imaginaires. Il s'est cru persécuté par des gens qui avaient tout au plus dessein de s'amuser à ses dépens. C'est là ce qui résulte d'une histoire bizarre et très-détaillée qu'il a écrite de sa vie, *ab ovo* jusqu'au moment actuel. Chez lui les « hallucinations » paraissent n'être venues que peu à peu, et vers la fin, par les progrès d'une irritabilité générale, qui le faisait d'abord prêter des intentions malveillantes à des actions, à des paroles qui n'en avaient point (illusions), et qui enfin lui a fait entendre des sons qui n'étaient pas produits (hallucinations).

M. est marié depuis douze ans, et depuis onze

séparé de sa femme, qu'il croit lui avoir été infidèle. Il est brodeur, et il fit venir, il y a trois ans, sa sœur à Paris, pour travailler près de lui dans le magasin de son maître. Il ne tarda pas à croire que ce maître et les autres personnes de son entourage le calomniaient, en l'accusant d'inceste, et voulaient ainsi le perdre de réputation. Cette croyance paraît fondée sur des hallucinations de l'ouïe. Ainsi il a « recueilli les paroles » d'exempts de police qui se disaient entre eux : « M. est un grand scélérat ; » elle s'appuie encore sur des illusions, de faux raisonnemens, qui lui donnent la conviction que toute la France est instruite des bruits calomnieux qu'on a fait courir sur son compte. Il lit cela sur la figure des personnes avec lesquelles il est en rapport ; il le voit dans leurs actions. Il est persuadé que les journaux se sont occupés et s'occupent encore de lui à cet égard. Et cependant il ne lit pas ces feuilles ; il n'a donc jamais pu y voir une seule ligne où il fût question de lui. Mais voici comment il raisonne. Il y a deux ou trois ans que, n'ayant plus d'ouvrage par suite des calomnies qu'on a, dit-il, fait courir sur son compte, il se jeta par la fenêtre pour mettre fin à son existence. Il ne fit que se casser la cuisse droite ; ce dont on le

guérit à l'Hôtel-Dieu, sauf une légère claudication. Des accidens de ce genre, dit M., doivent être et sont toujours « mis sur les journaux. » Un homme qui cherche à se détruire est ordinairement « criminel. » Les journaux ont donc dû conclure que M. était criminel et le répéter souvent depuis. Ainsi toute la France a dû être instruite de la prétendue scélératesse de M., et en voici la preuve suivant lui. Lassé des calomnies répandues sur son compte à Paris, il se rendit à Nantes, son pays, pour travailler de son état; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que « ces calomnies avaient pénétré jusque là. « Il n'entendit rien dire, » mais il « vit » bien, à l'air et à la conduite des personnes avec lesquelles il se trouvait en relation, qu'on « savait » à Nantes que « M. est un grand scélérat. » Il fut donc forcé de quitter Nantes et revint à Paris. Ses fausses perceptions, les actes auxquels elles l'entraînèrent, ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention de la police, qui le conduisit à Bicêtre le 21 septembre 1826.

La santé de M. a toujours été faible, si ce n'est depuis l'époque à laquelle il s'est jeté par la fenêtre. Dès ce tems, en effet, il paraît s'être mieux porté. Aujourd'hui (21 septembre

1827) toutes ses fonctions se font avec régularité, et rien n'indique un organe en souffrance. La circulation en particulier est fort calme.

1831. M., pendant les deux séjours qu'il a faits dans la division des aliénés, n'a pas cessé d'être dans l'état de délire sensorial dont j'ai donné les détails; mais, la plupart du tems, quand on ne l'interrogeait pas, on pouvait le croire un homme raisonnable. Dans ces momens-là il travaillait à des ouvrages de broderie, où il était fort habile, et qui lui étaient payés cher.

Depuis sa seconde entrée dans la division des aliénés, le 9 juillet 1828, il a eu dans l'intérieur de l'hospice trois ou quatre accès de manie plus aiguë, marquée surtout par de l'érotisme et de la disposition à briser et à nuire. Le dernier a commencé à la fin de 1830, et n'a fait qu'aller en augmentant, malgré l'emploi des moyens ordinaires. De tems en tems le délire devenait plus aigu, et approchait de celui de la méningite.

Vers la fin, l'amaigrissement devient considérable; la membrane muqueuse gastro-intes-

tinale se prend ; il y a du dévoiement. M. brise tout ce qu'il y a dans sa loge, jusqu'à la paille de son lit, et se met dans un état complet de nudité. La face a une expression de stupidité remarquable. La fièvre s'allume ; agitation très-grande ; séjour au lit. Signes d'un épanchement pleurétique à gauche. Mort dans la nuit du 23 au 24 février 1831.

SEPTIÈME OBSERVATION.

MANIE AIGUË DU GENRE TRISTE, CONSISTANT PRESQUE EXCLUSIVEMENT EN HALLUCINATIONS TRÈS-VIOLENTES DE L'OUÏE, AVEC PROPENSION INVINCIBLE ET CONTINUELLE AU SUICIDE. — QUELQUES EXACERBATIONS, DANS LESQUELLES SEULES S'ÉTABLIT UNE SORTE DE DÉLIRE GÉNÉRAL, OU IL EST POURTANT FACILE DE RECONNAÎTRE LES IDÉES FIXES ET LES FAUSSES PERCEPTIONS QUI S'Y RAPPORTENT. — MORT DANS UN GRAND ÉTAT D'ÉPUISEMENT, OCCASIONÉ SURTOUT PAR L'ABSTINENCE VOLONTAIRE D'ALIMENS.

SYNONYMIE. — *Mélancolie, lipémanie, tristimanie.*

Illusio, hallucinatio.

Hypocondrie suicide.

Hypocondriacal insanity d'Arnold, etc.

CAS ANALOGUES : Perfect (*Annals of insanity*, case VIII, etc.)

Pinel. (*Traité de l'aliénation mentale*, pag. 169 et suiv.)

M., admis dans la division des aliénés, le 2 juillet 1832, à l'âge de trente-huit ans, est un ancien militaire, qui s'est fracturé les deux jambes en cherchant à déserter de la citadelle de Besançon. Il en est résulté une double amputation faite avec succès, et après laquelle M. s'est marié et a repris son état de vannier. Mais il est resté plus sombre qu'avant, et il n'a cessé d'être chagrin du souvenir de sa faute, du résultat qu'elle a eu pour lui, et de celui qu'elle eût pu avoir, si la mutilation, qui en a été la suite, n'eût adouci en sa faveur la sévérité de la justice militaire.

Ces souvenirs et une misère profonde ont peu à peu altéré la raison de M., et l'ont fait conduire à Bicêtre dans l'état suivant :

Marche difficile sur deux jambes de bois; exercice normal des fonctions étrangères à l'encéphale; physionomie triste et abattue; action complétement naturelle des sens externes. Au premier aspect, apparence d'une raison intacte, et surtout point de délire maniaque général, pas d'accroissement de la circulation, soit générale, soit encéphalique. A un plus ample examen, hallucinations très-violentes et conti-

nuelles de l'ouïe, qui font croire à M. qu'on le persécute, qu'on l'injurie, qu'on le menace de le fusiller, de le faire mourir dans les plus horribles souffrances. De là, privation à peu près complète de sommeil; erreurs de conduite; pratiques singulières; paroles en réponse à celles que le malade croit entendre, ou prononcées conformément à de prétendus ordres, donnés par *les voix*. Idées tristes, presque toutes relatives à la nécessité de mettre fin, par le suicide, à un état de souffrance morale qui va jusqu'à la douleur physique et se confond avec elle. Cet état d'anxiété et d'hallucinations s'exaspère quelquefois jusqu'au point de dégénérer en un véritable délire maniaque, presque général, et accompagné d'injection de la face et d'une agitation extrême, qui force à maintenir le malade par le gilet de force, et qui le rend beaucoup moins sensible aux impressions venues du monde extérieur.

Pendant dix mois de séjour dans la division des aliénés, cet état, loin d'offrir la moindre rémission, n'a fait qu'aller en augmentant, malgré l'emploi suivi des émissions sanguines, des bains, des exutoires. M. s'est de plus en plus concentré dans ses fausses perceptions, et est

devenu d'autant moins attentif aux impressions extérieures. Le sommeil a été presque constamment nul; mais il n'y a jamais eu dans les idées une grande incohérence maniaque.

Le point le plus saillant de l'état mental de M. a été son désir de recevoir ou de se donner la mort. Il avait en cela un double but : 1° terminer ses souffrances morales et corporelles; 2° ne pas mourir dans d'horribles supplices, ce qu'il croyait inévitable. Ce but, il a constamment cherché à l'atteindre, et cela par tous les moyens possibles. Une première fois il se donna sur les parois de la poitrine des coups de canif, dont il ne tarda pas à guérir. Une autre fois il trouva moyen de se débarrasser de sa camisole, et il se traînait sur ses moignons pour aller se pendre, avec une sangle, à la rampe d'un escalier voisin, lorsqu'on l'arrêta. Je l'ai vu plusieurs fois encore se mettre en route de la même manière, pour se jeter du haut en bas des degrés de la salle supérieure à la sienne, ou pour aller dans la cour de l'infirmerie chercher la mort qu'il croyait y trouver. On exerça sur lui la plus grande surveillance; on lui ôta ses jambes de bois. On le garda à vue; on lui laissa presque constamment appliqué le gilet de force.

Alors, à plusieurs reprises, il voulut se laisser mourir de faim. Il fallut lui ingérer par le nez, avec la pompe œsophagienne, des alimens liquides. On parvint à vaincre ainsi son obstination, et à le forcer à prendre de lui-même des alimens plus substantiels.

Mais dans les premiers jours du mois de mars 1833, son état d'hallucination et de souffrance s'augmentant, ses idées de suicide le reprirent de plus belle, et il refusa obstinément jusqu'au jour de sa mort, c'est-à-dire pendant près d'un mois, de prendre de gré aucun aliment. Il fallut en revenir à l'ingestion de bouillon par la pompe œsophagienne, répétée plusieurs fois par jour. Cette opération était un supplice pour M. : elle l'empêchait de terminer ses souffrances par la mort, et elle le faisait désobéir à ses « voix, » qui lui disaient de ne pas manger. C'était une chose pénible, et tout à la fois presque grotesque, de l'entendre, dans son langage fortement accentué du midi, vous *démander* la mort, comme un homme, sur le point d'être assassiné, demanderait grâce. Pour lui, il n'y avait plus désormais d'idée que celle-là : la mort. Je suis persuadé qu'il se serait prêté avec joie à tout ce qu'on eût voulu faire pour la lui donner.

Les hallucinations ne discontinuaient pas; mais le dépérissement devint considérable, l'altération de la face profonde et étrange. Il s'y joignait une impression de douleur et de crainte extraordinaire. Le pouls était lent et faible; l'haleine fétide, les lèvres et les dents fuligineuses.

HUITIÈME OBSERVATION [1].

MANIE RELIGIEUSE, CONSISTANT PRESQUE EXCLUSIVEMENT EN HALLUCINATIONS DE L'OUÏE, QUI DATENT DE 23 ANS, ET S'ACCOMPAGNENT, EN APPARENCE, DE TOUTE LA RAISON COMPATIBLE AVEC CET ÉTAT.

SYNONYMIE. *Délire divin* ou *prophétique* de Platon, Arétée, Cœlius-Aurelianus.

Melancolia superstitiosa de Willis.

Melancolia enthusiastica de Sauvages et de Sagar.

Manie religieuse des médecins modernes.

[1] Je la publie pour la première fois, ainsi que la troisième; mais elle est, à elle seule, une preuve si démonstrative de la vérité des opinions contenues dans cet ouvrage, que je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de la joindre aux sept observations précédentes.

P., vieillard très-vert encore, d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin, est renfermé dans la division des aliénés depuis cinq à six ans. Le six février 1813, après quelques semaines, quelques mois peut être, d'inspirations légères et, pour ainsi dire, intérieures, *Dieu lui apparut*, pour la première fois, *dans toute sa gloire*, et *lui annonça* qu'il était son fils, son envoyé, chargé par lui d'annoncer sa volonté aux hommes, et d'opérer, par ses exhortations, la réforme de leur état social. Cela ne l'empêcha pas d'exercer toujours son métier de cordonnier, et de se conduire, comme par le passé, avec toutes les apparences d'une raison parfaite. Ce ne fut que deux mois environ avant son entrée à Bicêtre, et sur l'ordre formel de Dieu, qui le visita encore ce jour-là, que P. cessa de travailler, et qu'il resta, pendant près de six semaines, renfermé volontairement dans sa chambre, à demi-nu, ne mangeant pas, ou mangeant peu, en proie à des avertissemens divins réitérés, et à toute l'exaltation qui en était la suite. Ce fut là ce qui détermina son admission dans la division des aliénés, le 8 octobre 1829. Il était, en ce moment-là, fort calme.

Depuis ce tems, son état n'a véritablement pas varié. P. se croit en communication avec Dieu, dont il se dit le *fils bien-aimé*. Les fausses perceptions sur lesquelles il fonde cette croyance sont, à peu près, purement relatives au sens de l'ouïe, et ne s'accompagnent d'aucune incohérence générale dans les idées, d'aucune excitation, d'aucune erreur de conduite. Indépendamment des deux visions, ou hallucinations de la vue, dont j'ai parlé, il en a eu encore deux ou trois autres. Dans l'une d'elles, *il a été ravi en esprit jusqu'au trône de Dieu, en compagnie de la vierge Marie, et il est allé s'asseoir à la droite de son divin Père*. Pour ce qui est de ses fausses perceptions habituelles, c'est-à-dire de ses hallucinations de l'ouïe, quelquefois c'est Dieu qui lui parle en personne; d'autres fois l'Être suprême se sert pour cela de l'intermédiaire de l'archange Raphaël, comme il se servait de Gabriel pour envoyer à Mahomet les articles de la loi musulmane. Ce divin messager lui donne souvent des avertissemens très-longs, très-explicites, que P. écrit avec grand soin, et dont il m'a transmis un grand nombre. En les lisant, sauf la différence des tems, des lieux et des personnes, on croirait lire un chapitre du Coran. Il y règne seu-

lement un peu moins d'incohérence. Il y a un de ces avertissemens qui contient d'assez bonnes choses sur la valeur de l'art médical, et où se trouvent sur l'intervention de la divinité dans la cure des maladies, des idées qui rappellent celle du bon Paré : *je le pansay, Dieu le guarit.*

Il arrive quelquefois que, pendant longtems, la voix, les inspirations, tout se tait. P. alors vit sur son passé. Mais il n'en est pas moins persuadé, pour cela, de la réalité de ses fausses perceptions, et il attend tranquillement qu'elles recommencent, bien convaincu qu'il ne saurait en être autrement. Un de ces intervalles a duré, sous mes yeux, douze à treize mois environ, et la foi du prophète n'en était en rien ébranlée.

Depuis un ou deux ans, une cataracte s'est formée sur chaque œil. P. n'y voit presque plus, et il est obligé de faire écrire ses avertissemens divins par un de ses compagnons de salle. La forme y perd, mais le fond reste le même. P. se refuse néanmoins à toute opération sur ses globes oculaires. Dieu, dit-il, lui rendra la vue, quand il en sera tems. J'ai essayé de

porter vivement son attention sur la nécessité d'une opération chirurgicale, afin que, pendant le sommeil, quelque avertissement divin, réflétant cette excitation, lui enjoignît de se laisser opérer. Le résultat a été opposé à celui que je voulais obtenir. Dieu s'est opposé à l'opération.

P. est, en ce moment, atteint de scorbut, c'est-à-dire d'une maladie grave et essentiellement débilitante. Cela n'a rien changé à son état d'hallucination et de foi religieuse. Cela n'a pas non plus généralisé le délire. Il n'y a rien de plus, chez lui, que ce qui y a toujours existé, c'est à dire, de fausses perceptions de l'ouïe, et elles continuent ainsi depuis vingt-trois ans. Celles de Mahomet, à ne les prendre toutefois qu'à sa sortie de la grotte du mont Hara, n'ont peut-être pas duré aussi longtems [1].

[1] Dans le mémoire qui suit sur les *analogies de la folie et de la raison*, on aura à remarquer surtout celles qui sont relatives aux hallucinations chroniques, ou à la folie sensoriale. Les observations qu'on vient de lire et celles qui leur ressemblent m'en ont fourni la première idée, et elles me firent émettre sur le démon de Socrate une opinion qui, à l'époque ou je l'énonçais, n'était presque qu'un pressentiment.

III.

RECHERCHE

DES ANALOGIES

DE LA FOLIE ET DE LA RAISON.

[1834.]

On a dû, pour faire le tableau de la folie, l'étudier et la décrire à son *summum* d'intensité, dans ses formes les plus tranchées et les plus distinctes, les plus éloignées, en un mot, de celles de la raison. C'était le moyen de la mieux peindre, mais ce n'était pas celui de la faire mieux comprendre. Dans ce dernier but, il faut non-seulement étudier l'action de ses causes occasionelles, son incubation, son début, le passage de la raison à la folie, mais en-

core rechercher les états psychologiques qui, dans ce qui n'a pas cessé d'être de la raison, se rapprochent le plus des diverses formes et des divers degrés de l'aliénation mentale. Ces recherches analogiques, puisées en très-grande partie dans ce que chacun peut avoir éprouvé par soi-même, donneront lieu à des rapprochemens d'où jaillira une lumière claire pour tous les yeux, et elles montreront, mieux que des descriptions isolées, que la folie n'est point une chose à part, que tous les fous ne sont point sous la tutelle des asiles qui leur sont consacrés, et que, de la raison complète ou philosophique au délire véritablement maniaque, il y a d'innombrables degrés, dont il serait avantageux à tout homme d'avoir au moins la connaissance générale, afin de ne pas mettre toujours la colère ou la vengeance à la place de cette pitié indulgente dont peut-être il a eu quelquefois besoin, et qu'il pourra quelquefois encore avoir à réclamer pour lui-même.

I. A son point de départ, et dans les dispositions mentales qui en sont la cause prédisposante, organique ou constitutionnelle, la folie est encore de la raison, comme la raison est déjà de la folie; et il importe de commencer

par là l'étude de leurs analogies. Ces dispositions, suivant même le langage ordinaire, sont, dans le mode moral ou affectif, une *irritabilité* extrême, une *sensibilité* excessive, qui donnent lieu à des *illusions* et à toutes les erreurs de jugement qu'elles traînent à leur suite, ou dont elles ne sont que le premier degré. Ce sont des appétits, des *goûts*, des désirs *bizarres* et *exclusifs*, des *passions* mauvaises, *désordonnées*, *délirantes*, un entraînement, une *irrésistibilité* dans les actes, qui frappent tous les yeux, parce qu'ils ne sont point en harmonie avec la raison commune. Et dans le mode intellectuel, c'est un *manque* d'*attention* qui donne lieu à de la *distraction* et à une apparence d'*insensibilité* aux impressions venues du dehors; c'est une *association vicieuse* des sentimens et des idées, qui produit des singularités, des disparates, de l'*incohérence* dans les discours, ou bien une association trop rapide de ces actes intellectuels, qui occasione dans le langage de la *confusion* et des ellipses inintelligibles; c'est enfin un jugement faux qui donne lieu à des manières de voir fausses et à des déterminations et à des actes que réprouve l'assentiment général.

En dernière analyse, il y a, dans les dispositions à la folie et à son point de départ, exaltation ou perversion de la sensibilité générale, exaltation ou perversion des appétits et des passions, vice de rectitude ou de rapidité dans l'association des sentimens et des idées. Or, ce sont là, au degré près, tous les traits essentiels ou primordiaux de la folie déclarée. Seulement, dans cette dernière, il n'est pas toujours aussi facile d'en faire l'analyse, parce que le désordre est plus grand, parce que ces diverses sortes de lésions de la volonté et de l'entendement se mêlent et se croisent, et qu'il en résulte un accroissement, soit de bien-être, soit, et beaucoup plus souvent, de malaise tout à la fois physique et moral, qui, devenu cause à son tour, augmente encore le trouble des passions et des idées, et donne lieu à des actes d'une violence démesurée et d'une extravagance manifeste.

II. Il est rare, dans le cas même d'une cause traumatique ou toxique, telle qu'un coup violent sur la tête, un excès de vin ou l'ingestion d'un poison narcotique, il est rare, dis-je, que la folie débute brusquement et sans prodrômes.

Presque toujours elle a une période d'incubation, et dans ce cas encore ses analogies avec certains états psychologiques qui appartiennent à la raison, sont assez remarquables pour mériter quelque attention. On les trouvera, ces analogies, dans ces passions violentes, exclusives et long-tems continuées, où, comme dans la passion de l'amour, domine un seul sentiment, un seul ordre d'idées, que la raison combat quelquefois, mais en vain, que d'autres fois elle ne cherche pas à repousser, soit qu'elle s'y complaise, ou qu'elle soit devenue incapable de juger de leur trop grande extension. Souvent il y a, dans ce cas, une absorption, une concentration morale qui frappent les yeux même les moins exercés; il y a une distraction qui n'est pas ordinaire, et jusqu'à de l'incohérence dans les idées : et cet état, qui n'est autre chose que de la mélancolie, c'est-à-dire, le premier degré de l'aliénation mentale, passe souvent à un véritable état de manie déclarée. Mais dans beaucoup de cas il n'en est heureusement pas ainsi : la mise en exercice d'autres sentimens, d'autres passions, la production d'idées nouvelles, ce que l'on appelle, en un mot, des distractions, des diversions, permettent à la raison de reprendre son empire; et, bien

qu'elle ait été sur le point de céder, de se perdre peut-être pour jamais; le mot de folie n'a pas été prononcé, et elle passe pour n'avoir reçu aucune atteinte.

Je ne fais qu'indiquer ces rapprochemens, dont le développement va trouver sa place dans l'examen de la manie aiguë.

III. Cet état, sous le rapport des recherches d'analogie auxquelles je me livre, affecte deux formes générales qu'il importe de bien distinguer, parce qu'on en retrouve le type dans les deux ordres généraux de passions. Ou bien le délire offre un caractère de bonheur, de gaieté, de bienveillance, ou bien il porte l'empreinte de la peine, de la menace et de la violence.

Dans la première de ces deux formes, qui est de beaucoup la plus rare, il existe chez le maniaque un sentiment de bien-être et de force à la fois physique et intellectuelle, un état de bonheur qui perce dans toutes ses paroles et dans tous ses actes, et qu'il voudrait faire partager à tout ce qui l'environne. Or, c'est là littéralement, et au degré près, ce qui a lieu dans les passions gaies et heureuses, et dont la plus

haute expression est la joie et *son délire*. Non-seulement on y jouit du bonheur présent, mais tous les rêves d'avenir paraissent devoir se réaliser incessamment, et ce bonheur, ces espérances, on voudrait y voir participer tout le monde. La vue du malheur afflige ou importune ; quelquefois même on ne le conçoit plus. Il se joint à ces sentimens, ce désordre d'idées que fait toujours naître une passion trop vive ou exclusive. Les gestes, les actes aussi sont désordonnés, sans but apparent, comme ceux des fous. Il y a, en un mot, chez l'homme plongé dans le délire de la joie, une exubérance tout à la fois de bonheur et de vie qui a besoin de se traduire par des mouvemens dont le seul objet semblerait être la déperdition d'une névrosité également exubérante. On sait d'ailleurs qu'une joie inattendue et portée à ce degré excessif, peut donner lieu à un délire maniaque souvent irrémédiable, qui n'en est souvent que la continuation. Sûrement qu'alors le bonheur devient de la peine, comme le plaisir purement physique, s'il est porté à un trop haut degré, ou s'il est prolongé trop long-tems, ne tarde pas à prendre les caractères de la douleur.

La seconde forme de la manie, qui est aussi

sa forme la plus fréquente, est celle où, comme je l'ai dit, le délire offre les traits de la souffrance et de la colère : c'est la manie furieuse, la manie aiguë proprement dite. Or, son analogie, j'allais presque dire sa similitude, avec certaines formes de la raison, avec les passions tristes ou violentes par excellence, la colère, la peur, le désespoir, cette analogie, dis-je, est frappante. Dans l'un et dans l'autre cas, parallèlement à l'état ou de passion ou de fureur maniaque, existe un état de malaise moral et de souffrance physique qui s'y ajoute, pour donner lieu non-seulement au désordre des idées et des actes, mais encore au caractère de violence et de nocuité de ces derniers. La colère, la peur, le désespoir, tels sont donc les trois principaux termes de comparaison que la raison peut offrir à la recherche des analogies de la manie aiguë, furieuse ou triste.

Le plus ordinairement le maniaque furieux menace, frappe, ne cherche qu'à commettre des actes de violence. Son délire est une colère continuelle; la contre-partie de l'axiome hippocratique, *furor ira diuturna*. Seulement ici le désordre est plus grand que dans la colère raisonnable. Il y a une plus grande incohérence

des idées, et entre elles des ellipses tellement fortes qu'on ne peut pas en combler les vides. Il y a un mélange plus inextricable de tous les sentimens et de toutes les passions, ou au moins de plusieurs d'entre elles; il y a une plus grande propension à faire acte de colère sur les personnes, les choses les plus innocentes ou les plus inoffensives. Cette exubérance furieuse, qui semble devoir s'épuiser à tout prix, prend sa source dans l'état de malaise qui l'accompagne, à en juger par ce qui se passe dans la colère elle-même; elle prend sa source dans l'exaltation de l'amour-propre et dans l'accroissement du sentiment de la propre puissance; elle la prend enfin dans des illusions et des hallucinations qui mettent le maniaque en hostilité contre des personnes ou des choses auxquelles il attribue, à tort, des intentions ou des actes nuisibles, dirigés contre lui.

Or, tous les traits de cette analyse d'un accès de manie furieuse, jusqu'aux illusions sur les intentions, se retrouvent, à peu de chose près, dans un accès de colère porté au plus haut degré, surtout s'il a lieu chez un homme naturellement peu maître de lui-même, ou excité par un commencement d'ivresse.

Il n'est personne qui n'ait éprouvé, par lui-même ou par l'observation des autres, les effets de la peur portée à un haut degré. Ces effets tiennent vraiment du délire, et peuvent parfaitement rendre compte de ce qui doit se passer chez un maniaque peureux, chez un panophobique. Il se fait alors une confusion extrême des idées qui perdent leur cohérence; on est saisi de vertige; les yeux se couvrent comme d'un voile; loin de faire ce qu'il faut pour fuir ou repousser le danger, on agit dans le sens contraire, ou l'on n'agit point du tout. Les muscles entrent en convulsions, ou bien ils fléchissent sous le poids du corps; il se fait souvent des exonérations involontaires. Un sentiment de faiblesse et de froid inexprimable a lieu, et peut aller jusqu'à la syncope. Quand il n'en est point ainsi, que l'individu demeure capable de quelque action, il se manifeste un égoïsme qui va quelquefois jusqu'à la férocité; sentimens doux, affections puissantes, devoirs naturels, tout est oublié, et le moi perce dans toute sa nudité hideuse.

On voit ainsi, dans la peur, apparaître simultanément les caractères primitivement essentiels de tout délire maniaque. Illusions sur

les résultats de l'action des sens; perversion ou nullité de l'association des idées; exaltation, perversion et croisement des appétits et des passions; dénudation de l'égoïsme; délire des actions qui ne vont point au but qu'il faudrait atteindre, mais qui n'en sont que plus en harmonie avec le désordre de tous les autres actes intellectuels; rien ne manque à ce rapprochement, et si je voulais analyser le délire maniaque panophobique, ou du moins celui que caractérisent surtout la défiance et la crainte, j'aurais à peine à grossir les traits du tableau que je viens de tracer. Je n'aurais pas même à y ajouter que, dans le délire de la peur, il y a toujours une cause extérieure à cette passion, tandis que, dans le délire maniaque phobique, il n'y en a point, et que tout y dépend de perceptions purement spontanées; d'abord, parce que, dans ce dernier cas, cette cause a pu exister et a existé souvent, et que le délire craintif n'est que la suite plus ou moins éloignée de son action; ensuite, parce que, dans la peur comme dans le délire, il n'y a quelquefois pas de cause extérieure. On a peur parce qu'on a peur; on a peur de tout, en vertu d'une disposition intime, soit habituelle, soit du moment, et cela peut avoir lieu chez les hommes les plus

forts et les plus courageux, comme chez l'enfant ou la femme que rendent craintifs ou leur âge ou leur sexe.

Le désespoir tient à la fois de la colère et de la crainte, mais davantage de ce dernier sentiment. C'est la frayeur de l'avenir, comme la peur est la frayeur du présent. Qu'il porte sur un fait accompli et irrémédiable, ou bien sur l'impossibilité de l'accomplissement d'un fait éventuel, son objet et sa nature n'en sont pas moins tout-à-fait exclusifs. Dans le désespoir, comme dans la mélancolie et le délire partiel, les facultés intellectuelles sont tendues sur un seul objet et dans un seul mode, la douleur. Tout le reste est oublié ou senti de la même manière, péniblement; et ce défaut d'équilibre et de vérité des affections amène le délire de paroles et d'actions qui est propre à cet état. L'avenir n'étant plus vu que sous un aspect sombre, quelque grave que soit la cause du mal, on se l'exagère encore assez pour n'y voir aucun remède, bien que le tems, à lui seul, en soit un si grand; et voilà comment le désespoir est la frayeur de l'avenir. Son délire, lorsqu'il va jusque-là, est donc bien plus un délire d'actions qu'un délire de paroles. Sans doute

ces dernières trahissent des illusions, une exagération extrême de la sensibilité; les idées ne s'associent que sur un seul sujet, et tantôt avec une rapidité qui ne permet pas toujours d'en suivre la chaîne, tantôt avec une lenteur qui rappelle quelques-uns des traits de la démence stupide. Mais c'est le désordre des actions qui l'emporte, et il va quelquefois jusqu'à faire perdre à l'homme son attitude essentielle et caractéristique : *os sublime*. On se roule à terre, on se tord les mains, on s'arrache les cheveux, on porte sur soi des mains violentes et quelquefois suicides; tandis qu'un examen plus calme, l'examen seulement du lendemain eût prévenu des excès honteux pour la nature humaine, et eût souvent fait apercevoir à un mal *irremédiable* des remèdes d'une efficacité encore assez grande.

J'ai à peine besoin de dire que, parmi les formes de la folie, celles qui, par leur caractère d'exclusion et de terreur, offrent l'analogie la plus frappante avec le délire du désespoir, sont l'hypocondrie, où le maniaque se croit en proie à des tortures physiques aussi variées que douloureuses, et que doit terminer, suivant lui, une mort prochaine et inévitable; le dé-

lire sensorial, en vertu duquel l'halluciné pense être en butte à des persécutions perpétuelles et terribles, ou bien se persuade être condamné pour l'autre vie à d'éternels supplices; certaines formes, enfin, de la manie aiguë, telles que la stupidité, où, sans hallucinations, sans illusions précises, l'aliéné est plongé dans un état d'abattement profond produit par un malaise à la fois physique et intellectuel, et qui a presque tous les caractères extérieurs d'un désespoir silencieux.

Dans tous ces cas divers, la seule, ou du moins la principale différence qu'il y ait entre le désespoir de la raison et celui de la folie, c'est que le premier reconnaît une cause réelle, prise dans le monde extérieur, tandis que, dans le second, cette cause, qui jadis a pu avoir ce caractère, l'a désormais perdu, et ne réside plus que dans les perceptions spontanées et sans objet du maniaque. Plus tard, il est vrai, son désespoir pourra passer à un état de délire général plus ou moins triste ou douloureux, et alors il deviendra de plus en plus difficile d'y saisir les traits qui le rapprochaient du désespoir de la raison.

Du rapprochement analogique que je viens

d'établir entre le délire de la raison, ou plutôt des passions, et le délire de la folie, il résulte que, dans l'un comme dans l'autre cas, le désordre commence essentiellement par le côté moral ou affectif de l'intelligence, c'est-à-dire, que c'est nécessairement sur les affections et les passions que portent les causes qui y donnent lieu; que c'est par elles que commence le trouble de la raison, par elles qu'il se continue, et que le délire proprement dit, le délire des pensées et des paroles, n'est, comme le désordre des actions, que l'expression de ce délire de la volonté. Mais quelles lois établir dans cette expression? Quelle liaison instituer entre le délire de pensées et de paroles et le trouble des facultés affectives qui en est la cause? Aucune autre que l'expression formelle et détaillée de cette dépendance.

Les facultés morales ou affectives, qui sont la source des passions et forment le fond de l'intelligence, son fait primordial ou générateur, doivent, pour que la raison se maintienne droite, se maintenir elles-mêmes dans un équilibre qui peut varier, du reste, suivant la constitution morale de l'individu. Il ne faut pas surtout que cet équilibre soit rompu brusquement, c'est-à-

dire qu'une des passions prenne tout à coup une extension violente aux dépens des autres. Non-seulement cet accroissement démesuré conduit à des actes désordonnés d'abord, et ensuite maniaques; mais les autres passions, celles surtout qui ont avec la première des rapports plus intimes de nature et d'objet, finissent par participer à son trouble, et de là, chez les aliénés, un mélange désordonné de sentimens et de passions dont les rapports de succession et de génération finissent par devenir insaisissables.

Le premier effet du trouble des passions ou de la volonté, soit dans la raison, soit dans la folie, c'est, d'une part, l'association trop rapide des idées, d'abord sur le sujet de la passion mise en jeu, et ensuite sur tous ou presque tous les sujets; puis leur désassociation, ou plutôt leur association vicieuse, d'abord sur le sujet de la passion prédominante, ensuite sur les objets des autres passions, et enfin sur des faits de pur entendement. C'est, d'autre part, la transformation des idées en sensations, c'est-à-dire les illusions et les hallucinations, fait psychologique morbide qui est d'ailleurs tout-à-fait en harmonie avec l'exagération générale

de la sensibilité, si l'on n'aime mieux dire qu'il en est le résultat.

En définitive, le désordre de la pensée est à celui de la passion ce que l'effet est à la cause, l'expression à la chose exprimée; la pensée rend la passion, comme la parole rend la pensée, comme les sons de l'orgue rendent une mélodie, d'une façon discordante, quand la passion, la pensée, la mélodie, ont elles-mêmes ce caractère. Il n'y a pas à demander d'autre pourquoi ni d'autre comment. Mais peut-être que quelques analogies plus intimes encore, prises d'états intellectuels que chacun peut avoir éprouvés par soi-même, feront plus exactement apprécier ce que ressent l'homme passionné ou la maniaque dans le désordre des facultés affectives, dans la désassociation des idées et dans leur transformation en sensations.

Qu'on soit mu à la fois par plusieurs passions modérées, mais contraires, ou seulement différentes, il se fait alors dans l'esprit, et souvent pendant long-tems, un singulier mélange, sinon d'impulsions, au moins de sentimens, qui n'ont d'autre rapport entre eux que la simultanéité de leur production. En vain voudrait-

ou chasser les séries d'idées qui en résultent, ou n'en conserver qu'une seule, les efforts qu'on fait à cet égard produisent souvent un résultat opposé. Seulement, on a la conscience de ce conflit, on sait qu'il doit finir, et l'irrésistibilité des sentimens ne s'étend point aux actes; toutes choses qui n'ont point lieu, en général, dans la manie déclarée.

De même, et sans que les passions aient aucunement été mises en jeu, les esprits qui ont rassemblé sur un certain nombre de sujets différens des idées tant soit peu nombreuses, éprouvent quelquefois une sorte de délire intérieur, et purement idéologique, qui peut mettre sur la voie de ce que doit être dans la folie l'association vicieuse des idées. Dans cet état, la pensée erre involontairement et souvent bien qu'elle veuille le contraire, sur une foule de sujets qui n'ont aucun rapport entre eux. Les idées se croisent, se heurtent, pour se séparer et se mêler de nouveau. Des pensées, des sentimens auxquels on voudrait ne pas donner son attention reviennent néanmoins plus souvent que d'autres. On fixerait difficilement son esprit sur un sujet plutôt que sur un autre; quelquefois même on en est tout-à-fait inca-

pable. Dans cet état, si l'on pensait tout haut, et qu'on ne s'aperçût pas du manque d'association des idées, on délirerait. Ce serait de la folie, à laquelle il manquerait pourtant ses signes physiques ou extérieurs, et une altération correspondante dans les déterminations, dans les mouvemens et dans les actes.

Quant à la forme de l'aliénation mentale dans laquelle les idées, prenant à un dégré plus ou moins profond le caractère de sensations externes, deviennent des illusions et surtout des hallucinations, on va voir qu'elle peut aussi trouver dans l'état de raison des analogies bien plus marquées qu'on ne serait tenté de le croire au premier coup d'œil.

Pour ce qui est des illusions de la folie, je ne m'arrête point à noter leurs rapports de similitude avec celles de la raison; cette ressemblance est complète, au degré près. Si, dans le monde, en effet, l'on ne se méprend sur les personnes que d'une manière passagère, et qui ne tire point à conséquence, en revanche, on s'y méprend sur les intentions, sur le caractère des actes, et cela d'une façon durable et souvent fort grave, à l'instar de ce qui se voit dans la

manie ; on s'y exagére à soi-même, ainsi que cela a lieu dans l'hypocondrie déclarée, des douleurs, des indispositions, des maladies ; on s'en crée qui n'existent point ; et l'on voit de ces diverses sortes d'illusions qui sont si tranchées, si habituelles, si irrésistibles, que dans le monde même elles sont taxées de folie. Rousseau le prosateur est un exemple remarquable d'illusions sur les intentions des actes, et il a transformé en ennemis acharnés à sa perte une foule de ses contemporains dont quelques-uns ne demandaient pas mieux que d'être ou de rester ses amis, et dont la plupart avaient tout au plus le tort de s'amuser aux dépens d'une imagination malade et hallucinée.

Mais, s'il est une forme de la folie à laquelle la raison paraisse ne devoir pas fournir d'analogies, c'est, à coup sûr, celle qui semble le plus en opposition avec les lois ordinaires de la sensation et de la pensée, et qui caractérise le plus spécialement et le plus indubitablement la manie, ce sont les hallucinations. Il n'en est pourtant pas ainsi, et cette forme du délire peut trouver, dans l'état de raison, des analogies assez remarquables ; ou bien elle est quelquefois tellement isolée, et elle a si peu d'influence sur

les déterminations, que, dans les cas de ce genre, elle ne semble point incompatible avec le libre exercice de la raison.

Je ne parle point de ces paroles que, dans une conversation ou même dans l'isolement et le silence, on croit très-distinctement entendre, et auxquelles on répond, soit par d'autres paroles, soit par des actes. Ce sont pourtant bien de véritables hallucinations, qui ne sont pas plus que les autres le résultat de l'action des sens, et qu'on ne reconnaît pour telles qu'après vérification. Je ne parle pas davantage des hallucinations bien caractérisées, auxquelles donne lieu le délire de l'ivresse chez certains individus qui ont, comme on le dit et comme ils le disent eux-mêmes, *le vin fou ;* la raison, dans ce cas, n'étant pas, à beaucoup près, intacte, et tout l'organisme étant, momentanément au moins, dans un véritable état pathologique. Je ne veux parler ici que des hallucinations qui peuvent avoir lieu chez des individus sains d'esprit et de corps. Or, dans ce cas, elles peuvent offrir ce double caractère, que l'individu qui en est atteint les regarde comme de fausses perceptions, qu'il n'est pourtant pas le maître de faire cesser, ou bien qu'il les consi

dère comme des sensations bien réellement externes, mais auxquelles il donne une cause extérieure, la plus raisonnable qu'il lui est possible, et en vertu desquelles il se conduit dans certaines de ses actions.

Si ce qu'on raconte de Pascal est vrai, que l'accident dont il avait failli être victime près du pont de Neuilly lui produisit une telle impression de terreur, que depuis ce moment il crut de tems à autre voir s'ouvrir à ses côtés un abîme de feu prêt à l'engloutir; si, dis-je, ce fait est vrai, comme on le croit généralement, cette hallucination devait être isolée, en même tems qu'elle n'était que passagère, et elle put pendant long-tems n'altérer en rien la puissante raison de l'auteur des *Pensées*. On a d'ailleurs d'autres exemples d'hallucinations aussi isolées dans un état de raison, sinon aussi sublime, au moins aussi intact. C'est là en effet ce qui a lieu dans beaucoup de cas commençans de folie purement sensoriale, où pendant long-tems l'individu s'aperçoit de ses fausses perceptions, les juge telles, en parle dans ce sens, jusqu'à ce qu'enfin, par l'effet de leur répétition et de la continuation de l'état cérébral qui y donne lieu, l'halluciné finisse par devenir

réellement maniaque, et par croire vraies les fausses perceptions qu'il avait d'abord regardées comme des chimères. Il en est encore de même dans les cas où le délire, soit qu'il ait revêtu constamment une forme purement sensoriale, soit qu'il ait été accompagné d'une incohérence générale dans les idées, finit, lors de la guérison, par se résoudre en des hallucinations très-nettes, très-distinctes, mais dont l'individu, revenu à un état de raison plus solide, apprécie la nature et la fausseté.

Voilà pour les hallucinations momentanées, ou constituant en tout ou en partie un état de manie aiguë. Il se présente maintenant une autre question. Peut-il exister des hallucinations chroniques plus ou moins continues, regardées par l'halluciné comme des sensations vraies, compatibles néanmoins avec un état de raison en apparence complet, et qui permette à l'individu qui en est atteint, non seulement de continuer à vivre avec ses semblables, mais même de porter dans sa conduite et dans la gestion de ses intérêts toute la justesse d'esprit désirable? On serait porté à répondre négativement, et pourtant l'observation prouve que ce serait à tort. Dans les cas de ce genre, l'halluciné,

tout en regardant ses fausses perceptions comme vraies, est dans une sorte de doute sur leur cause, et sur la conformité de leur nature avec celle de ses autres sensations. Il en fait un ordre de perceptions à part, qu'il rapporte à des causes dont il ne se rend pas bien compte; et si elles ne sont pas fort intenses, si elles ne portent pas sur des objets essentiels et qui soient des mobiles d'action, il les laissera, jusqu'à un certain point, de côté, et elles n'auront pas d'influence marquée sur ses déterminations ni sur ses actes.

C'est là tout ce qui peut avoir lieu pour nos tems modernes, où, sous peine d'être pris pour un fou halluciné, on ne saurait plus se prétendre en communication avec la divinité, ou avec des agens surnaturels quels qu'ils soient. Mais à des époques plus reculées, il y a quelque mille ans, dans l'enfance des peuples, il s'en fallait bien qu'il en fût ainsi. Bien qu'alors sans doute la cause première ne se communiquât pas plus aux mortels qu'elle ne le fait maintenant, au moins croyait-on qu'il pouvait en être autrement, et si l'on voulait s'expliquer les inspirés des âges anciens, autrement qu'en les regardant comme des envoyés de Dieu ou comme

des fourbes, l'ignorance et la crédulité des tems où ils vivaient en donneraient les moyens. Les fous d'alors, et surtout les fous hallucinés, devaient être ce qu'ils sont toujours en Turquie, contrée qui, sous le rapport de l'ignorance et du fanatisme, appartient bien encore aux tems antiques; ils étaient des hommes de Dieu, non seulement aux yeux des autres, mais à leurs propres yeux, qui n'étaient pas plus éclairés que ceux de la foule, et ces deux croyances ne pouvaient manquer de se prêter une force mutuelle. Si donc la divinité ne s'est jamais communiquée à la créature autrement que par les résultats des lois qu'elle a établies; si, d'un autre côté, Pythagore, Numa, Mahomet, etc., n'étaient pas des fourbes; s'ils croyaient à la réalité de leurs visions, de leurs révélations, ce qui me paraît hors de doute, c'étaient tout simplement des hommes de génie et d'enthousiasme, ayant des hallucinations partielles, isolées, dans un mode religieux et réformateur, c'est-à-dire dans un mode que favorisait l'esprit du tems; et ce même esprit, qui n'eût pu comprendre une telle espèce de folie, forçait de toute nécessité l'halluciné et ses témoins à croire à la réalité de ses fausses perceptions de toute sorte. *S'il y a eu un génie ou un démon de Socrate, ses inspira-*

tions n'étaient de même que les rêves du plus sublime visionnaire de l'antiquité; et dans les tems modernes, la France délivrée par Jeanne d'Arc, le catholicisme vaincu par Luther, la fondation par Loyola d'un ordre religieux qui a dominé pendant trois siècles tous les trônes du monde et jusqu'à celui du vicaire de Jésus-Christ, etc., etc.; tout cela n'a pu être également que l'œuvre de véritables visionnaires. La fraude n'a jamais eu et n'aura jamais une telle puissance, et pour agir sur les masses, pour faire s'entrechoquer les peuples, pour ébranler, changer leurs croyances, pour creuser sur la face de la terre un sillon dont les siècles n'effacent pas l'empreinte, il faut penser, parler, se tromper, *délirer* comme les masses; il faut affirmer, *croire* comme elles et plus qu'elles, être leur envoyé, leur prophète, pour qu'elles vous croient celui de Dieu et qu'elles vous en donnent la puissance.

Que si l'on adopte cette explication que je ne fais qu'esquisser ici, et sans laquelle, je l'avoue, les faits les plus féconds de l'histoire me semblent inintelligibles, peut-être éprouvera-t-on quelque humilité à voir cette raison, si absolue dans la philosophie des écoles, se modifier,

non pas seulement suivant l'âge, le sexe, le tempérament, suivant l'état de réfection ou de jeûne, de calme ou de passion, de santé ou de maladie, etc., mais même suivant les époques historiques, et se modifier tellement bien sous ce dernier rapport, que ce qui ferait maintenant enfermer un homme dans une maison de fous, ou ce qui du moins lui vaudrait un jugement d'interdiction, faisait de lui, dans les âges reculés, un inspiré, un homme de Dieu, un réformateur des peuples.

Il serait difficile actuellement de savoir quels caractères précis offrit à son début la folie des grands personnages dont j'ai cherché à apprécier la valeur psychologique. L'histoire, qui ne les a jamais vus ce qu'ils étaient, ne pouvait rien nous transmettre à cet égard; mais il est probable que leur manie avait eu de prime-abord le caractère sensorial qu'elle conserva toujours. Ces hommes étaient doués d'une sensibilité, d'une imagination tellement ardente, et les impulsions intérieures qui les poussaient vers un but nécessité par les besoins et les croyances de l'époque, croyances et besoins qu'ils partageaient plus que personne et dont ils étaient l'expression vivante ; ces impulsions, dis-je,

étaient tellement fortes que les idées auxquelles elles donnaient lieu ne tardaient pas à se convertir en images sensibles, dont ils n'avaient aucun moyen d'apprécier le manque d'objets dans le monde extérieur, et ils se conduisaient en vertu de ces images, comme dans les passions nous nous conduisons en vertu d'impressions presque aussi vives, et qui nous ôtent momentanément tout moyen de comparaison et de choix. Si l'on veut, ce n'étaient pas des fous; mais c'étaient des hallucinés, comme il n'y en a plus et comme il ne peut plus y en avoir, des hallucinés dont les visions étaient les visions de la raison.

Les longs détails dans lesquels je viens d'entrer sur les analogies que peuvent trouver, dans l'état de raison, les diverses faces de la manie aiguë, me laisseront peu de chose à dire sur les mêmes rapprochemens appliqués aux dernières formes de la folie, la manie chronique et la démence. J'y éviterai donc toute répétition d'analyse purement idéologique, et je ne m'arrêterai qu'à ce qu'il peut y avoir à cet égard de tout-à-fait spécial à ces états psychologiques anormaux.

Sous ce rapport, la manie chronique, celle

dans laquelle les associations vicieuses d'idées et la transformation des idées et des sentimens en sensations font désormais partie de l'intelligence, peut se comparer avec vérité à ces états intellectuels, compatibles souvent avec la raison la plus droite et même la plus puissante, et qu'on a appelés bizarreries, singularités, manies; états dont l'histoire des hommes les plus célèbres offre de si nombreux exemples, et qui avaient depuis si long-tems fait dire à un ancien qu'il n'y a point de grand esprit dans lequel il n'entre un peu de folie

N'offrait-il pas en effet quelques analogies avec la manie chronique, l'état mental de ces deux philosophes cyniques, Diogène et Cratès, satisfaisant, sans honte, sur la voie publique, leurs besoins les plus sales et leurs appétits les plus secrets, et dont le premier avait été surnommé, par ses contemporains même, un *Socrate fou* [1]. Quoi de plus singulier encore et de plus analogue à la manie chronique, que les habitudes de la plupart des compositeurs

[1] Les Grecs se trompaient. Socrate était bien autrement fou que Diogène, qui n'était que bizarre et *cynique*.

d'un vrai talent, peintres, poètes, musiciens, savans même, surtout en ce qui est relatif à l'objet et au moment de leurs inspirations? Et n'avons-nous pas tous, dans notre organisation morale, quelque habitude plus que bizarre, quelque manie dont il nous serait difficile de nous rendre compte, et plus difficile encore de nous débarrasser?

Pour ne pas scinder les rapprochemens que j'avais à prendre des hallucinations, j'ai été obligé, à propos de la manie aiguë, de traiter aussi de celles de ces fausses perceptions qui ont trait à la manie chronique. Le lecteur a pu remarquer cette anticipation. Je n'ai donc point à la rétablir ici : il me suffit de la signaler. Je passe à la dernière forme de la folie, la démence, accompagnée ou non de la lésion des mouvemens.

V. Les états psychologiques normaux avec lesquels la démence a le plus de rapports d'analogie, sont les passions de la peur et du désespoir, et l'ennui. Je n'ai pas besoin de revenir, à cet égard, sur ce que j'ai dit en parlant de la manie aiguë : je rappelle seulement ici que

l'incohérence et le croisement des sentimens moraux dans ces passions, et surtout leur défaut de but, l'absence plus ou moins complète de réflexion et de volonté dans leur production, sont des caractères psychologiques très-analogues à ceux de la démence. On aura une idée plus intime encore de ce que peut être, pour celui qui l'éprouve, cette forme de la folie, si l'on se retrace avec détails certaines dispositions d'esprit où l'on peut s'être trouvé. Il y a en effet tel état intellectuel où les sensations, sans être fausses, sont obtuses, où les idées s'associent avec une grande lenteur, ou même ne s'associent pas du tout, où l'attention, difficilement provoquée, erre sur toutes sortes de sujets, sans se fixer précisément sur aucun. Les affections, les passions, les volitions sont en harmonie avec cet état d'hébêtude de l'entendement. On n'affectionne rien, on ne se passionne pour rien, on ne veut rien. Au contraire, on éprouve une sorte de dégoût ou au moins d'indifférence pour tout, pour les objets même d'une prédilection habituelle. On ne se donnerait pas la mort, on ne pense pas à cela; mais c'est à peine si l'on tient à la vie. Les mouvemens sont aussi lents que l'entendement et que la volonté. La parole est également pares-

seuse et embarrassée ; on voudrait ne pas avoir à parler, à répondre. L'articulation des sons se fait moins bien qu'à l'ordinaire. On éprouve au front, et principalement au-dessus et dans le fond des orbites, une douleur vague et peu intense, caractérisée surtout par de la pesanteur; une sorte de voile léger semble jeté sur tous les objets...

Cet état est, à coup sûr, analogue à certaines formes stupides et silencieuses de la démence, et peu très-bien servir à faire comprendre et leurs caractères extérieurs et leurs manifestations intimes.

Quant à la forme de la démence caractérisée par l'incohérence à la fois la plus superficielle et la plus désordonnée des idées, et par un babil intarissable où les mots ne sont que des mots qui ne représentent plus aucune pensée, elle a des analogies qu'il suffit d'indiquer avec le délire loquace et sans profondeur de certains cas d'ivresse.

VI. Mais c'est surtout avec la démence accompagnée de paralysie générale que les derniers degrés du délire du vin ont les rapports de si-

militude les plus frappans. Dans l'un comme dans l'autre de ces deux états, il y a obscurcissement, puis anéantissement graduel de l'intelligence; faiblesse des mouvemens, marquée surtout par l'embarras de la langue et la difficulté de la marche; exonération involontaire de matières stercorales et urinaires. Il y a surtout ce délire ambitieux si remarquable, qui montre que, lorsque la raison a perdu, soit par l'abus du vin, soit par le progrès de la manie, son empire ordinaire, l'amour-propre, qui forme le fond de notre nature morale, son *ultimum moriens*, agit alors seul, sans contre-poids, et donne lieu à toutes ces saillies extravagantes d'ambition, qui ne sont autre chose que l'expression, désormais sérieuse, des rêves auxquels, dans l'état de raison, on s'abandonne sans y croire, et qu'on désigne sous le nom de châteaux en Espagne. Enfin, dans le délire de l'ivresse, comme dans la paralysie générale, il n'est pas rare de voir des convulsions interrompre, de tems en tems, l'abolition plus ou moins complète des mouvemens, et achever ainsi l'analogie que ces deux états offrent entre eux.

VII. Je viens de rechercher les analogies que

peuvent trouver dans la raison les diverses formes de la folie. Ce n'était point un parallèle complet que j'établissais entre ces deux états, et j'ai dû m'occuper surtout des rapports de similitude, en appuyant moins sur les rapports de dissemblance. J'y ai pourtant assez insisté, et ils sont, du reste, assez évidens par eux-mêmes, pour que je puisse, en les résumant en regard des autres, fixer, autant que cela est possible, les limites qui séparent la raison de la folie, et formuler, en terminant, les caractères essentiels du dernier de ces deux états psychologiques.

Les analogies qu'offrent avec certains états dits de raison, la prédisposition à la folie, son incubation et ses diverses formes, se trouvent, ainsi que je l'ai fait voir, d'une part et primitivement, dans des passions originairement mauvaises, ou désordonnées, ou dans le trouble accidentel de ces élémens de la volonté; d'autre part, dans un vice congénial ou acquis de l'association des idées, et dans la transformation de ces dernières en hallucinations, ou, au moins, en illusions.

Mais dans l'état de raison qui offre le plus

d'analogie avec la folie, dans la raison passionnée, ou plus simplement dans la passion, le trouble moral est partiel, et a lieu avec conscience de la part de l'individu qui en est atteint. Dans la folie déclarée, au contraire, le trouble moral est plus ou moins général et complexe, et a lieu sans conscience de la part de l'individu chez lequel il existe.

Dans la passion, il y a toujours au trouble de la volonté un motif extérieur plus ou moins puissant. Dans la folie, ce trouble est complétement spontané, ou sans motif extérieur actuel.

Dans la passion, on se fait illusion sur les intentions des actes seulement, mais non sur l'identité ou sur l'existence réelle des personnes et des choses. Dans la folie, les illusions peuvent bien aussi porter sur les intentions, mais elles portent surtout sur l'identité et sur l'existence réelle des objets extérieurs, c'est-à-dire qu'elles deviennent des illusions *réelles* et des hallucinations.

Enfin, dans la passion, dans celle au moins dont la violence n'est pas déjà de la folie, l'as-

sociation des idées est seulement trop rapide et trop exclusive, mais elle n'est point incohérente. Dans la folie, il y a, au contraire, incohérence plus ou moins générale des idées, quand toutefois le délire ne se borne pas à un caractère tout aussi tranché, les hallucinations.

En dernière analyse, les caractères de l'état de raison qui a le plus d'analogie avec la folie, c'est-à-dire de la passion, sont un trouble moral partiel, existant avec conscience de la part de l'individu qui l'éprouve; ayant une cause extérieure actuelle, et se traduisant par une erreur sur les intentions seules, et par l'association trop rapide et la nature trop exclusive des idées.

Ceux de la folie sont un trouble moral plus ou moins général et complexe, existant sans conscience de la part de l'individu qui l'éprouve, ayant lieu spontanément ou sans cause extérieure actuelle, et se traduisant par une erreur non-seulement sur les intentions, mais encore et surtout sur l'identité et l'existence des personnes et des choses, et enfin par la désassociation des idées, caractères qui pourraient être résumés dans la formule suivante, qu'on

appelera, si l'on veut, une définition : *Trouble des passions et de la volonté, sans conscience et sans cause extérieure actuelle,* accompagné d'un *vice dans l'association* des sentimens et des *idées*, et de *transformation* de ces manifestations intellectuelles *en sensations*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Page

CHAPITRE PREMIER.

Page

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

NOTES,

PIÈCES A L'APPUI ET ÉCLAIRCISSEMENS.



ERRATA.

Page 35, ligne 9, au lieu de *Philosophie, appliquée aux....*, lisez : *Philosophie appliquée, aux....*

Page 81, ligne dernière, au lieu de VALER-MEAXIME, lisez : VALÈRE-MAXIME.

Page 141, ligne 8, au lieu de *Pithie*, lisez : *Phthie*.

Page 190, ligne 16, au lieu de *a sistés*, lisez : *assistés*.

Page 230, ligne 17, au lieu de *inpiré*, lisez : *inspiré*.

DU

DÉMON DE SOCRATE,

SPECIMEN

D'UNE APPLICATION DE

LA SCIENCE PSYCHOLOGIQUE

A CELLE DE

L'HISTOIRE,

PAR F. LÉLUT,

MÉDECIN SURVEILLANT DE LA DIVISION DES ALIÉNÉS DE L'HOSPICE DE BICÊTRE, ET MÉDECIN ADJOINT DE LA PRISON.



PARIS,

TRINQUART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 9.

ET A LONDRES CHEZ SHERWOOD, GILBERT AND PIPER,

PATERNOSTER ROW PRÈS DE SAINT-PAUL.

1836.

rbitres? Leurs
oins, enfin,
iant ainsi les
intégrité; car
eux à qui la

s ces ques-
(page 38) le
'éclarez que le
is près de la
ige 48) qu'il
exploita-
asses déjà
il que 441,0 0
réductions, elle
oes! Vous voyez
xploitable que
: ou la carrière
le d'en dédnire
0 mètres cubes,
êtes donc trom-
s chiffres; vous

point eu d'agiot ou de jeu de primes.

Au reproche d'avoir abusé de la confiance du général Bachelu, Me Chaix-d'Est-Ange répond fort spirituellement (page 4), « que le général n'est point un jeune innocent; rien au monde, dit il, n'est plus « faux; j'aime autant le rapport de Dubois. Le général Bachelu sait ce « qu'il fait; je lui en fais mon compliment; c'est son éloge que j'en- « tends faire. Il est général du génie, en sorte que ce genre d'affaires, « il le connaît à merveille, pourvu qu'il les voie. Ce n'est pas un hom- « me ordinaire, comme nous autres avocats (et il n'en excepte pas « même Me Marie), qu'il est si facile de tromper en matière d'indus- « trie. C'est un officier du génie, qui connaît la pierre, son extraction, « son emploi.... Cette entreprise (page 5) n'avait pas son siége dans « les Pyrénées ou dans le nord de la France; non, c'était aux portes « de Paris; il prend la peine, lui général de génie, d'aller sur les lieux; « il n'y va pas seul. il y va avec un de ses amis, un homme de sa fa- « mille; il examine tout; il avait un mois devant lui, etc. »

C'est effectivement après toutes ces précautions que le général Bachelu écrit à *son cher Higonnet* pour lui rappeler l'engagement de le comprendre pour 120 actions dans la Société Plâtrière, dont il devient, grâce à la fidélité de M. Higonnet à tenir sa promesse, un des fondateurs, et, de plus, un des membres du conseil de surveillance. Ma bientôt l'homme à qui l'on écrivait : *Recevez tous mes sentimens d'esti-*

---

arriva bientôt
rdit toute cette
par les cartes et
it, le repoussa
ait en outre
it toujours,
s, ses do-
le chassa
fuyantes

res se
uit: il
ne il
dou-
pré-
bray
les
plus
nier
milieu des rues
sa à ses côtés. Il
ne le reconnut
fidèle de ses a-

il voyait des fa-
eurs fils, des frè-
uses qui causaient
uvriers qui s'en
r tilbury empor-
le n'ai je pas un
i l'amitié et l'a-
uné de gloire?
de pitié. Puis il
nt riches les pri-
le mal.
e-t le propre du
lement. Heureux
au génie; mais,
seule encore gar-

dait une fenêtre à travers les rideaux de laquelle on pouvait voir briller une lumière. Une cour spacieuse précédait l'édifice, il y entra. Des chevaux attachés au mur y battaient le pavé d'un bruit monotone, et leurs cavaliers dormaient non loin d'eux sur des restes de fourrage. Partout il retrouvait, hors en lui, l'accomplissement des lois de la nature. — Suis-je donc le seul à qui ses pensées refusent le sommeil? Comme ils dorment, eux qui devraient peut-être veiller!

Il monta un large escalier aux degrés de marbre; un lustre d'or l'inondait de lumière. L'appartement où il pénétra ensuite n'était pas moins splendide. Il le traversa, et puis un autre, et puis un autre après. Dans ce dernier salon, dormaient trois hommes vêtus comme les huissiers de la cour. Il y en avait un qui se promenait de long en large. Dès qu'il aperçut sir William, il alla à lui, le salua et lui dit :

— Votre honneur a bien tardé; S. Exc. attend depuis long-temps.

Evidemment on le prenait pour un autre. — En même temps il lui désigna une petite porte. Sir William, résolu d'aller jusqu'au bout de cette affaire, l'ouvrit lentement. Au fond de la chambre, derrière une vaste table couverte d'un drap pourpre, un homme était assis, les cheveux en désordre, l'œil brillant d'un éclat éteint, et le visage si pâle et si fatigué, qu'on eût dit un spectre. Il tenait une plume qu'il venait de briser contre le bronze de son écritoire. Des papiers, qu'il avait rejetés dans un mouvement, gisaient épars çà et là. Tant de misère morale, au milieu d'une si splendide apparence, arracha l'écrivain à l'idée de ses propres infortunes. Après tout, c'était comme un autre lui-même qu'il rencontrait, et comme le malheur nous prépare merveilleusement à la bienfaisance, il se sentit tout disposé à prendre cet homme en pitié.

— Qui êtes-vous donc, lui demanda-t-il?

— Je suis ministre, répondit une voix abîmée.

Et presque aussitôt cette voix ajouta avec hauteur :

— Mais vous-même qui osez m'interroger, qui êtes-vous et que venez-vous faire ici à cette heure?

— Ah! vous êtes ministre, reprit sir Mawbray en balançant la tête. Etrange effet du sort qui se joue de nous! Deux hommes dans cette capitale, seuls, quand tout repose: deux hommes veillent et maudissent leur destinée, et il faut justement que ces deux hommes soient deux ennemis, la cause du malheur l'un de l'autre. Oui, monsieur, vous êtes ministre, car vous êtes avide comme moi, haï comme moi, désespéré comme moi! J'eusse dû le deviner, vous êtes ministre, car comme moi vous ne savez plus ce que sont joie, bon-

OUVRAGES QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

QU'EST-CE QUE LA PHRÉNOLOGIE ? ou Essai sur la signification et la valeur des systèmes de psychologie en général et de celui de GALL en particulier, par F. LÉLUT. 1 vol. in-8°...... 7 fr.

INDUCTIONS SUR LA VALEUR DES ALTÉRATIONS DE L'ENCÉPHALE DANS LE DÉLIRE AIGU ET DANS LA FOLIE, par F. LÉLUT. In-8° de 120 pages............... 3 fr.

ESQUISSES PHRÉNOLOGIQUES ET PHYSIOGNOMONIQUES, ou Psychologie de quelques-uns des contemporains les plus célèbres, d'après les systèmes de Gall, Spurzheim et Lavater, par THÉODORE POUPIN. 2 vol. in-8° ornés de 40 portraits lithog.. 12 fr.

RECUEIL DE PLANCHES de *W. Smellie* pour faciliter l'étude de la pratique des *accouchemens*, accompagné d'un texte explicatif par EM. DEBOUT.

Cet ouvrage aura 10 livraisons in-folio grand-jésus vélin, dont 4 sont en vente.

Le prix de chaque livraison, contenant 4 planches de grandeur naturelle et leur texte en regard, est de 3 fr. 50 c.

Les personnes qui souscriront d'avance auront l'ouvrage complet pour 30 fr.

COURS SUR LA GÉNÉRATION, L'OVOLOGIE ET L'EMBRYOLOGIE HUMAINE ET COMPARÉE, fait au Muséum d'histoire naturelle en 1836, par M. le professeur FLOURENS, recueilli et publié par *Deschamps*, aide-naturaliste au Muséum, interne à la Maternité, lauréat Montyon, membre de la Société des sciences naturelles, etc., etc. Cet ouvrage contiendra 15 livraisons in-4°, composées chacune de 2 feuilles de texte, ou d'une feuille et une planche dessinée d'après nature sur les préparations du cours. Prix de chaque livraison.............. .... 40 c.

FLORE MÉDICALE disposée en tableaux méthodiques ornés de figures, paraissant toutes les semaines par livraison d'un tableau chacune, par CÉRAN LEMONNIER, professeur d'histoire naturelle de l'Académie de Paris. Chaque liv. grand in-4° fig. noires.... 25 c.
fig. coloriées.. 50

Il y aura de 40 à 50 livraisons, dont 11 sont parues.

RECHERCHES PRATIQUES SUR LA THÉRAPEUTIQUE DE LA SYPHILIS, ouvrage fondé sur des observations recueillies dans le service et sous les yeux de M. CULLERIER, chirurgien en chef de l'hôpital des vénériens, par LUCAS CHAMPIONNIÈRE, D. M. Un vol. in 8°.......... .... 6 fr.

REVUE MÉDICO CHIRURGICALE ANGLAISE, publiée en français par BUREAUD RIOFREY, D. M. P., résidant à Londres.

Ce journal paraît le 15 de chaque mois; chaque numéro contient trois feuilles de texte.

Pour un an............	15 fr.	Pour 3 mois.....	4 fr. 50 c.
Pour six mois.........	8	Chaque numéro..	1 50

Pour l'étranger........	25	Pour la province.	17

,
ie.
ba-
Ba-

op
.ne
1.
j.
(*Idem*)

n, où il va
er. Le 19e
en France

M. Saul-
st entré

la nou-
nie, de

.apport des
nous, d'une
et l'associa-
faveur d'une
d hommes ho-
e toutes les ma-
ermiz pas l'in-
que le procès
nain peut être,
arfaite.
même entraîné
que Me Marie,
contre de gra-
onc plus de ce

ie et de défen-
e son ennemi
iquefois qu'un
lui appartien-
que sorte im-
d'un rival. A
souvent que
de la guerre.
des erreurs ré-
e souviennent
al de commer-
cher la balance.
r l'expert dont
ius de concours
ivers notre ex-
re expert n'est
ats de services
nportantes, sa
e Marie nous

vous êtes trompé deux fois et énormément, et néanmois vous attaqu le rapport des arbitres. En vérité, il y a des grâces d'état.

Nous croyons que la grande, la seule difficulté repose sur le chif de la vente faite par M. Cottin, et sur celui de l'apport fait par M. I gonnet à la Société Plâtrière. Cependant la Société ne se plaint pas; m admettons un moment qu'elle le fasse et se joigne à M. le général B chelu pour dire :

« Comment se peut-il faire qu'une carrière estimée 700,000 fr. p son propriétaire vaille le double parce qu'elle est mise en société? »

Cela se comprend de reste, et tout naturellement. Dans l'exploit tion d'une carrière, ou d'une mine de charbon, il y a deux choses : carrière ou la mine en elles-mêmes, et l'argent qui leur vient en aid Si vous appliquez à une puissance réelle, mais inerte, une puissance a tive, vous augmentez par cela même la première en proportion de la for de la seconde. Tel marais qui ne vaut aujourd'hui que 25 000 fr. ent les mains de celui qui le possède, et ne peut l'exploiter faute de moyen vaudra demain 100,000 fr. dans celles du hardi spéculateur qui l'ach tera pour l'exploiter convenablement; et vienne un capitaliste, la vale de ce même marais estimée 25,000 fr. et vendu 100,000 fr., s'élève jusqu'à 2 millions, du moment qu'on y dépensera 500,000 fr. Il n'e personne aujourd'hui qui ne comprenne fort bien ces *miracles* de l'i dustrie, et ce ne sont véritablement des miracles que pour les ign rans.

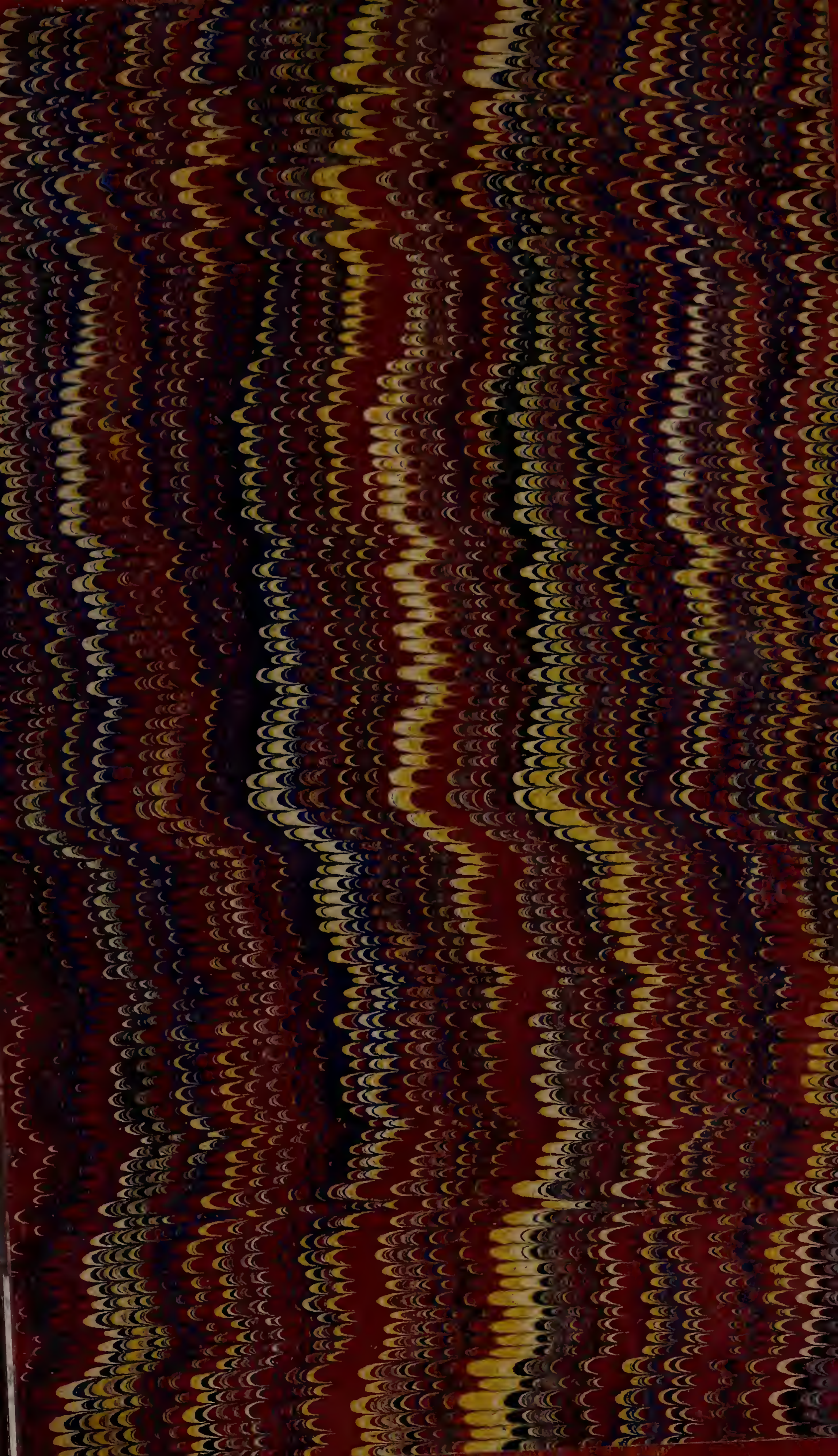
Une autre objection qui n'a pas plus de réalité, selon nous, est cel qui, estimant la valeur de la carrière d'après la durée prolongée c l'exploitation, viendrait prétendre que cette carrière pouvant suffire à 4 50, 60 ou 80 ans d'exploitation, son prix doit être réglé par un chiff moyen, 40 ans par exemple, et sa valeur estimée d'après cette base. y a plus que de la routine dans ce mode d'évaluation. Ce n'est pas ta la pierre ou la houille que l'on vend dans une carrière ou dans une min que le temps employé pour l'exploitation finale. Si au lieu de 80 an vous ne mettez que 20 ans à extraire le plâtre ou le charbon, vo quadruplez les bénéfices. Cela est aussi clair que le jour, et en Angl terre, où l'on sait encore mieux le prix des heures que celui de la mar chandise, on inspirerait la surprise la plus dédaigneuse en offrant pou bases d'une affaire industrielle les calculs que nous combattons.

Me Marie a employé 67 pages grand in-8 pour développer une fou d'hérésies industrielles. Il a joint à ce factum, et après la plaidoirie c Me Chaix d'Est-Ange, 27 autres pages pour défendre l'isolement de M le général Bachelu dans la cause et sa conduite dans toute cette affair Sous le rapport de la moralité des parties, sur leurs impressions, sur c qu'elles ont cru être leurs droits, nous n'avons rien à dire. Le procès n'es pas là. Nous avons remarqué toutefois dans la réplique de Me Mari les phrases suivantes. « Oui, il y a dans le conseil de surveillance deu « hommes, MM. Dupont (de l'Eure) et Arago, que j'ai entourés de mo « estime; je n'ai jamais cessé de croire à leur haute probité. Aussi j « m'étonne de les voir parmi mes adversaires. Ah! je n'accuse pas leu « conscience, mais je crois qu'ils n'ont pas suffisamment étudié le « faits »

Que Me Marie adresse cette touchante allocution à M. Dupont (d l'Eure), homme de robe, jurisconsulte, et comme lui tout à fait étran ger aux carrières, aux mines, au cubage et foisonnement, cela se con çoit ; mais qu'il prenne à parti M. Arago, le secrétaire perpétuel de l'A cadémie des sciences, l'homme qui lit aussi facilement dans les astre que dans les entrailles de la terre, cela devient d'une hardiesse vra ment bouffonne. Il serait presque moins imprudent de lui voir atta quer la probité privée de l'académicien, au moins aussi incontestabl que sa réputation de savant.

Nous quitterons les calculs beaucoup trop obscurs de Me Marie, pou le plaidoyer de Me Chaix-d'Est-Ange. Ce sera un délassement pou nous ; car si le premier chiffre comme un ingénieur surnuméraire, c qui n'est pas étonnant de la part d'un excellent avocat d'ailleurs, l second s'exprime en homme qui sait qu'on ne plaide pas une affair d'industrie commerciale comme un procès contentieux. Dans un rapi de exposé il présente son client sous un aspect qui doit être le vérita ble, car il est naturel ; il rend compte de la confiance raisonnée de M


Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2004
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111




LIBRARY OF CONGRESS
0 012 861 222 1